ANNÉE FÉVRIER 1948 N° 2

MAR 12 1948
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

André SIEGFRIED : Le Régime politique de la Suisse

Jules ROY : Le Métier des Armes

G.-M. GILBERT : Ribbentrop et Frank devant leurs Juges

Maurice ROSTAND : Rencontre avec Marcel Proust

Charles MORGAN : Le Juge Gaskony *(fin)*

Jean-Jacques BERNARD : Tristan Bernard

Joseph FOLLIET : Un Ulcère social : les Prisons

Paul JULIEN : Les Secrets de l'Afrique noire

Maurice COINDREAU : William Maxwell

William MAXWELL : Deux Contes

Bertrand de JOUVENEL : Le Plan Marshall et les États-Unis

Gérard BAUER : Le Théâtre

Marcel THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 100 FRS

SOMMAIRE

		Pages
André SIEGFRIED	Le Régime politique de la Suisse	3
Jules ROY	Le Métier des Armes	18
G.-M. GILBERT	Ribbentrop et Frank devant leurs Juges	40
Maurice ROSTAND	Rencontre avec Marcel Proust	55
Charles MORGAN	Le Juge Gaskony	59
Jean-Jacques BERNARD	Tristan Bernard	85
Joseph FOLLIET	Un Ulcère social : les Prisons	94
Paul JULIEN	Les Secrets de l'Afrique noire	104
Maurice COINDREAU	William Maxwell	120
William MAXWELL	Deux Contes	127
Bertrand de JOUVENEL	Le plan Marshall et les Etats-Unis	140
Gérard BAUER	Le Théâtre	149
Marcel THIEBAUT	Parmi les Livres	155
	Notes et Chronique bibliographique	167

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

NOUVEAUX TARIFS

La nouvelle élévation de nos prix de revient résultant des hausses des prix d'imprimerie, du papier, etc. nous oblige, à notre grand regret, de modifier le prix de vente de nos livraisons et le prix des abonnements.

NOUVEAUX TARIFS : Prix de la livraison : 100 francs

Abonnements : Un an (12 numéros) : **1.000 francs**
Six mois (6 numéros) : **500 francs**

Étranger : Un an : **1.120 francs ;** Six mois : **560 francs**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris *1948*

LE RÉGIME POLITIQUE

DE LA SUISSE

La Suisse, en tant que nation, est le résultat d'un équilibre entre une triple attraction culturelle centrifuge et une triple attraction politique centripète. Trois races, trois et même quatre langues, deux religions, associées en un groupement qui ne préconise ni unité ethnique, ni unité linguistique, ni unité de religion, ni unité de culture, et cependant la nation la plus unie, la plus nationale, comment ce paradoxal programme a-t-il pu être réalisé?

Une triple résistance de chacune des sections linguistiques au pays voisin qui justement lui ressemble le plus rejette instinctivement la Suisse vers son centre géographique, plus exactement vers son foyer moral et national : attirée par la France, la Suisse française résiste politiquement à la France, comme la Suisse alémanique à l'Allemagne et la Suisse italienne à l'Italie. C'est comme un jeu de forces mécaniques, où l'attraction concentrique est la plus forte : d'où la formation d'une nationalité positive, qui n'est ni française, ni allemande, ni italienne, mais suisse et dont le lien intime est si fort qu'elle a traversé les siècles. La source est négative, le résultat est une affirmation. Mais cette unité, issue d'une commune défense, n'a été possible qu'en raison d'une circonstance géographique, l'existence de la forteresse alpine. Guillaume Tell n'eût pas été possible, ni même concevable dans les plaines amorphes de l'Europe orientale : rappelons que, pour trouver la Suisse la plus

authentique, c'est dans les vieux cantons du lac de Lucerne qu'il faut aller la chercher.

Ce n'est donc pas dans la culture que réside le fondement d'un esprit national suisse, à la différence de ce qui se produit en France. Le jeu des forces culturelles centrifuges serait au contraire plutôt un péril pour l'unité du pays, dont il pourrait, à certaines époques de crise, remettre en question divers aspects. Portées sur le terrain politique, sous la forme d'idéologies fanatiques, ces différences culturelles, devenues des oppositions, rendraient impossible la pratique, entre les confédérés, d'une complète neutralité, condition essentielle d'une paix politique intérieure. Que les frontières culturelles de la Suisse soient une simple ligne sur la carte, sans aucune signification politique, voilà le fait qui permet à la nation de rester, même diverse, profondément unie. Il y a cependant, du fait de cette hétérogénéité, une intimité avec les puissances du dehors qui demande malgré tout à être surveillée. La nature, dans le domaine biologique, a cru devoir entourer l'individu et l'espèce de barrières plus fortes.

Les facteurs positifs de l'unité sont ailleurs. Le principal est un attachement indéfectible à des institutions communes, à une certaine conception de l'association politique. Tous les Suisses, quels qu'ils soient, tiennent avant toute autre chose à leur autonomie communale et cantonale, à leur régime démocratique, fondé sur la consultation directe ou quasi directe du peuple pour tout ce qui concerne l'administration de leur communauté, à leur pleine indépendance vis-à-vis des puissances qui les entourent. Ce sentiment est né dans les hautes vallées de la Suisse primitive, où, simples montagnards mais indépendants d'esprit et indomptables, les ancêtres de la Confédération ont revendiqué et obtenu le droit de gérer leurs affaires locales et surtout de désigner eux-mêmes leurs propres juges. Il s'agissait essentiellement d'une gestion d'intérêts communs, faciles à concevoir pour tous les intéressés, plus semblables à des intérêts corporatifs ou même familiaux qu'à des intérêts proprement politiques. D'où cette conséquence, encore sensible dans la Confédération actuelle, que, dans la démocratie helvétique, l'administration se confond avec la politique, ou plutôt que la politique se réduit à une administration bien entendue. Quand la commune gère collectivement ses alpages, est-ce de la politique ou de l'administration? Et quand, à l'intérieur d'une commune, un groupe de « bourgeois » administre corporativement ses forêts ou ses troupeaux, n'est-ce pas encore une administration communale? Les conditions restent les mêmes du bas en haut de l'échelle : le conseiller fédéral, à Berne, ne gouverne pas dans un esprit différent, il conçoit ses fonctions comme celles d'une sorte de conseil d'administration. Ces praticiens envisagent objectivement les problèmes politiques comme des problèmes techniques, s'attachant à les résoudre au mieux des intérêts de l'entreprise, car c'est l'équivalent d'une entreprise. Rien ici de l'Imperium romain, ni de la conception latine de l'État,

dont les factions cherchent à s'emparer comme d'une arme, pour dominer. Du berger-chef en charge d'un troupeau dans la montagne au conseiller fédéral, en passant par le landammann cantonal, l'esprit demeure le même, avec une égale efficacité à tous les étages, chez ces hommes qui sont des démocrates de tempérament et de rendement plus que de principe.

Étant donné les différences de langue, de religion, de culture, pareil régime ne pouvait évidemment s'établir que dans la décentralisation la plus accentuée, d'où sa base cantonale nécessaire. A l'intérieur des cantons, ces mêmes différences imposaient une autonomie cantonale plus diversifiée encore. Il fallait donc que les minorités fussent respectées, qu'elles ne fussent même pas considérées comme des minorités, que le mot n'entrainât jamais la moindre association d'idées péjorative. Par une chance dont on ne mesurera jamais assez le bienfait, les frontières linguistiques ne coïncident pas avec les frontières religieuses, ni les unes et les autres avec celles des cantons : la Suisse allemande, comme la Suisse française, contient des protestants et des catholiques, de telle sorte qu'aucune coalition de la langue avec la religion, s'appuyant sur un territoire déterminé, n'a pu même être tentée de naître. Si par exemple la Suisse romande avait été toute entière protestante et la Suisse allemande toute entière catholique, cet équilibre si précieux ne se fût sans doute jamais réalisé.

Dans ces conditions, l'accord fondamental, générateur d'union, ne peut porter ni sur la langue, ni sur la confession, ni sur les sympathies de culture ; il ne peut porter en somme que sur les méthodes de respect mutuel permettant le maintien d'un certain nombre d'affirmations communes, sur lesquelles on ne transige pas. La Suisse — et l'on pourrait dire la même chose de chacun de ses cantons — ne peut se déclarer ou se vouloir ni protestante ou catholique, ni française, alémanique ou italienne : ce serait rompre avec les conditions mêmes de l'unité que de songer à pareil choix. Le régime n'est viable que si les associés s'interdisent toute propagande, linguistique ou religieuse, tendant à accroître leur influence dans la communauté. Le pays en a si bien conscience qu'il tient à sa diversité linguistique, dans laquelle il voit non seulement un enrichissement intellectuel mais un facteur d'équilibre. Il ne suffit même pas de dire qu'il y tient, il l'entretient : la majorité alémanique est heureuse de posséder des concitoyens de langue française ou italienne, et c'est dans le même esprit que la Confédération, sans aucune nécessité véritable, a inclus le romanche dans la famille linguistique helvétique. On est, on se sent différents et on ne tient nullement à cesser de l'être : il faut, suivant la formule britannique, être toujours prêt à *agree to disagree*, cette neutralité, ce refus de s'affirmer devenant le plus précieux ciment d'union.

Les Suisses alémaniques, qui sont de beaucoup la majorité, ne cherchent donc pas à pousser leur avantage numérique. Sur le plateau, entre les

Alpes et le Jura, la frontière des langues a pu légèrement osciller, mais dans l'ensemble, depuis le VIIe siècle, elle est restée stable, en dépit de migrations et de transgressions parfois importantes. A l'heure actuelle, nombreux sont les Zurichois ou les Bernois venant s'établir en Suisse romande et ils donnent l'impression d'une progression de l'allemand. Cependant, ils savent tous le français ou sinon l'apprennent, et leurs fils s'assimilent à la culture française. Le respect mutuel n'est pas moins sérieux sur le terrain confessionnel, encore qu'il soit moins spontané et malgré tout moins assuré. La canonisation de saint Nicolas de Flue n'a pas été sans soulever quelque émotion dans les milieux protestants : transformer en héros catholique un héros national, n'était-ce pas violer la règle d'une neutralité non écrite ?

Ce serait se méprendre sur le caractère de ce régime que de l'imaginer comme une expression de principes généraux à la française. « Rien de vague, rien d'abstrait n'est jamais entré dans mon sentiment national, écrit Gonzague de Reynold. La Suisse est demeurée pour moi une vision, elle n'a jamais été une idée, » et il conclut : « Une histoire et une terre, c'est tout, mais c'est assez ». On pourrait ajouter qu'il s'agit d'un tempérament, d'une tradition, plus encore que d'un système d'institutions : l'humanisme suisse n'est pas celui de l'homme en soi et la Suisse est essentiellement un être historique. Encore qu'elle en ait accéléré le développement, ce n'est pas la Révolution française qui a fait la démocratie suisse. Celle-ci résulte d'une tradition bien antérieure au siècle des lumières et même à la Réforme ou à la Renaissance. Il s'ensuit que ce n'est pas le protestantisme qui semble être la source initiale du civisme helvétique. La démocratie anglo-saxonne s'explique aisément par son origine puritaine, spécialement sous la forme presbytérienne, et il paraît évident que la plupart des pays catholiques n'ont pas reçu pareille éducation de *self government*, mais en Suisse cette distinction n'apparaît pas, les vieux cantons catholiques ayant pratiqué la démocratie bien avant Calvin et se manifestant démocrates de tempérament au même titre que les cantons protestants, sinon même davantage. C'est dans la Suisse orientale, et notamment dans quelques-uns des cantons catholiques primitifs, que le gouvernement direct du peuple par le peuple a développé ses conséquences logiques les plus extrêmes.

Sous sa forme originelle, ce type de démocratie est au fond d'origine barbare. Il y a de la romanité au début, mais c'est avec le Germain que la Suisse se forme ; l'esprit n'est ni grec, ni latin, ni méditerranéen. La *landesgemeinde*, nous le verrons tout à l'heure, n'est pas une assemblée du peuple réuni sur l'Agora, mais plutôt un branle-bas de guerriers qui viennent en armes, estimant que le droit de porter les armes est le vrai signe de la liberté. Tout cela est concret, touchant au sol de très près, par conséquent conditionné par la géographie et, pour conclure, étroitement national.

LA BASE COMMUNALE ET CANTONALE

Ce facteur géographique est fondamental. Gambetta disait : « En politique il faut être quelqu'un, en administration il faut être quelque chose », mais en Suisse il faut être de quelque part. La nationalité y est triple, communale, cantonale, fédérale, mais c'est l'indigénat communal qui est à la base du droit de cité cantonal, et seul le citoyen d'un canton est par contre-coup citoyen fédéral, de sorte que chaque Suisse doit avoir une commune d'origine, lui délivrant un acte d'origine constatant son indigénat. Pour acquérir la nationalité suisse il faut obtenir une autorisation de la Confédération, mais ce qui est déterminant c'est la décision par laquelle une commune vous accepte comme l'un de ses « bourgeois ». On devine qu'il faut entendre ce terme dans un sens spécial n'ayant rien de commun avec le bourgeois de Flaubert, le bourgeois français ou le « sale bourgeois » détesté des communistes. A l'intérieur de la commune, la « commune bourgeoise » se compose d'un certain nombre de bourgeois d'origine, descendants de la communauté municipale initiale. Ce groupe interne, en quelque façon essentiel au sens étymologique du terme, bénéficie du revenu de certains biens qu'il possède et administre collectivement, ou plutôt corporativement : s'il s'agit par exemple d'une forêt, le bourgeois touchera une certaine quantité de bois ; s'il est indigent dans sa vieillesse, il sera secouru par sa communauté bourgeoise, même s'il a quitté sa commune, car son titre d'origine ne se perd jamais. Rochefort disait plaisamment de René Goblet, natif d'Amiens, dont il raillait en Parisien le provincialisme : « Quand on est mort c'est pour longtemps, quand on est d'Amiens c'est pour toujours! » Les Suisses sont de leur commune d'origine pour toujours.

Ce n'est pas, on le voit, une notion de classe, mais plutôt d'ancienneté, comportant des prérogatives, surtout honorifiques mais éventuellement aussi très pratiques. Dès lors, la bourgeoisie, si elle s'acquiert, doit se payer ; c'est comme l'admission dans un club, dont les membres défendent jalousement l'accès, d'autant plus qu'il s'agit aussi d'un gâteau dont les tranches diminuent si le nombre des participants s'accroît. Toute l'histoire et l'esprit de la politique suisse, de la commune à la Confédération elle-même, s'expliquent par le fait qu'il s'agit d'une communauté, propriétaire de certaines richesses, de certaines institutions et traditions lui appartenant en propre, qu'elle ne se sent nullement pressée de partager avec de nouveaux venus. La Confédération n'a jamais cru avoir intérêt à accroître le nombre de ses membres, l'idéal de la patrie, plus corporatif qu'impérialiste, étant d'en réserver les avantages aux membres fondateurs. Pareille conception explique l'égoïsme latent qui se trouve tout au fond de la politique helvétique et sa méfiance à l'égard de certaines initiatives internationales comme la S.D.N. ou l'O.N.U., mais aussi son génie d'expansion, dès l'instant qu'un si petit pays, s'il veut maintenir son niveau de vie, doit émigrer ou bien s'ingénier à produire, à exporter davantage.

La commune politique, qui comprend tous les habitants, déborde la commune bourgeoise, et c'est vraiment la cellule initiale de cette démocratie. Groupées en districts, les communes, dans la plupart des cantons, sont soumises au contrôle d'un préfet, n'ayant du reste rien de commun avec le préfet napoléonien, mais, dans Schwytz, dans les Grisons, la commune est indépendante, pratiquement souveraine. L'administration communale est fort diverse : dans certains cantons, le maire (qu'on appelle aussi président ou syndic) est élu par un conseil municipal, comme en France, mais il est souvent nommé directement par le peuple, qui, réuni périodiquement en assemblée plénière, fait lui-même fonction de conseil municipal. Il y a fréquemment, à l'intérieur de la commune municipale, plusieurs communes distinctes : la commune bourgeoise, dont nous parlions tout à l'heure, une commune scolaire, une commune d'assistance, une commune ecclésiastique ; cette dernière choisit le pasteur ou même le curé, dans ce cas sur une liste de trois noms présentée par l'évêque. Dans les communes de la vieille Suisse, les communes grisonnes par exemple, tout le monde pratiquement est « bourgeois d'origine ». La commune bourgeoise possède souvent une maison, sorte d'hôtel de ville spécial, comportant une salle commune et, si le pays est viticole, une cave. Dans les cantons de Genève, de Neuchâtel, la commune politique a absorbé la commune bourgeoise et, de façon générale du reste, l'évolution démographique ébranle gravement la conception traditionnelle d'une section privilégiée relevant de l'hérédité et de la continuité de résidence. S'il y a un siècle les deux tiers des Suisses habitaient leur commune d'origine, la proportion est maintenant tombée à un tiers. Ce phénomène de déracinement, joint au développement des communications, tend à affaiblir la position des groupements locaux, au bénéfice du centralisme. En défendant les droits de la bourgeoisie, au sens étroitement suisse du terme, le vieil esprit cantonal estime se défendre lui-même. Une loi, votée par les conseils élus des Grisons, avait récemment limité les droits et privilèges des bourgeois : le referendum populaire cantonal a désavoué la réforme, conscient en l'espèce, plus que ses délégués, du principe qui est à la base de la commune suisse.

Le principe de cette démocratie, c'est en effet d'être communale avant d'être cantonale et cantonale avant d'être fédérale. La base est celle de l'autonomie locale. Un centralisme sans contre-poids, absorbant le canton, serait la ruine d'une nation dont l'équilibre repose sur le respect de sa diversité. Il y a contraste avec les régimes dans lesquels l'autorité descend d'un pouvoir central : c'est de bas en haut qu'ici la volonté populaire se forme ; et de même, c'est des institutions locales que sont issues les institutions fédérales. Mais, pour que le système fonctionne efficacement, une condition s'impose, c'est que les unités soient territorialement restreintes, de façon que tout citoyen, appelé à participer à une gestion, soit en mesure de comprendre, pour parler comme le maréchal Foch,

« de quoi il s'agit ». Le message du gouvernement des Grisons, en date du 27 mars 1943, exprime avec force la valeur de l'éducation civique que la pratique de l'administration communale vaut à ceux qui l'exercent : « La commune est le prototype de l'organisation démocratique. L'espace réduit de la commune est le champ tout indiqué pour l'exercice de la démocratie directe, celui où chaque citoyen participe personnellement à toutes les décisions intéressant la collectivité et où tous les organes sont désignés par le peuple lui-même directement ; là le particulier embrasse encore les éléments de base et la portée de ses décisions, et là il peut constater par expérience personnelle les conséquences de l'attitude qu'il adopte. »

Ces lignes vigoureuses s'appliquent au canton comme à la commune. Pour bien comprendre la Suisse, il faut se rendre compte de ce qu'est véritablement une autonomie cantonale dans une fédération d'États. Aux yeux des citoyens, c'est le canton qui est la réalité vivante, beaucoup plus que la Confédération, qui leur apparaît éventuellement comme un mécanisme administratif et froid : on est Suisse, c'est entendu, mais avant d'être Suisse on est de Zurich, de Glaris ou du Valais. Le canton, dans la mesure où la constitution fédérale ne limite pas ses pouvoirs, est souverain ; c'est donc bien autre chose qu'une simple circonscription administrative, bien plutôt un véritable État, possédant sa constitution, sa législation, son pouvoir exécutif. C'est même là que se développe la véritable vie politique du pays ; on a souvent observé que la politique de la Confédération ressemble à une gestion administrative, mais on pourrait dire par contre que l'administration des cantons est toute colorée de politique : la Confédération administre, les cantons gouvernent. C'est ce qui explique la résistance obstinée, passionnée même, aux empiétements de la Confédération : si l'on est très conservateur de ce point de vue parmi les cantons, c'est qu'ils ont beaucoup à conserver : une tradition d'indépendance bien des fois séculaire. La Suisse n'est pas anti-étatiste, elle est bien davantage anti-centraliste. Un courant, qui paraît irrésistible, entraîne il est vrai le pays dans le sens de l'État unitaire. Ce serait néanmoins une erreur de penser que l'essence de la démocratie suisse ne continue pas de résider dans le cadre du canton.

Ces conditions permettent la pratique d'une démocratie directe, dont l'origine remonte à la naissance même de la Confédération et dont l'usage demeure encore, à peu près à l'état pur, dans plusieurs cantons de la vieille Suisse montagnarde. En vertu de ce régime, c'est le peuple, réuni en assemblée plénière, qui exerce lui-même, sans intermédiaire, le pouvoir législatif et choisit par élection ses magistrats. Les *landesgemeinde* — c'est ainsi qu'on désigne ces assemblées — remontent au pacte historique qui unit, au XIIIe siècle, les trois célèbres *Waldstaeten*, Schwytz, Uri, Unterwald ; c'est peu après, en 1387, que Glaris tint sa première assemblée de ce type. Des landesgemeinde se tiennent encore aujourd'hui dans les cantons d'Appenzell, d'Unterwald, de Glaris,

maintenant ainsi une tradition d'un demi-millénaire. La source, disions-nous plus haut, est, non pas athénienne, mais germanique ; les Alamans, ancêtres des Suisses alémaniques actuels, n'allouaient à chaque famille qu'une propriété limitée, le reste demeurant collectif ; les pâturages étaient gérés en commun et c'est en commun également qu'on exploitait les forêts, qu'on entretenait les chemins, qu'on endiguait les torrents, qu'on fixait les dates de montée à l'alpage. Une gestion démocratique naissait naturellement de cette association d'hommes libres, l'homme libre, notons-le bien, étant celui qui portait l'épée. La communauté rendait la justice, fixait la limite entre l'intérêt particulier et l'utilité publique ; elle n'avait confiance qu'en elle-même : c'est ainsi qu'on redoutait les juges étrangers, les baillis détestés que l'empereur ou les Habsbourg prétendaient imposer du dehors, et contre eux on savait au besoin se défendre par les armes. Ces assemblées étaient ainsi amenées à établir des lois et des constitutions, la politique se confondant avec une simple administration : le berger choisi pour conduire les troupeaux, le landammann élu pour administrer le canton, relevant d'une même origine, étaient de la même essence.

Pareil système, on le comprend, n'était, ne demeure possible que dans un cadre géographique limité. Il faut que, du lieu de l'assemblée, les membres qui la composent puissent en quelque sorte embrasser de l'œil tout le domaine de leur souveraineté, il faut aussi qu'ils se connaissent tous plus ou moins personnellement. Dès lors, patrie et « pays » (au sens étroit du mot) sont synonymes et l'État, ou plutôt la communauté, apparaît comme tout autre chose qu'une abstraction. Grâce à une aimable invitation des autorités suisses, j'ai eu le privilège d'assister, le 5 mai 1947, à la landesgemeinde du canton de Glaris. Ce canton, je l'ai compris du premier coup d'œil — mais il fallait y aller —, c'est une vallée, le Linthal, entre les parois formidables de splendides montagnes, dont un mur de défense fermait autrefois le débouché vers l'aval. Le peuple y vit de ses pâturages, d'une belle industrie née de l'énergie de ses torrents, et chacun comprend, sans qu'il soit besoin d'explications, de quels éléments vit et prospère la communauté.

La constitution cantonale comprend un parlement le *landrath* ou grand conseil, élu pour quatre ans, puis un exécutif le *regierungsrath* ou conseil d'État, présidé par un *landammann*, élu par le suffrage universel tous les trois ans. Ce n'est pas au landrath, qui ne fait que présenter les projets de lois, mais à la landesgemeinde qui les vote qu'appartient le pouvoir législatif, et c'est aussi la landesgemeinde qui élit les membres de l'exécutif ainsi que les juges. Le peuple agit donc en prise directe, il est effectivement souverain : l'idée d'une révolution ne peut même pas venir à l'esprit, puisque le peuple est maître, effectivement maître.

Ainsi, le dimanche 5 mai, à neuf heures et demie du matin, par un temps suffisamment beau, l'assemblée se réunit, sur la place de la petite ville de Glaris, encadrée de vieilles maisons à pignon : cinq mille hommes,

rangés en un cercle allongé, les premiers rangs assis sur des bancs, les derniers debout. Aucune femme, car ici, comme du reste dans toute la Suisse, on n'est pas féministe : les femmes regardent aux balcons et aux fenêtres. Au milieu du cercle, sur un espace vide, une tribune, avec des haut-parleurs, et autour d'elle, debout, les enfants des écoles qui, traditionnellement, font ainsi leur éducation civique. Les autorités arrivent en cortège, en redingotes noires et chapeaux haut-de-forme, très correctes, précédées d'huissiers en uniforme rouge médiéval : le landammann porte une épée, symbole de la souveraineté populaire. Au premier rang de l'assistance figurent les membres des deux clergés, les prêtres que distingue seulement leur col romain (car ils ne portent pas la soutane) et les pasteurs.

Il y a d'abord prestation de serment à la constitution : toutes les mains se lèvent. Puis le landammann sortant, qui préside, est soumis à la réélection, ainsi que ses collaborateurs, puis c'est le tour des juges. Des propositions de noms ont été préparées d'un commun accord entre les partis (trois radicaux, deux démocrates, un socialiste, un catholique) pour l'exécutif. Pour les juges, des noms autres sont suggérés par les assistants et mis aux voix : plusieurs de ces propositions d'initiative populaire sont acceptées, après scrutin à main levée ; on a l'impression qu'en l'espèce le vote est plus qu'une simple formalité. Le landammann réélu fait alors un discours en allemand, puis la discussion s'engage, mais en dialecte, dans ce dialecte dont on sait qu'il est la vraie langue nationale de la Suisse alémanique. Un « mémorial » de cent-cinquante pages environ a été distribué à tous les électeurs, contenant le texte des projets élaborés par le landrath. Ce document, d'une belle massivité, est, me dit-on, lu sérieusement par les citoyens, qui, jusque dans les chalets de la haute montagne, l'étudient en vue de l'assemblée. Le peuple ne prend pas ces discussions à la légère, dans la conviction où il est qu'il s'agit de ses propres affaires : avouons que, dans les grands pays, c'est une relation qui trop souvent échappe à l'électeur.

L'ordre du jour comporte trente-deux questions : un projet d'assurance cantonale contre les crises, divers projets sur les congés payés, le repos du dimanche, le régime de l'énergie hydraulique, etc. Le landammann, du haut de la tribune, résume chaque projet. Plusieurs citoyens montent ensuite sur l'estrade pour prendre la parole, discuter, suggérer des amendements. Quelques-uns de ces amendements sont adoptés, d'autres — et justement, je le note, des amendements démagogiques — repoussés. Je suis frappé de constater qu'on discute sur le mérite propre des mesures proposées et non pas, comme on ferait en France, sur leurs incidences partisanes. Je suis frappé aussi de la facilité de parole des orateurs, qui s'expriment avec aisance, brièvement, souvent avec un humour familier auquel le dialecte se prête admirablement. L'auditoire, du reste, est difficile : il s'impatiente quand on hésite, il souligne sans bienveillance les inévitables lapsus. Manifestement ces assises ont leur

tradition et l'on n'est pas disposé à y supporter les raseurs, car il faut que tout soit fini dans la journée (et puis le ciel, lourd de nuages, pourrait tomber sur vos têtes!) La politesse règne néanmoins, encore qu'il y ait quelquefois des tumultes; chacun commence protocolairement par la formule : « Très estimé Monsieur le landammann, très affectionnés et dignes de confiance compatriotes ». C'est une discussion de famille, tournée vers la pratique autant qu'inspirée par la passion politique.

Et pourtant il s'agit d'une société politique de notre temps, dans un canton fort évolué : sur les 35 000 habitants qu'il contient, un quart seulement sont des paysans et plus de la moitié vivent de l'industrie. Mais, dans pareil milieu, conscient d'une solidarité de fait entre ses membres, le suffrage universel conserve du jugement : c'est que chacun voit, dans la loi qu'il s'agit de voter, les répercussions qu'elle peut avoir sur sa vie privée. Par contraste avec les démocraties de masse, où la responsabilité s'évanouit, cette démocratie intégrale, mais localisée, se montre capable de gestion. Une longue accoutumance a mis entre les mains de ces démocrates de tempérament une technique, dont ils savent se servir et ne pas abuser. Ils en usent même mieux qu'autrefois, quand, aux temps anciens du patriciat, ce vote à mains levées permettait beaucoup de pressions. S'agit-il maintenant d'autre chose que d'une survivance? Les landesgemeinde sont devenues l'exception. Le canton de Schwytz a cessé de les pratiquer, du moins sous la forme plénière; la Suisse romande ne les a jamais connues. On peut se demander du reste s'il y a même possibilité d'adaptation de pareille procédure à nos sociétés industrialisées, qui n'ont plus conscience immédiate d'être des communautés. Dans la Suisse orientale, restée fidèle à la démocratie directe, comment celle-ci fonctionne-t-elle par exemple dans un canton de population massive, fortement industrialisée et possédant une grande capitale, comme celui de Zurich?

Le canton de Zurich, le plus peuplé du pays après Berne, contient 674 000 habitants, dont 336 000 à Zurich et 59 000 à Winterthur, ce qui signifie que ces deux villes seules représentent 58 p. 100 de la population totale. Il y a 44,3 p. 100 d'ouvriers, 11,1 p. 100 d'agriculteurs, 21,8 p. 100 de commerçants, transporteurs, etc., 22,8 p. 100 de fonctionnaires, membres des professions libérales, rentiers, etc. Il s'agit donc d'une économie industrielle et urbaine du type le plus moderne, non sans un appoint agricole notable cependant. Or ici, comme à Glaris, c'est le régime de la démocratie intégrale : le peuple élit un grand conseil et un conseil exécutif, mais il désigne aussi, directement, les juges ainsi que nombre de fonctionnaires cantonaux, les instituteurs par exemple. Les lois sont soumises au referendum et, comme le peuple dispose aussi de l'initiative, il est en fait appelé à se prononcer sur toutes les affaires, constamment sollicité de se rendre aux urnes. Dans un cadre aussi large, les répercussions apparaissent sans doute moins aisément, mais cependant le régime fonctionne raisonnablement, surtout parce qu'il règne

un certain équilibre entre les divers éléments de la population, entre la ville et la campagne, entre l'agriculture et l'industrie. Ce qu'il y a d'intéressant à noter, c'est que pareil équilibre semble régner au sein des individus eux-mêmes, en raison du développement traditionnel d'une vie corporative : tel ouvrier raisonnera, non pas exclusivement en ouvrier, mais en membre de la commune religieuse, ou de la commune « bourgeoise », ou encore en membre de telle ou telle localité. Zurich a connu des mouvements révolutionnaires, mais ils n'ont en somme que peu de sens dans un semblable système et, s'ils venaient à se produire de nouveau, ils auraient vraisemblablement contre eux l'immense majorité de la classe ouvrière elle-même, réagissant moins en classe ouvrière qu'en groupe de citoyens conscients de leurs droits et disposant d'un vote qui n'est pas une simple formalité.

Il y a du reste autant de constitutions cantonales qu'il y a de cantons, mais toutes ont un caractère de parenté, à ceci près que la démocratie est plus directe en Suisse allemande. Je ne pense pas que la démocratie puisse être poussée plus loin, si par démocratie on entend le gouvernement du peuple par le peuple. L'unité cantonale s'y prête, mais nous avons dit qu'elle ne doit pas être trop grande : à Zurich, à Berne on touche à une limite qui ne saurait guère être dépassée, et peut-être l'est-elle déjà ? La région de Porrentruy par exemple est si excentrique par rapport à Berne qu'elle a souhaité être érigée en unité séparée. Pourtant, même s'il est très grand, pareil canton est encore trop petit pour que des solutions convenant aux conditions modernes puissent se réaliser dans son cadre. C'est la raison profonde d'une centralisation croissante, que la Suisse, subit quoique son instinct profond la condamne.

LA CONSTITUTION FÉDÉRALE

Les cantons sont antérieurs à la Confédération et l'État suisse s'est constitué, non par unification, mais par agrégation. La Confédération est une République démocratique, composée de vingt-deux cantons, dont la souveraineté respective persiste à côté de celle de la Confédération elle-même. Toute la politique intérieure du pays est dominée par la nécessité de sauvegarder ces deux souverainetés, d'établir entre elles un équilibre préservant la forme fédérative du système. Dans le monde d'aujourd'hui, une simple fédération d'États ne permettrait pas l'établissement d'un pouvoir central suffisamment fort, mais par contre la tendance excessive vers un État unitaire ruinerait la conception que la Suisse se fait d'elle-même. Il a fallu un dosage très subtil des compétences centrales et locales pour conserver à la Suisse, au XXe siècle, le visage traditionnel que le temps lui avait conféré. La solution réalisée aujourd'hui a pris des siècles pour mûrir : la tolérance splendide qu'elle exprime n'est pas, croyons-le bien, naturelle ; elle n'a pas existé tant qu'ont persisté les querelles des campagnes et des villes, des seigneurs et du peuple, des protestants et des catholiques. Le résultat obtenu est l'effet d'une

volonté commune de vivre ensemble et, sinon toujours de se comprendre, du moins de se supporter.

Le régime établi par la Constitution de 1848, revisée en 1874, ne se comprend bien que si l'on renonce à le rattacher à des influences ou à des ressemblances étrangères. La Révolution française a sans doute marqué sa présence, mais ce n'est en rien une constitution française, car elle n'est ni parlementaire ni plébiscitaire ; les traits de ressemblance avec la constitution américaine sont plus sensibles, mais la Suisse ne s'est pas ralliée au système du « président », sorte de tribun désigné par le suffrage universel. Il s'agit d'un régime représentatif, dans lequel les assemblées sont contrôlées par le peuple votant sous forme de referendum et peuvent être inspirées par lui selon la procédure de l'initiative ; il se caractérise en outre par le fait que l'exécutif y est strictement collégial, une sorte d'instinct populaire de méfiance égalitaire en ayant éliminé, autant que possible, l'élément personnel. C'est le règne, sinon de l'anonymat, du moins de la modestie : la valeur moyenne des gouvernants est élevée, mais on semble s'attacher à ramener au niveau les personnalités brillantes qui seraient tentées de s'affirmer ; les décisions se prennent toujours en conseil et les conseils, se renouvelant comme le couteau de Jeannot, mettent l'accent sur leur caractère collectif, jamais sur les leaders, souvent distingués, qu'ils contiennent. On se distingue ainsi de l'instabilité ministérielle française et du personnalisme présidentiel américain pour aboutir à un régime proprement suisse, si proprement tel qu'il ne s'applique bien qu'à la Suisse et serait franchement impossible à imiter ailleurs. Le tempérament joue du reste en l'espèce un rôle non moins important que les institutions : le système ne fonctionne aussi bien que parce qu'il est pratiqué par des hommes de sens rassis, formés par les siècles à la tolérance mutuelle, ayant renoncé à se dominer les uns les autres et considérant que la politique est affaire moins de doctrine que d'intérêt.

A l'ancienne fédération d'États a été substitué un État fédératif, offrant tous les avantages que comporte l'unification de la monnaie, des douanes, des postes, de l'armée, du droit. Les formes ont changé, se sont adaptées aux exigences modernes, mais l'esprit initial d'une alliance de cantons s'est perpétuée. Au lieu des innombrables barrières qui se dressaient jadis entre les associés (il n'y avait pas moins de 470 droits de douanes et autres redevances similaires), la Confédération a maintenant des frontières douanières communes qui font de la Suisse une unité économique. La diète ne statuait autrefois qu'*ad referendum et ad ratificandum* : l'Assemblée fédérale est aujourd'hui l'autorité législative et le Conseil fédéral est le gouvernement de la Confédération.

Le régime des assemblées suisses est analogue à celui des États-Unis, en ce sens qu'il est essentiellement celui d'une fédération. Dans l'Assemblée fédérale le Conseil national représente le peuple, au prorata du nombre des électeurs dans chaque canton, étant entendu que chaque canton, si petit soit-il, élit au moins un député. Ainsi Berne a 33 députés, mais

Uri n'en a qu'un, de même qu'en Amérique l'État de New-York envoie à Washington 43 représentants, contre un seulement pour le Delaware. Par contre, le Conseil des États, réplique du Sénat américain, représente non pas la population mais les unités cantonales, à raison de deux membres par canton, grand ou petit : ces conseillers sont nommés dans chaque cas, conformément aux lois locales, soit par les autorités cantonales, soit par le peuple lui-même. L'Assemblée fédérale ne prend ses décisions qu'à la majorité concordante des deux chambres, dont ainsi les pouvoirs sont égaux ; elles ne se réunissent pour délibérer en commun qu'en vue d'un très petit nombre d'objets : l'élection du Conseil fédéral, des juges fédéraux, des membres du Tribunal fédéral des assurances, en temps de guerre du général commandant en chef les armées.

C'est avec la constitution de l'exécutif que ce système se distingue décidément soit de la France, soit des États-Unis. Le Conseil fédéral, composé de sept membres élus pour quatre ans par l'Assemblée fédérale, est un collège remplissant à la fois les fonctions d'un gouvernement et celles d'un chef d'État. Il n'est pas responsable, au sens parlementaire, devant les Chambres : même mis en minorité, il reste en place. Il ne peut non plus dissoudre le Conseil national. Mais ce régime d'exécutif diffère surtout des deux Républiques occidentales en ce qu'il élimine systématiquement les personnalités. L'élection annuelle du président et du vice-président de la Confédération par l'Assemblée fédérale est une pure formalité. *Primus inter pares*, le président de la Confédération, qui vice-préside en même temps le Conseil fédéral, ne remplit nullement de ce fait une charge d'importance particulière : il ne lui incombe que quelques obligations de représentation à l'extérieur ; du reste, en vertu d'une rotation établie par convention tacite, il change chaque année, de sorte que le type du président à l'américaine ou du président de la République à la française est ici totalement absent. On a entendu mettre et maintenir l'accent sur l'aspect collectif ou, comme on dit de préférence en Suisse, sur l'aspect collégial de l'institution gouvernementale : le Conseil fédéral prend ses décisions collectivement, comme un cabinet, il ne se désigne par aucun nom propre particulier et il est entendu que ses membres, sauf exception, sont toujours réélus. Chacun d'eux est à la fois le chef politique et le chef administratif de son département ministériel, dont il est en quelque sorte le premier fonctionnaire, astreint à la même ponctualité que le plus modeste de ses collaborateurs ; on lui veut du bien d'arriver démocratiquement en tramway dès la première heure à son bureau et d'y rester jusqu'au soir. De même qu'il ne se distingue pas de ses services, il ne s'y oppose pas. En France, le cabinet d'un ministre exprime souvent la méfiance de celui-ci à l'égard de ses bureaux ; les conseillers fédéraux n'ont pas de cabinet, n'éprouvent même pas le besoin d'en avoir un, car leur caractère administratif se confond avec leur caractère politique, et c'est en ce sens que la pratique du gouvernement suisse ressemble authentiquement à une gestion

d'affaire. Le niveau moyen de ces gouvernants est élevé, leur compétence, qui a le temps de se former, est grande ; des personnalités de premier plan se sont plusieurs fois manifestées parmi eux, mais l'opinion paraît redouter qu'ils soient brillants et elle n'a jamais supporté que l'un d'eux prît par rapport aux autres une position politique prééminente : le « personnalisme » de l'Amérique latine est ici hors de question et incompatible avec pareil climat politique.

Une méfiance analogue se manifeste à l'égard du siège des autorités fédérales et la Suisse n'a pas voulu avoir de véritable capitale. Berne est sans doute une ville fédérale, le centre des régies publiques, des P.T.T., des chemins de fer fédéraux, mais elle n'est pas devenue le centre du pays. Une vie politique et bureaucratique importante s'y est développée, mais elle n'a pas étouffé le caractère de la vieille cité bernoise, capitale de son canton, si profondément suisse. Cette vie politique et bureaucratique n'a pas davantage entraîné la naissance à cet endroit d'un foyer économique ou universitaire susceptible de contre-balancer l'influence des autres villes de la Confédération, dont certaines, comme Zurich, sont en train de prendre une position dépassant en importance celle de la capitale fédérale.

C'est que le peuple suisse, en se fédérant, a entendu ne rien abandonner de sa souveraineté, qu'il entend conserver effective, et là encore apparaît, avec les démocraties américaine et française, une différence essentielle. En France, aux États-Unis, la souveraineté populaire se délègue ; ici la démocratie reste directe et le peuple, en déléguant ses pouvoirs, ne les abdique pas ; il se réserve toujours de dire le dernier mot par le referendum, et éventuellement le premier par l'initiative. Cette collaboration effective de chaque citoyen à l'œuvre législative est typique du régime démocratique suisse. Aux termes de la constitution, une loi adoptée par l'Assemblée fédérale ne peut entrer en vigueur que si, à l'expiration d'un délai de quatre-vingt-dix jours, la votation populaire n'a pas été demandée à son sujet ; mais si 30 000 citoyens au moins réclament le referendum, c'est au peuple qu'il appartient de décider l'adoption ou le rejet de la loi. Quant à l'initiative, elle existe à titre législatif et constitutionnel dans les cantons, mais seulement à titre constitutionnel dans la confédération : 50 000 citoyens peuvent réclamer l'adoption d'un nouvel article constitutionnel, la modification ou même la revision totale de la Constitution. On imagine difficilement que la démocratie puisse être poussée plus loin ; dans le cas de la Suisse, elle répond aux mœurs politiques résultant d'une forte éducation civique et d'une longue tradition.

LE TEMPÉRAMENT POLITIQUE SUISSE

Si ce régime complexe et même un peu lourd fonctionne de façon satisfaisante, c'est moins, semble-t-il, à cause de la valeur des institutions que grâce à la sagesse, à la finesse, au sens politique du peuple qui les

pratique. Une comparaison s'impose avec la France et l'on s'étonne que deux pays si proches témoignent d'une psychologie politique si différente, qu'il y ait tant de brillante folie d'une part et de l'autre tant de sens commun.

En France, les élections législatives ont sans doute trait à la gestion d'un patrimoine, le patrimoine national, mais le théâtre est trop grand, de sorte qu'il est difficile d'y comprendre le jeu des causes et des effets ; d'où l'irresponsabilité de l'électeur et le divorce dans son esprit entre ce qui concerne son intérêt d'une part, ses principes (ou ses passions) de l'autre. La conséquence est singulière, presque ridicule : on affirme des principes par son vote et l'on souhaite en même temps une certaine gestion des intérêts qui vous concernent, mais on établit mal le lien entre les deux notions, de sorte qu'on aboutit fréquemment à ce paradoxe d'un électeur qui ne souhaite pas au fond la réalisation du programme que son vote préconise. Je n'exagère pas, je suppose, en suggérant que le propriétaire communiste du Midi n'est pas pressé de voir son exploitation absorbée dans un kolkhose! Il n'y a pas, en France, de mécanisme permettant au citoyen de faire la distinction. Dans ces conditions, le Français vote presque toujours sur des principes, des tendances ou des personnes, rarement sur des choses : s'il votait sur des choses et conformément à ses secrets désirs, son vote serait souvent très différent. La même situation doit exister aux États-Unis, car le président Taft disait avec humour de ses amis : « *They vote one way and pray the other.* »

Le régime suisse, sans avoir prévu consciemment cette différenciation psychologique, lui permet, sous une forme curieuse et sans doute politiquement raisonnable, de s'exprimer. Les élections au Conseil national se font, comme chez nous, sur des hommes, des partis, des programmes et même, dans une certaine mesure, sur des principes. Mais les referendums se font au contraire sur des choses, en dehors des personnes, des partis, des principes et même, dans une large mesure, de la discipline partisane. Dans l'élection, l'électeur vote comme membre d'un parti ; dans le referendum, comme un individu, donnant son point de vue d'individu sur une mesure dont il se demande comment elle réagira sur ses intérêts. C'est bien le même citoyen qui dépose dans les deux cas son bulletin dans l'urne, mais ce n'est pas le même homme, ou du moins il ne se place pas au même point de vue, ce qui répond à une subtilité dont un Gallup suisse ne devrait pas manquer de tenir compte. Il se produit alors ceci de paradoxal que les élus au Conseil national sont le plus souvent réélus, mais qu'au referendum on repousse une fois sur deux les lois que, conformément à leur mandat, ils avaient rédigées. Alors que nous en sommes encore, en politique, à la période métaphysique d'Auguste Comte, les Suisses nous donnent là une belle leçon de politique positive [1].

ANDRÉ SIEGFRIED,
de l'Académie Française.

1. Copyright la Baconnière.

LE MÉTIER DES ARMES

J'ENTAMAI mon premier virage presque aussitôt après que j'eus arraché l'avion au sol craquelé par l'été, et je grimpai autour du terrain en larges spirales, l'aile gauche fortement inclinée vers le bas. Je pouvais ainsi surveiller aisément le décollage de mon équipier, qui avait quelques minutes de retard sur moi et que j'attendais.

Son avion était encore arrêté près des hangars, déjà braqué vers l'extrémité de la piste. Un double ruisseau de vent s'échappait des moteurs, ondulait de part et d'autre du fuselage, puis soulevait majestueusement plus loin un panache de poussière rousse, semblable à la queue d'un écureuil. Enfin, je le vis s'ébranler doucement, rouler de plus en plus vite, en soufflant derrière lui un rouleau de sable jaune qui s'évanouit soudain lorsque l'avion se sépara de son ombre. Je réduisis les gaz et m'installai, en vol horizontal, sur le cap Ouest. Quelques instants après, mon équipier me rejoignit et je lui adressai un petit geste de la main.

Je connaissais cette route par cœur. J'avais souvent mis le cap sur Alger avec le frémissement d'un rendez-vous avec une ville de tendresse ; j'avais survolé cette région de hautes plaines et de montagnes avec l'insouciance heureuse de la paix. Si je n'avais appuyé un peu plus au Sud, vingt minutes plus tard j'aurais survolé des chemins de chèvres et un éperon de rochers où l'un de mes frères est né.

Cet après-midi du 8 novembre 1942, tout était changé. Une fois de plus, en trois ans, la guerre m'emportait au flanc de ses orages. Mais celle-là était la plus inattendue de toutes, et la moins conforme à nos pensées secrètes. Pendant la nuit, cette haute région de plaines et de montagnes rases s'était chargée de menaces. A l'aube, quand on vint cogner à nos portes pour nous tirer du sommeil, nous apprîmes que nous étions cernés par l'ennemi.

Je revis cela si profondément que j'y suis encore, les mains sur le volant, cette odeur unique de métal, d'essence et d'huile flottant dans la carlingue, et ce léger roulement des campagnes dorées à côté de moi. Cela

fait partie de mon métier. Chaque fois que je m'y retrouve, j'ai l'impression que c'est tout mon métier. Cela m'emplit et me recouvre comme un ciel emplit et recouvre une campagne. Je m'y meus à l'aise. Tout ce qui gêne les hommes et les retient contre une paroi ou devant un espace vide sert ma liberté. Je me rue vers les échappées qui arrêtent brusquement les autres hommes, leurs pas rivés au sol. A mes chevilles sont fixées des ailes, et je sens, par moments, la légère essence d'un dieu m'animer.

Mais je repose, comme le ciel, sur la poitrine de la terre, et c'est là que je prends toute la conscience de ma condition. Car je ne suis qu'un soldat. Depuis le jour où j'ai ceint à mon côté l'épée des compagnons de mes vingt ans, je suis lié à tous les hommes qui ont choisi le métier des armes depuis les origines, des phalanges d'Alexandre aux mercenaires d'Annibal, des légions de Rome aux armées de la République. Les mêmes pensées m'habitent, et la même discipline me brise dont j'essaie en vain de me libérer, comme eux, mais sans laquelle je ne suis rien parce qu'elle lie tous les autres à ma personne et fait de moi seul l'armée entière lorsque le jugement des hommes essaie de la considérer à travers moi. Sans l'armée, je ne suis rien, que poussière. Mon ambition n'est pas de me libérer d'elle, mais de me serrer contre elle pour y trouver ma force.

Même à mon poste de pilote, je me sens retenu à la terre et à tous ceux de l'escadrille. Ce sont comme moi des errants, parce que l'armée entière n'est attachée à aucun lieu. Au premier ordre, nous plions bagages, et nous partons porter ailleurs la présence des armes du pays. J'emplis le ciel du bruit d'orage de mes moteurs parce que les guerres nous justifient. Sans elles, je serais fonctionnaire des douanes, instituteur ou curé de campagne. Certainement pas pilote. Avant d'être pilote, j'étais soldat, et je suis encore soldat à mon poste de pilote. Sur le volant du manche de mon avion, il me suffit de presser un bouton pour faire craquer quatre mitrailleuses et, sous mes plans, des bombes peuvent être accrochées.

De temps en temps, mon observateur tourne vers moi son profil d'oiseau de proie, et je lui réponds d'un mouvement des lèvres. Nous nous parlons toujours très peu. Depuis le temps que nous formons équipage, tout se passe entre nous à demi-mots ou à grands coups de gueule quand le téléphone dénature nos paroles. Sur la route de Bône, il arrive que Cimino m'adresse un geste :

— ...apes.

— Quoi ?

— ...apes.

— Les soupapes ?

— Non ...apes.

— ... comprends pas.

Alors, il me glisse un billet où je lis « Jemmapes ».

— Ah! oui. Jemmapes.

Je m'en moque, d'ailleurs, de Jemmapes. Mais pour lui, Jemmapes a peut-être le visage d'une fille aux yeux de noisette.

Puis le silence se referme et tisse une nouvelle toile autour de nous. L'observateur me laisse à mes rêves et je respecte les siens. Nous sommes quelquefois à droite ou à gauche de la route. Quelquefois dessus. Il me tend un nouveau papier que, suivant le cas, je fourre dans la poche de ma combinaison ou que je présente au vent qui le happe. Quand j'ai besoin du radio, assis derrière moi et me tournant le dos, je bourre ses côtes d'un coup de poing avec un billet : « Demandez un relèvement à la base ».

Après l'atterrissage, nous hésitons un moment en louvoyant les uns devant les autres, puis nous nous séparons. Je n'aime pas voler sans eux. Je suis lié à eux comme ils le sont à moi. Je les ai pris en compte et ils veillent sur moi. Dès que nous retouchons le sol, l'observateur cherche des noises au radio qui découche souvent sans permission, et le radio vient se plaindre à moi des médisances de l'observateur. Un vol nouveau les réconcilie. Je ne me suis jamais demandé si tous les trois nous nous aimons. Ce grand mot s'applique mal à nous. C'est à la fois plus simple et plus compliqué.

Ce jour-là, mon équipier volait très près de moi. Je dégustais mon plaisir à petits gestes de la tête. Le radio était en contact avec la base. Il avait remonté l'antenne et, les mains sur les genoux, assis face à l'arrière sur sa selle de motocycliste, il surveillait le ciel.

Mon observateur était particulièrement taciturne. Il s'obstinait à tourner la tête à gauche et à droite, de ce geste brusque d'oiseau que je lui connaissais. Ce mouvement masquait et démasquait l'altimètre de précision que les bombardements en piqué m'avaient donné l'habitude de consulter souvent. Ce silence où je me complaisais d'habitude, j'aurais aimé le rompre, et je consultais avec méfiance les instruments de bord de cet avion que je trouvais lourd du manche ; le matin même, j'avais failli casser mon avion personnel au décollage. Un moteur encore froid m'avait lâché. Mon avion avait besoin qu'on lui change une roue et un plan. Cela me causait un vague malaise. Pour tout dire, je ne me sentais pas en état de grâce.

Je réduisis les gaz et m'engageai en piquant dans l'étroit défilé des Portes de Fer. Notre patrouille passa en trombe sur la gare de Beni-Mansour et disparut derrière les collines, puis je longeai la route de Bouïra à cinq mètres d'altitude et à gauche, pour placer le soleil dans l'œil des tireurs qui nous eussent suivis. La route était déserte. Nous effrayâmes des villages de huttes indigènes. J'avais promis d'être prudent et de rester toujours près du sol, comme il m'avait été ordonné. Bouïra était, paraît-il, occupé ; il était possible que des voitures blindées eussent poussé jusqu'ici. Je m'approchai de Bouïra avec le soleil dans le dos et, au-dessus de la ville, je fis une petite chandelle pour observer. Rien. Pas de chars, pas d'autos-mitrailleuses. J'accomplis un tour complet sur la gare et sur

la ville, que nous reconnaissions toujours de loin avec son haut silo de ciment gris. Puis, je mis le cap sur Aïn-Bessem, tandis que mon équipier me lâchait comme il était convenu et continuait sur Palestro. Une voiture s'arrêta, deux gendarmes en descendirent et s'accroupirent avec effroi quand je frôlai leurs têtes. L'après-midi de ce dimanche, les habitants d'Aïn-Bessem étaient dans les rues, le nez en l'air.

J'ai repris, pour écrire cette page, la carte au cinq cent millième de la région. Je n'ai pas retrouvé celle où mon itinéraire doit être souligné de rouge et celui de mon équipier en bleu. D'Aïn-Bessem, de ses rues bordées d'arbres où les promeneurs levaient le visage vers nous, la route s'infléchit vers le Sud-Ouest pour atteindre un village couleur de terre qui porte le nom d'un puits, Bir Rabalou. Puis elle remonte vers le Nord-Ouest, en longeant un oued, et atteint Tablat, déjà niché sur les premières pentes. C'est là que je survolai très bas une colonne, hétéroclite et sans armes, de troupes françaises qui nous saluèrent de la main. Puis la route escalade un massif et débouche sur la plaine par des gorges profondes

J'avais choisi cet itinéraire parmi les reconnaissances qui nous avaient été demandées à cause de ce nom de village et de ce triangle équilatéral que forment Sidi Moussa, Rovigo et l'Arba. Parce que c'est là que je suis né. Les eaux qui descendent de la montagne coulent dans un lit de cailloux près de la ferme où mon enfance a situé ses voyages imaginaires. Je sais que je suis chez moi à cette euphorie qui me gagne à respirer l'air, à fouler cette terre de vignes, d'asphodèles, de cyprès et d'oliviers. Pour atteindre la montagne, les collines savent prendre la forme des seins, et la terre, par endroits, la couleur du sang. Ce paysage devenait tout d'un coup un empire interdit, mais il restait en moi tel que je l'avais contemplé pendant des années, de ma taille de petit garçon au front caché sous une chevelure orageuse. Tout cela, m'avait-on dit, était maintenant bourré de chars, d'auto-mitrailleuses et d'hommes en kaki qui ne voulaient plus me laisser survoler mon pays. Mais j'avais des droits à y pénétrer. Et si c'était là que je dusse être abattu, comme il serait facile de fermer cette boucle, quelle occasion de m'arrêter là ou j'avais commencé, et de m'abandonner auprès des miens, dans un monde féerique et tendre de morts et de vivants, d'allées de figuiers, d'orangeries, d'humbles maisons et de visages qui sourient ou qui pleurent!

Depuis Bouïra, l'observateur s'agitait. Je l'observais du coin de l'œil quand je pouvais me distraire un instant de ce jeu de saute-collines. C'est ainsi qu'il traduisait sa façon d'être heureux, en étreignant tout de son regard espiègle et mobile où la ruse étincelle. Par surcroît, le téléphone fonctionnait. Nous en usions maintenant juste assez pour être presque bavards. Aux carrefours, l'observateur m'indiquait la bonne route : « A droite, mon capitaine ». Puis, les lacets commencèrent à serpenter vers le col d'où je comptais me laisser glisser dans la vallée. Je les suivis à hauteur des talus pour que rien ne pût nous échapper, et bien que j'eusse l'impression qu'une autre tactique eût été plus sûre.

Je voulais escalader ainsi la montagne d'une façon qui m'aurait valu jadis les arrêts de rigueur, et qui était ce jour-là ma seule défense. Le rase-mottes, interdit il n'y a pas quinze jours encore, voici qu'il devenait notre mode de vol normal. Subitement, des dangers réglementaires n'existaient plus. Seulement, si nous avions respecté les notes dont les états-majors nous menaçaient périodiquement, parce qu'un équipage avait accroché un arbre, nous n'aurions pas su nous débrouiller. Si nous nous étions entraînés au rase-mottes sur des étendues de sable sans obstacles, et au pilotage sans visibilité dans des nuages sans montagnes et sans givre, il y a longtemps que nous serions morts. C'est ainsi que je m'engageai dans la montagne et que je m'y enfonçai profondément.

Sans presque en avoir conscience et par des mouvements insensibles, j'ouvrais les gaz de plus en plus. Les manœuvres et les jeux d'aigles dans les Alpes au temps où nous faisions la petite guerre m'avaient donné ces fâcheuses habitudes de frôler les crêtes pour effrayer mes passagers. Tout d'un coup, je m'aperçus avec stupeur que la route s'étranglait dans le col sous un mur de granit. J'étais coincé dans le défilé et serré de si près par ses flancs que je ne pouvais plus faire demi-tour. J'essayai d'ouvrir les gaz en grand, mais leurs manettes étaient bloquées sur leur butée. J'arrachai les brides de sécurité qui devaient donner aux carburateurs la pleine admission dont il n'était permis d'user qu'en cas de détresse. Les compte-tours ne décollèrent pas de deux mille cinq. Je vis dans un éblouissement qui me glaça jusqu'à la moelle que je m'étais laissé prendre au piège de cette innocente vallée, comme un sanglier poursuivi croit trouver le salut en s'engageant dans une tranchée et bute soudain contre une paroi sans issue. Encore peut-il rebrousser chemin, faire face à ses ennemis et les déchirer. Cela m'était interdit. Cette image de la bête traquée me sauta à l'esprit, et j'en perçus toute l'absurdité. Mes ennemis ne donnaient pas de la voix, et je ne savais même pas qu'ils étaient sur mes traces. Ils étaient en moi. Ils ne me quittaient jamais, comme si j'étais condamné à mort depuis longtemps et qu'ils attendissent, pour se jeter sur moi, que je m'abattisse à leurs pieds. Je ne savais pas que j'étais frappé, mais cela devait se reconnaître à certains signes, et peut-être le seul geste de m'asseoir au poste de pilotage d'un avion leur suffisait-il. Je ne les voyais pas, mais ils étaient là, prêts à se jeter sur moi. Pourtant, quand je m'installais dans ma carlingue et que j'enfilais mes gros gants de cuir en surveillant les températures d'huile, le sentiment qui m'émouvait n'était pas la crainte, mais la puissance. J'étais cet homme qui allait rompre avec le commerce des terriens et rugir dans le ciel, et j'avais envie de faire sonner mon rire comme un coup de tonnerre.

Je me souvenais aussi, avec une lueur aveuglante dans la mémoire, de ce camarade qui, à la nuit tombante et avec un moteur en panne, s'était laissé enfermer entre deux couches de nuages sur l'Atlas. Il m'avait raconté plus tard qu'il s'était mis à penser aux bourdons qui prenaient

leur élan, croyaient déjà sentir sous leurs ailes le tendre émoi du ciel libre, et se cognaient aux vitres. Il se disait : « Je joue au bourdon, et je vais percuter dans la montagne ». Il avait percé, par bonheur, au-dessus d'une vallée qu'il avait descendue en vol plané, dans son avion de toile et de bois, et il s'était posé dans la plaine. La vallée qui l'avait sauvé allait me tuer, parce que je ne pouvais plus la remonter. Si les aiguilles de ces compte-tours restaient bloquées, j'allais, moi aussi, jouer à ce jeu stupide du bourdon.

Tout ce que je ne pouvais atteindre me narguait et devenait mon ennemi. J'étais entouré d'ennemis que je voyais enfin. Je me trompais quand je les croyais invisibles et silencieux à mes côtés. Ils étaient partout. La crête que je ne pourrais pas faire franchir à cette pesante ferraille, les flancs de ces rochers que je frôlais à trois cents kilomètres à l'heure sans qu'il fût en mon pouvoir de m'arrêter, tout l'espace qui était à jamais perdu derrière moi étaient mes ennemis. J'avais gaspillé tout l'espace libre de la terre pour jouer au bourdon dans ce cul-de-basse-fosse et pour me jeter contre un mur. Ce n'étaient pas les Américains qui étaient mes ennemis. C'étaient de bons garçons, les Américains! Ils ne me fourraient pas dans des pièges. S'ils m'avaient tiré, ils m'auraient laissé tout le ciel pour leur échapper.

Ah! il me restait encore un moyen! Comment n'avais-je pas pensé au pas des hélices? Si je réduisais leur pas, elles mordraient mieux dans l'air, elles y accrocheraient mieux cette lourde carcasse de métal et la hisseraient peut-être au-dessus du mur. Tout à coup, les aiguilles des tachymètres bougèrent par petites saccades. Deux mille six, deux mille six cent cinquante tours. Mais au moment où je commençais d'espérer, l'observateur tourna son visage vers moi en souriant :

— On ne passe pas...

Il souriait, mais il disait cela sèchement, comme lorsqu'il m'avertissait : « Attention à la ligne de force », quand il croyait que je n'avais pas vu ses pylônes. Quelle tête avais-je quand son regard me surprit? Est-ce que j'avais le regard dur? Est-ce que mon compagnon avait percé mes pensées?

Je lui répondis par un signe de tête.

— On passera.

Je n'avais pas le temps de parler ni de desserrer les dents. Il ne me restait plus que trois cents mètres avant le mur, et l'avion ne grimpait pas assez pour le franchir.

Un piège, c'est vite dit. Une bête prise au piège s'étonne à peine de ce qui lui arrive. Elle ne comprend pas très bien. Elle se met à tourner dans son trou et le flaire. Mon piège, dès que je le toucherais, m'éviterait l'air penaud des renards dans leur fosse; je m'écraserais contre le mur de pierre, j'écraserais l'observateur qui s'y attendait et le radio qui ne se doutait de rien parce qu'il avait le dos tourné vers tout l'espace libre

que j'avais gaspillé. Il serait le seul à avoir l'air étonné quand on le relèverait.

A distance, j'ai de la peine à écrire cela. Je me retrouve enfermé dans ma carlingue étroite dont ma tête touche le toit. Je vois le roc qui me presse, et devant moi, cette haute paroi où des touffes de lentisques et de chênes-lièges bourgeonnent entre les blocs de pierre blanche. Cet instant se fige dans ma moelle et dans mon sang, ma main se crispe sur le porte-plume comme elle se crispait sur le volant du manche. Tout ce que j'ai, en un éclair, embrassé détaille complaisamment sa terreur froide. J'y suis encore. Je sais que je vais éclater comme un fruit et que la guerre s'appelle pour moi un mur à sauter, cette guerre stupide où j'exécute des ordres que je n'ai pas le droit de discuter parce que je suis un soldat, et que l'obéissance est la première règle de mon état. Je sais que l'on ramassera des débris sur un kilomètre carré, à la source de l'oued qui prend de là son élan pour se jeter à la mer après avoir traversé la plaine dans un lit de galets. Nous mettrons le feu à quelques arbres. Une commission d'enquête viendra, plus tard, rechercher les causes de l'accident. On repêchera des pales d'hélices au petit pas. Dans la carlingue, les manettes des gaz seront ouvertes en grand, le limiteur d'admission sera débrayé. On démontera quelques cylindres des moteurs pour savoir si j'ai été victime d'une baisse de régime, et l'on concluera à une faute de pilotage. L'on aura raison, puisque je ne me suis pas assez méfié de cet avion que je connaissais mal. Dans quinze jours, on nous aura oubliés, dès qu'une citation à l'ordre de l'armée de l'air nous aura été décernée. Mais personne ne saura que l'observateur souriait.

Comme c'est une faute de pilotage, on ajoutera aux citations cette mention : « Ne comporte pas l'attribution de la croix de guerre. » Nous finissons tous par nous tuer par une faute de pilotage, par excès de confiance en nous et en nos jouets. Par excès d'amour aussi. Ceux qui n'en commettent plus sont assis à leur table d'état-major, et ils tirent, le cœur sec, les leçons de nos accidents.

Il me restait trois cents mètres, c'est-à-dire à peu près trois secondes. J'appelai alors un vieux réflexe à mon secours. Pendant six mois, quand j'étais élève-pilote à Avord, l'on m'avait astreint à faire un palier au décollage pour emmagasiner de la vitesse. A trois mètres du sol, pendant que le moteur tournait à plein régime, l'avion accélérait rapidement sa trajectoire horizontale. Au bout de la piste, quelquefois, des moniteurs grimpaient violemment en chandelle pour nous montrer de quoi les Morane étaient capables.

Je poussai sur le manche, en visant la paroi, comme si je voulais la percuter, puis, presque sur elle, je tirai le volant des deux bras, comme un cavalier qui pousse son cheval sur l'obstacle, tête baissée et qui, soudain, l'enlève avec un blasphème en enfonçant sauvagement les talons dans ses flancs.

De l'autre côté, nous flottâmes un peu. Nous avions frôlé des arbres.

Je rendis doucement la main pour charger l'avion de toute la vitesse qu'il avait perdue. Je le cajolai et l'injuriai en même temps. L'observateur se retourna vers moi en souriant encore, mais d'une façon qui m'humilia un peu. Je savais que j'avais failli perdre sa vie, mais je savais aussi que je venais de la sauver. J'étais en nage sous ma combinaison. Je m'ébrouai en secouant la tête. Je me moquais des Américains.

Je rentrais donc de mon pays natal où je venais de me glisser comme un voleur, presque à la nuit tombante, pour rendre compte à mes chefs, non pas de la récolte des oliviers ou de l'avancement des labours, mais de la nationalité des hommes qui occupaient les olivettes et les vignes en repos des vendanges. Je revenais bredouille. Je n'avais vu que des routes vides ; je n'avais rencontré comme ennemi qu'un mur de pierre. Cimino, Alix et moi, nous étions à présent calmes et détendus. J'avais repris de l'altitude. Nous survolions les montagnes et leurs rochers avec deux mille mètres de paix. Le radio déroulait son antenne et j'entendais dans les écouteurs le gazouillis du message conventionnel qu'il lançait à la base : « Voie libre ». Voie libre, quand nous venions d'être enfermés dans notre garnison! Je rentrais dans une ville assiégée déjà par les nouvelles, avant de l'être par les canons.

Voilà où nous avaient menés la défaite et deux ans de confusion. La défaite nous avait d'abord laissés étourdis et honteux, en équilibre devant un abîme. Je m'étais retenu en m'accrochant à tout ce qui me paraissait devoir demeurer, et en détournant la tête pour ne pas être saisi de vertige. Si j'avais connu les épreuves qui devaient ensuite nous accabler, qu'aurais-je fait? L'âne qui tourne autour d'une noria imagine peut-être, parce qu'il a les yeux bandés, qu'il marche sur un chemin de plaine, entre des haies vertes. Qu'arriverait-il si l'âne savait qu'il tourne, et si sa tête entrait dans la ronde? Mais il l'ignore, et l'eau monte dans les godets, emplit un bassin et coule dans un jardin. Sans le savoir, j'étais cet âne docile, attelé à un timon dérisoire et je tirais l'eau d'un puits.

A présent, je ne savais plus si le puits n'était pas depuis longtemps tari de toute espérance, et si je n'avais pas seulement tendu l'échine au harnais et le front à la bride aveugle de l'obéissance. Encore n'éprouvais-je pas de regret pour avoir pratiqué la vertu que l'on donnait, depuis cinq mille ans, comme la première des vertus militaires. Fidèle à mon chef, à mon escadrille et à ma discipline, j'avais tourné ainsi plus de deux ans autour du puits de l'obéissance. J'avais cru à la voix qui m'encourageait de temps en temps et qui fixait mon rôle obscur, et j'étais resté sourd aux autres voix qui m'avaient un moment troublé, mais qui ne m'atteignaient plus. La guerre avait continué pour d'autres. Elle aurait continué aussi pour moi si un ordre m'avait touché le jour où j'avais quitté la France vaincue, vers ce que je croyais être une aventure. Mais l'aventure avait cessé sur mon premier terrain d'Afrique, avec des avions vidés de leur essence et enchevêtrés les uns dans les autres, comme des bêtes qui se rassemblent et s'entre-mêlent pour la nuit. J'avais cru échapper

à une débâcle en sautant la mer ; j'avais mis la mer entre elle et moi, et la débâcle m'avait attendu sur le rivage opposé.

J'étais déjà lié par l'amitié. Je disais à des camarades : « Fuyons d'ici... » et ils me répondaient : « Où et pourquoi ? Où est la vérité ? Notre seule chance est dans la force qui nous reste. Si tu pars, tu nous affaiblis. » J'étais resté.

Depuis près d'un quart de siècle, l'armée était privée de mystique. Elle en recevait une, tout d'un coup, des mains tremblantes d'un vieillard qui nous appelait ses enfants, et qui nous avait toujours été montré comme un sauveur de la patrie. Loin de rejeter les fautes du désastre sur les autres, je battais ma coulpe, je me disais que j'aurais pu travailler mieux que je l'avais fait, je jurais fidélité au vieillard qui avait épargné l'occupation totale de mon pays, et obtenu le maintien d'une armée où je demeurais.

Parfois, ma doctrine chancelait. J'étais allé en France chercher les bagages que mon escadrille avait laissés dans des voitures pillées. Je croisai, dans les rues d'une ville libre, les raides officiers des Commissions d'armistice et, devant eux, j'avais éprouvé des sentiments d'une telle violence que je compris soudain pourquoi l'on pouvait refuser de se soumettre. Je m'aperçus que la collaboration avec l'ancien ennemi ne pouvait être qu'un jouet dérisoire et qu'en Afrique je pouvais, au fur et à mesure que les mois s'écoulaient, entrer dans ses bazars, acheter sa bimbeloterie et la colporter. Mais quand je rencontrais, dans les allées d'Aix-en-Provence et sur les quais de Lyon, les sombres uniformes de la *Wehrmacht*, mon cœur cognait dans ma poitrine. Quelques avions français volaient encore, mais les hangars abritaient la honte de nos moteurs démontés. Nous crevions de faim dans nos mess glacés par les premiers frimas de l'automne, et les soldats d'occupation percevaient quatre rations de vaincus. Dès que je rejoignis l'Afrique, je courus hors d'haleine m'enfermer dans cette garnison en nid d'aigle où les rumeurs des armées en guerre n'arrivaient plus. Et voici que, de nouveau, j'étais dans la guerre, et que les armées d'Amérique me pressaient de prendre parti. Sous mes ailes, les calmes campagnes brûlées s'étendaient dans le soir, et les vallées se recouvraient d'ombre. Je me poserais en profitant des dernières clartés du jour. L'antenne du radio chantait toujours : « Voie libre ».

Comment avais-je pu, avec ces mouvements du cœur, emboîter le pas à la pauvre musique assourdie qui réglait ma ronde autour du puits ? L'éloignement des batailles, la pureté de l'escadrille m'y aidèrent, et j'eus très vite, sous les œillères closes, des images conformistes et sereines du monde, de la guerre, du présent et de l'avenir. Je veillais sur mes avions comme sur des trésors d'un âge disparu. Je vivais dans une île épargnée. L'on reculait toujours, grâce à l'ingéniosité des mécaniciens, la date fatale après quoi, faute de rechanges, l'on ne pourrait plus voler ;

mais l'on inventait des rechanges, et les équipages reprenaient l'air. L'usure du matériel, plus encore que l'épuisement des réserves d'essence, limitaient nos vols à une bolée de ciel. Nous jalousions ceux à qui des grâces particulières permettaient de dépasser nos étroites frontières d'espace, et je partageais équitablement, comme un pain avare, les minutes de vol entre mes pilotes. Un cercle de vingt-cinq kilomètres inscrivait, autour de la base, une ronde que nous mettions un point d'honneur à violer. L'esprit d'escadrille animait cette volière. Un travail de technique pure nous obligeait à ne rien gaspiller de ce que nos mains retenaient encore. Plus tard, nos liens se relâchèrent un peu et la préparation des voyages me permit de cultiver la fièvre du mouvement perpétuel. Malheureusement, les réductions de toute sorte qui nous éprouvaient avaient par échelons mis à pied un si grand nombre d'équipages que ceux qui volaient encore excitaient des haines tenaces, et la jalousie chassait les pilotes en chômage vers les pays où les batailles avaient besoin d'eux. Nous n'étions pas peu troublés de voir que les vieilles disciplines s'effrondraient et ne parvenaient pas à lier les consciences. Des consignes impérieuses nous obligeaient à mettre nos avions en panne chaque soir et à n'emplir les réservoirs qu'au moment même du départ, mais je ne les appliquai jamais, même quand je reçus un pilote qui sortait de prison pour avoir été cueilli sur une barque de pêcheurs près des Iles Baléares. Je connaissais bien mes garçons, je les avais convaincus que nous devions rester unis et attendre, sur place et dans l'escadrille même, le retour du combat. Ce pilote suspect, je lui donnai les fonctions d'instructeur et je le fis voler, pensant que c'était la meilleure façon de l'attacher à nous. L'excès même de ma confiance fut toujours, malgré la présence symbolique d'une sentinelle, ma sauvegarde. Nous partagions l'année entre les avions, l'instruction au sol et des séjours en forêt où nous exploitions une coupe de bois. Chacun de nous, le soir, revenait à la petite ville, et la vie de famille ou l'ennui d'un maigre célibat se refermait sur lui jusqu'au matin.

Je n'étais pas sûr que cette discipline dont nous tirions l'eau de notre puits fécondât des jardins. Dans un pays où l'eau a le même sens que la vie, ce rapprochement m'aidait à continuer. Qu'eussé-je conservé sans la discipline? Je me disais qu'elle me sauvait du désespoir. Chaque soir, moi aussi, je rejoignais la maison que j'avais meublée comme j'avais pu et la tranquille habitude d'un bonheur de résignation. Le dessin des événements demeurait pour moi confus; les lignes principales ne s'en dégageaient pas et je ne tentais rien pour les mieux voir. Le conflit débordait de la carte européenne, sautait les océans, submergeait les îles et les continents, brûlait une à une les capitales et les nations. Il pesait déjà sur nous de toutes parts que je ne m'en étais pas aperçu; il m'entourait et je m'éveillais soudain dans une prison.

A mesure cependant que durait la guerre, je devenais plus conscient de la fragilité de ma neutralité commandée. Des hommes mouraient

chaque minute, des villes s'effondraient sous les bombes et sous les obus. Parfois, des avions étrangers s'abattaient sur nos côtes, comme des oiseaux épuisés quittant le haut vol des migrations. Nous allions à l'endroit de leur chute relever des corps déchiquetés. Nous extirpions de la ferraille enchevêtrée des paquets de lettres et des photos tachées de sang. Un jour viendrait sûrement où les armées qui se rapprochaient feraient craquer les murs de ma prison et où il me faudrait quitter ma petite ville et ma maison, et entrer résolument dans le combat. J'y préparais tous ceux dont j'avais la charge, en les exhortant à se détacher de leurs amours et de leur inaction avant même que d'y être contraints par la nécessité de la même discipline. Si ma prison semblait me dispenser l'illusion d'une étendue encore vaste sous mes pas, il fallait les exactes œillères que je portais encore pour en borner l'amère ironie. Je me demandais aussi par moment si cette fidélité à un vieillard ne servait pas à masquer une certaine complaisance à me savoir écarté de la bataille par la vertu d'un principe. Je m'adressais cette objection pour être quitte envers moi-même dans l'examen des mobiles secrets de mes gestes. Mais chaque fois la même honte me hérissait. Tout ce que l'on rapportait, par émissaires confidentiels, des intentions subtiles du chef de l'Etat ne laissait pas de doute sur ses espoirs d'endormir l'ennemi et, le moment venu, d'appeler le pays à l'insurrection. Nous nous sentions complices de cette diplomatie. Peu à peu, je savais que je devenais solidaire de tous les hommes qui tombaient pour le mot, sinon pour le fait, de la liberté, mais je devinais que la route serait longue encore, et sanglante, qui mettrait un terme à notre captivité.

Une sorte de fureur s'emparait de moi quand l'un de mes avions devait subir des réparations de longue durée. Nous en cassions de temps à autre, parce que leur décollage était délicat et que l'entraînement des pilotes faiblissait. Dans la crainte où je vivais de n'être pas prêt à l'heure qu'il faudrait, j'avais organisé des équipes d'alerte qui se relayaient jour et nuit pour les réparer, si bien qu'ensuite, jaloux de mes biens possédés, j'hésitais à les risquer en service. Deux hivers et trois étés avaient alternativement transformé les hautes plaines en labours, en moissons et en plateaux désolés. Un nouvel automne venait de lancer dans le ciel ses cavalcades d'épaisses nuées.

Le vent d'hiver s'installe brutalement d'habitude, sur ces plateaux, dès octobre et l'été avait eu d'étranges prolongements, semblables à des attentions où j'aurais dû discerner les signes précurseurs d'une catastrophe, comme les hauts cirrus échevelés sont l'avant-garde des tempêtes. Quand il faut annoncer un malheur à un garçon, même lorsqu'on n'a pour lui qu'une estime médiocre, l'on éprouve à son endroit une compassion soudaine, et on lui parle avec douceur pour qu'il puisse se raccrocher à la bonté des hommes. Je n'avais pas su me méfier de cette fausse tendresse du ciel, mais quand le messager nocturne frappa à ma porte, je reconnus son pas et son poing. Je me levai dans la petite aube triste.

Ma cantine était toujours prête. Des bruits de moteurs s'élevaient dans les rues désertes. Je montai dans un car qui nous attendait. Aux carrefours, le conducteur s'arrêtait et chargeait des camarades aux yeux encore bouffis de sommeil. Nous nous posions des questions auxquelles nous ne savions répondre. En arrivant au terrain seulement, nous apprîmes que les armées alliées venaient de débarquer sur les côtes d'Afrique.

Je rentrais donc ainsi chez moi entre chien et loup et je roulais vers les hangars, tel un dragon d'Apocalypse, une flamme bleue léchant mes flancs. Quand je coupai les moteurs et que je descendis de la carlingue, il me sembla que les mécaniciens avaient un drôle d'air.

— Qu'est-ce qu'il y a ? leur demandai-je.

— Vous allez voir.

Et ils me montrèrent l'ombre d'un avion à l'écart des hangars. Ce n'était pas un avion de chez nous. La nuit tombait très vite, mais l'on distinguait encore le fuselage en forme de têtard d'un Junker-88.

Je serrai mes cartes sous le bras et me hâtai vers le bureau du groupe. Dans l'escalier, j'avais le pas mal assuré. Quand je poussai la porte, je tressaillis. Sanglés dans leur uniforme gris-bleu, deux aviateurs allemands étaient debout, devant la table du commandant.

L'un d'eux était petit. Il avait des cheveux bruns plaqués sur le crâne, un regard qui devait être très dur, mais qui me souriait. Une bande écarlate flottait le long de sa culotte et se perdait dans les bottes vernies. L'autre était grand et blond. La marque de l'escadrille Von Richthoffen brodait le tour de ses manches. Il était impérieux et dissimulait mal sa contrariété. De temps en temps, pendant qu'il cherchait ses mots, il consultait d'un coup d'œil son camarade, et reprenait son discours avec peine. Les mots écorchaient sa gorge.

Je ne comprenais rien à cette scène et, bien qu'en les circonstances où nous nous trouvions je dusse m'attendre à tout, mon ahurissement devait se voir. L'officier adjoint me glissa un billet où je lus : « Capitaines Sturtmeyer (le petit) et von Bertau, envoyés spéciaux du Führer, avec un message pour Alger. » Je supposai alors que la nuit les avait forcés à faire escale chez nous et qu'ils venaient d'être mis au courant de la situation.

Je les considérai avec plus d'application, comme si j'avais déjà pu les rencontrer. Où avaient-ils, l'un et l'autre, gagné leur croix de fer ? Étaient-ils dans les glorieuses escadrilles qui avaient mitraillé les colonnes de réfugiés ? Avaient-ils tué quelques-uns de mes camarades ? Le fringant Sturtmeyer s'appuyait avec une désinvolture étudiée contre le dossier d'une chaise et me décochait de temps à autre un sourire. Qu'attendait-il de moi ? A quoi pouvait-il deviner que je pouvais être l'un de ses amis ? Était-ce parce que j'avais encore mes vêtements de vol, ou bien parce qu'il se réjouissait du danger auquel il avait lui-même échappé en évitant Alger ?

Je ne répondais pas au capitaine Sturtmeyer, mais je réfléchissais

sur mon étrange position à son égard. C'était la première fois que je pouvais, d'une façon si naturelle, observer un ennemi. Nous avions déjà, sans nous connaître, été face à face. Il avait envahi une patrie que j'avais la mission de défendre. Il avait été mon vainqueur. Mais alors nous connaissions bien, lui et moi, l'attitude que nous devions prendre. Nous avions les armes à la main. Ou plutôt, il avait des armes et je n'en avais pas. Mais c'était aussi simple. Il avait pour mission de me tuer et j'avais la même. Cela entrait dans notre condition de soldat. C'était le fils des hommes qui se ruaient à dates fixes sur les routes d'été, à la conquête de mon pays, et dont les casques étaient accrochés, comme des trophées, dans les vestibules des maisons bourgeoises de chez nous. J'avais quitté mon pays avec la haine de tous les capitaines vainqueurs et, tout à coup, un ordre de mes chefs pouvait m'imposer celui-là comme compagnon d'armes.

Si un vieillard l'exigeait, je devais aide et protection au capitaine Sturtmeyer. J'avais juré fidélité à un vieillard de mon pays. J'étais enfermé dans un bastion d'empire semé des ruines d'un autre empire. La discipline qui me liait par deux ans de renoncement n'était pas un mot. Je la sentais me coiffer et m'entraver dans ses mains sèches, et comment pouvais-je, à la place que j'occupais et dans mon ignorance de la conduite de la guerre, être juge du parti que devait embrasser mon pays pour son salut? Le bruit de sa souffrance arrivait mal jusqu'à moi. Je vivais à l'écart des passions. L'espèce de voix intérieure des ondes ne m'atteignait pas ; j'essayais de me composer une attitude au milieu de ce grand incendie qui ravageait la terre et gagnait vers moi.

Je pouvais, de loin, considérer avec sang-froid l'envahisseur. Mais le sang versé n'avait pas séché. Je ne concevais pas qu'un jour je pusse m'abriter sous des ailes qui avaient jeté la terreur et la mort sur mon pays. Je me hérissais surtout à la pensée de me séparer de la plus grande partie des miens en embrassant la cause de l'occupant. Car mon pays criait vengeance et je venais à peine de percevoir son appel. Mais si le capitaine Sturtmeyer était curieux, il pourrait feuilleter, sur la table de l'escadrille, une plaquette à l'encre d'imprimerie encore fraîche que j'avais tirée, page par page, chez un artisan de la petite ville.

L'ange noir qui m'avait visité m'accompagnait tandis que je montais, silencieux, vers notre mess en remuant mes pensées. Je croyais à la présence et à la vérité de cet ange. Il ne portait pas, comme le capitaine Sturtmeyer, une croix de fer avec feuilles de chêne agrafée au col de sa vareuse.

L'ombre recouvrait le terrain, et j'allais sans lumière sur un chemin tant de fois parcouru. Est-ce que nous nous retrouverions, le capitaine Sturtmeyer et moi? Est-ce que la discipline m'obligerait à combattre à ses côtés, ou contre lui? Ah! mes inclinations naturelles n'avaient nulle peine à faciliter mon propre choix! Je pensais bien qu'un jour le capitaine Sturtmeyer serait étendu sur le sol de ma patrie et que la

bande écarlate de sa culotte remonterait jusqu'à son front. J'étais Achille, et je lui disais : « Il n'est pas de pacte loyal entre les hommes et les lions. Il ne nous est pas permis de nous aimer, toi et moi. »

Voilà où m'avaient mené la défaite et deux ans de confusion. Mais quel cas de conscience pouvais-je me poser ? J'appelais l'ange de la vengeance, et l'ange était venu. Tout mon pays l'appelait. Et l'armée se mettait à l'écoute de la voix chevrotante d'un vieillard, quand le sang versé criait si fort par la voix de tout un peuple. Quelle était cette lutte avec l'ange ? A la fin du jour, nous étions déjà sûrement terrassés. L'escadrille ressemblait à une épousée, le soir des noces, quand elle va connaître enfin le visage de son roi.

***

Le téléphone nous apprend de curieuses nouvelles que nous ne pouvons contrôler. Alger aurait capitulé à l'heure où, pour dénicher d'imaginaires convois de blindés, je partais me jeter dans le piège d'une vallée. Mais l'on peut encore téléphoner à Alger, parce que les lignes ne sont pas coupées et que les Américains n'ont pas occupé les centraux. Des camarades nous disent, à trois cents kilomètres de nous : « Les voitures alliées défilent sous mes fenêtres pendant que je vous parle... »

A la radio, les appels des escadrilles de l'Ouest se chargent d'angoisse. Leur propre chef ne leur donne pas d'ordres, et elles se tournent vers Alger pour en recevoir. D'heure en heure, elles lancent toutes le même message : « Avez-vous quelque chose pour moi ? » Leur liberté les effraie. Elles savent que les Allemands peuvent venir et que le dernier fil qui les relie à nous peut être tranché. Mais Alger ne répond ni à Tunis, ni à Gabès, ni à Souk-el-Arba. Alger capitule et se tait. Son silence couvre son inquiétude et sa lâcheté. Alger ne veut pas se compromettre. Vichy hurle à la trahison. Il nous adjure de résister, il veut nous commander. Comment résister ? Si Alger a livré ses escadrilles de chasse et sa division, que pouvons-nous faire avec nos dix avions ? Nous ne pouvons que mourir. Mais, pour une fois, je voudrais savoir à quoi servirait notre mort.

Depuis l'aube, deux équipages sont en alerte pour la reconnaissance, et le reste des escadrilles accroche des bombes sous nos plans. Nous irons attaquer, s'ils débarquent, les Américains qui croisent au large de Bougie. C'est peut-être tout ce que signifie actuellement la résistance qui nous est demandée. Vichy prend le commandement des forces armées en Afrique du Nord, et il sait peut-être que l'Afrique du Nord lui répond par deux équipages en alerte, et dix autres qu'il peut, s'il y tient vraiment, envoyer au massacre. Du moins, la dernière assurance qui nous reste est la mort, car nous ne reviendrons pas vivants d'une attaque de l'escadre américaine. Nous succomberons, en vertu du principe de la discipline, dans un combat qui s'appellera pendant quarante-huit heures un nouveau combat pour l'honneur. Mais ceux qui auront été épargnés vivront en vertu du même principe. Aucun d'eux ne suivra l'exemple des soldats romains

qui s'étaient tués de honte, à la bataille de Cannes, en enfouissant leur tête dans la terre pour ne pas survivre à la défaite. Peut-être même jettera-t-on vite sur nos corps une couverture de grosse laine, pour nous effacer du souvenir de l'armée, comme si nous avions commis une faute honteuse. Souk-el-Arba, Gabès, Oran peut-être, Fez, Agadir s'interrogent comme nous. « Où est le devoir ?... » Et personne ne leur répond. Chacun de nous est suspendu à la parole de son chef, séparé du reste de l'armée. Mon chef ne sait plus. S'il s'écoutait, il briserait son poste de radio et son téléphone. Depuis des siècles, on lui a envoyé des ordres écrits où le devoir était simple à comprendre. Il ne voit pas ceux qui lui parlent ; il doute de leurs voix et, de l'autre côté, on l'écoute avec scepticisme.

Les envoyés spéciaux étaient à peine partis que deux avions sont arrivés de Vichy d'où sont descendus des personnages transis, soutenus par les équipages goguenards. Parmi eux était le gouverneur. J'ai reconnu sa haute taille, son visage aigu sous les cheveux blancs et le chapeau mou. Il a erré un moment, comme un général qui vient de perdre son armée, puis après un court repos dans la chambre que les capitaines Sturtmeyer et von Bertau venaient de quitter, et dont les draps devaient être encore tièdes, il a ressemblé à la proclamation grandiloquente et grotesque qu'il a lancée quand les événements l'avaient surpris. Un à un, tous les gouverneurs doivent trouver des formules de fidélité et le répertoire s'use, mais ce n'est pas un répertoire de vainqueurs.

Celui-là s'est mis tout à coup à plastronner parmi nous. « Dussé-je descendre jusqu'à Tamanrasset, on ne me prendra pas vivant... » Il se hâte de réclamer des voitures, sans comprendre pourquoi nous nous écartons de lui. Deux escadrilles en alerte, et un roi nègre qui grelotte dans son pardessus : « Dussé-je descendre jusqu'a Tamanrasset... » Cela m'étonnerait que le gouverneur fasse partie des morts. Pour éviter un risque aux équipages qui vont décoller pour la même mission absurde, je leur ai conseillé de ne pas suivre en rase-mottes la route de Tablat à l'Arba, car les mêmes missions nous sont demandées. Il y a, à Constantine, un chef fidèle qui ne croit pas au téléphone, mais qui croit à la radio où la voix d'un vieillard chevrote des ordres de résistance. Un chef fidèle rêve de faire de son rocher un bastion, et de ses troupes le dernier carré de l'honneur. La nouvelle que cent navires de l'Ouest ont jeté l'ancre dans la baie d'Alger et débarquent leurs bataillons et leurs canons le laisse indifférent. Il se sent prêt à combattre les cent navires de l'Ouest et il nous prépare en pleurant à accepter l'aide des Allemands. Les postes de guet côtiers signalent que cinquante avions à croix noires ont franchi le cap Bon et font route vers nous. Nous surveillons l'horizon dans la crainte de les voir apparaître. Les mitrailleurs de la défense tournent leurs pièces vers l'Est. Mais qui leur donnera l'ordre de tirer ?

— Je ne sais pas. Faites ce que l'on vous dira.

— Mais on ne nous dit rien...

Ah! triste vertu de la discipline! Je voudrais être un soldat de Lacédémone pour avoir le droit de poser des questions sur la valeur et les actes des chefs, et agir suivant mon entendement. J'ai, pour ma part, interprété le silence et les paroles du vieillard, mais je ne reçois d'ordres que de mes chefs. Le mien hésite et je lui ai souri en haussant les épaules, parce que je pense qu'en ce qui nous concerne tout va s'arranger. Les pièces se tournent d'elles-mêmes vers l'Est, parce qu'on annonce la menace de ces cinquante avions. Mais il y a, au-dessus de nous, ce fou de la fidélité absurde qui vient de donner l'ordre à son groupement de descendre vers la plaine d'Alger et de fermer les défilés que les Américains devront forcer s'ils veulent arriver jusqu'ici, et le capitaine des mitrailleurs s'impatiente. Dans ce dernier carré de la sottise, il voudrait bien mourir pour quelque chose, et il sait qu'il mourra pour rien, si ce n'est pour interdire le terrain à ceux qu'il a déjà rencontrés deux ans plus tôt en Lorraine. Cinquante avions nous écraseront, mais nous nous sentirons un moment solidaires du refus d'une défaite, et de ces compagnons d'Amérique qui viennent nous secourir malgré nous.

Une nouvelle nuit va tomber, et nous sommes encore libres de nos armes. Les deux avions sont rentrés avec des renseignements aussi nets que ceux que j'ai rapportés hier : les routes sont vides et Constantine n'a pas confiance en ce que nous lui disons. Elle craint que nous ne la trompions.

Les couleurs descendent à la sonnerie allègre du clairon, et nos âmes se nouent. Demain, je ne sais pas quel pavillon montera à ce mât. Nous risquons d'être chassés de ce terrain auquel nous sommes si attachés, et le téléphone appelle encore le commandant pour lui poser des questions auxquelles il ne s'attend pas : « Avez-vous des nouvellesdu général X... ? » Il croyait le général X... à mille kilomètres d'ici, et le général X... est notre hôte, sans que nous le sachions.

Alger et Blida ont été livrées comme des villes qui s'ouvraient jadis aux envahisseurs, grâce aux intelligences qu'ils avaient dans la place, et mon premier réflexe absurde est le sursaut d'honneur devant la trahison. Mais où est la trahison? J'éprouve d'un côté le sursaut de l'absurdité, et de l'autre celui de la trahison, comme si je participais sans le comprendre à un pronunciamento mexicain. Tous ces généraux qui s'insultent et se menacent à la radio et au téléphone me déconcertent. Les généraux ont rompu toutes relations entre eux, parce qu'ils se soupçonnent mutuellement de ne pas être libres. Nous avons l'impression qu'ils font bon marché de notre peau, et qu'ils nous vendent comme des mercenaires.

A table, tandis que nous mastiquons, rêveurs, une nourriture sans goût, un planton porte un message que le commandant ouvre en pâlissant. Nous nous arrêtons de mâcher, et nous laissons tomber nos fourchettes dans nos assiettes. De ce misérable papier, l'honneur ou le déshonneur peut tomber sur nous, indifféremment couvert du même mot sacré. En ce qui me concerne, je pourrai secouer l'infamie sans être abso-

lument sûr de ne pas commettre une faute contre l'unité et une erreur de jugement devant des événements que je n'apprécie pas dans leur ensemble. Nous sommes placés si absurdement à cheval entre l'erreur et la vérité que les mêmes mots servent avec autant de force l'une et l'autre. Ce que je ferai méritera avec autant de chances l'éloge ou le peloton d'exécution. Mon interprétation de l'attitude du vieux chef est en contradiction avec les paroles qu'il prononce en ce moment du haut de son trône branlant, et dont je ne suis pas convaincu qu'elles ne sont pas l'expression de sa pensée profonde. Il y aura toujours des fous pour les prendre à la lettre et des malheureux pour en mourir. Et quelle valeur me reste-t-il? D'où vient ce message? Qui l'a dicté, et en vertu de quelle autorité? Si je ne suis pas d'accord avec ce qu'il contient, je puis repousser mon assiette et quitter la table, sans un mot. Si je suis d'accord, d'autres camarades peuvent quitter la table et se séparer de moi. Ce billet peut donner une direction aux pièces des mitrailleurs, à l'opposé de l'attente de leur capitaine. Nous avons perdu confiance dans les chefs et en nous. Quitter la table, cela veut dire quitter les rangs. Dans tous les règlements de discipline générale, cet acte-là est puni de mort, et l'on a condamné à la prison et à la mort tous ceux qui ont déjà quitté nos rangs pour s'enrôler à l'étranger. Seulement, demain, ces prisonniers et ces condamnés à mort seront mes chefs et m'enseigneront l'honneur, parce qu'ils seront d'accord avec l'ensemble de la nation. C'est cela que je cherche. J'aurais l'âme en paix si je savais que les Français pensent que j'ai raison. La parole d'un chef ne me suffit plus parce que je ne puis être un mercenaire. Et cependant, il y a des camarades qui resteront fidèles au vieux chef, par erreur et avec la paix d'une bonne conscience, parce qu'on ne leur a pas appris cela à l'école. Tant pis pour eux, et tant pis pour moi si j'ai tort. J'ai suivi le vieux chef, d'abord par ferveur aveugle de soldat, puis dans ma conviction qu'il servait la patrie. Maintenant, si je meurs, je veux reposer en paix avec les morts de chez moi, et non plus grossir l'immense armée de tous ceux qui ont péri pour le plaisir d'un homme, depuis les origines.

Tandis que je pensais à cela, le visage du commandant s'est détendu. Un sourire a plissé ses yeux et, comme nous étions suspendus à ses lèvres, il nous lut le message : « Ordre de ne pas s'opposer à la progression des troupes américaines. Se laisser dépasser sans résistance. Toutes assurances sont données que les éléments ainsi dépassés ne seront pas considérés comme prisonniers. Interdire, par contre, toute tentative d'atterrissage d'avions de l'Axe. Toutes consignes précédentes sur ce point annulées. Des renforts sont amenés sur la base. »

Nous avons tous pâli et nous avons repoussé nos assiettes. Le message était signé du chef qui était venu, le matin, nous exhorter à obéir, mais nous n'avons pas songé un instant à nous assurer de l'authenticité de l'ordre. Nous avions tous envie de nous lever et d'entonner un chant libérateur qui nous est resté dans la gorge depuis trois ans. Maintenant,

je suis sûr que l'ange est venu, et que c'est bien sa voix qui s'est fait entendre par le canon des hommes de l'Ouest, et j'entends en moi-même le grondement du groupement qui a rebroussé chemin et qui, remontant les défilés de la montagne, force l'allure pour venir nous aider. Les mitrailleuses ont trouvé un objectif naturel. Fringant capitaine Sturtmeyer, qui portez peut-être sur votre bande écarlate le sang de mes camarades, si nous nous retrouvons, nous nous mesurerons en combat.

***

Si grand qu'il puisse paraître par son détachement, notre état nous livre à une servitude si étroite qu'elle nous lie au sein même de l'abjection, et non de l'adversité. Car il s'est trouvé de petits officiers obscurs pour faire face à l'adversité, tandis qu'aucun d'eux n'a jamais pu renverser les murailles de l'abjection quand le mot *discipline* y a été inscrit. Et quand bien même il s'en trouverait, aucun d'eux ne pourrait tenir tête à la conspiration des médiocres.

Depuis qu'Alger semble s'être tourné vers le vent, des messages nous invitent à ouvrir les bras aux Américains avec la même fermeté qu'ils nous engageaient hier à leur résister, et ce sont les mêmes noms qui les signent. Mais d'autres messages réduisent la portée des premiers, et les expliquent comme si l'on craignait qu'ils ne fussent pas dans la stricte tradition de l'obéissance. Les généraux ressemblent à des amants qui veulent faire croire à leurs maîtresses qu'ils les trahissent dans l'intérêt de leur bonheur. Je ne comprends pas. Je comprends ceux qui, dès la première heure, ont brûlé leurs vaisseaux et risqué le peloton d'exécution en désignant leur ennemi à leurs troupes et en dénonçant leur chef comme un traître. Mais ceux qui veulent travestir la rupture avec une trahison en fidélité à cette trahison me dégoûtent.

J'ai résolu le problème pour mon cas personnel. Si j'avais eu un commandement et qu'il eût fallu que je déclarasse mon choix, j'aurais dit : « Nous sommes trompés en acceptant de tenir un faux serment. L'honneur et le succès des armes de la France ne sont pas actuellement dans l'obéissance. En refusant de nous soumettre, nous sommes fidèles à ce qui est la seule vérité de notre serment, et nous restons fidèles à l'honneur en repoussant ceux qui veulent nous contraindre à les suivre dans ce qui dessert l'intérêt de notre pays. »

Je déplore d'avoir à résoudre pour moi-même et dans ma conduite un cas de conscience qui n'en est pas un pour mon pays. Ce n'en est un que pour les militaires, et si je veux être de mon pays avant d'être soldat, je ne me pose plus de question. Je regretterai donc cet absurde complexe. J'effacerai le vieux chef de ma vie. Son cas de conscience n'est pas le mien. Je ne veux plus entendre parler de rien. Et si l'on me demande pourquoi j'estime qu'il faut rompre, je répondrai : « Parce que je crois que c'est pour moi l'honneur. Entre l'enrôlement au service du capitaine

Sturtmeyer ou l'inaction en un moment où mon pays attend d'être libéré, et l'alliance avec les hommes d'Amérique, je ne choisis ni le capitaine Sturtmeyer ni les bras croisés. »

Mais je ne veux pas d'excuses ni de dissertations byzantines. Une fois de plus, le devoir national est en opposition avec le devoir militaire. Au Japon, les généraux auraient fait *hara-kiri* ; chez nous, ils se délient d'un serment d'un geste las et reçoivent une étoile de plus. Ni Psichari, ni Vigny n'ont eu d'aussi graves problèmes à résoudre, parce qu'ils sont tous deux restés officiers subalternes, beaucoup plus attentifs à l'étude des problèmes militaires qu'au jeu de la subordination quand le vent du désastre souffle sur la patrie et fait trembler les colonnes des temples. Et c'est d'un officier subalterne que le Christ a déclaré qu'il n'avait pas trouvé une aussi grande foi en Israël.

Quelques heures plus tard, le message qui ordonnait de nous opposer à toute tentative d'atterrissage des avions allemands était suivi d'un étrange contre-ordre : « Neutralité absolue. Abandon de la base au premier occupant. » Le chef scrupuleux souffrait d'une nouvelle crise en décidant la politique de l'indifférence. C'était le même qui nous eût envoyés au massacre à l'aube, si l'escadre américaine s'était approchée des côtes de Bougie. Un seul jour roulait sur nous sa lumière et ses ombres, et nous changions deux fois d'adversaires pour n'avoir plus devant nous que notre désarroi et nos drapeaux déchirés.

Je sais que le militaire est le serviteur du politique. Peu importent la foi ou la mystique du militaire par rapport à la foi ou à la mystique de la nation. C'est la leçon que j'ai apprise à l'école et que j'ai lue dans les mémoires des maréchaux de bataille. Le militaire est le serviteur du gouvernement à la solde duquel il se trouve. Il est le bras du maître qui le paie. Le jeune Lucien Leuwen, écorché par l'amour, rentre un matin à sa caserne pleine de la rumeur du branle-bas de combat, parce que les ouvriers venaient, à dix lieues de là, de se confédérer. « Je voudrais bien savoir, pensait le sous-lieutenant Leuwen en regardant toutes les dames de Nancy à leurs fenêtres pour applaudir les défenseurs de l'ordre bourgeois, qui elles haïssent le plus, de Louis-Philippe ou des ouvriers... Me voilà allant sabrer des tisserands, comme dit élégamment M. de Vassignies. Si l'affaire est chaude, le colonel sera fait commandeur de la Légion d'honneur et moi je gagnerai un remords... »

Les mercenaires d'Annibal se font décimer autour de leur général à Zama, non pas pour l'amour de Carthage, mais parce qu'Annibal les commande. Peut-être même haïssaient-ils Carthage, mais ils obéissaient à Annibal qui était l'homme de Carthage. Simple est leur entendement. Annibal peut, sans crainte de les démoraliser, renverser ses alliances et tomber dans les bras de Scipion. Ils ne se torturent pas l'esprit. Annibal peut les entraîner dans toutes les aventures. Les cas de conscience sont pour lui, et non pour eux. Mais Lucien Leuwen

blémit sous les huées des femmes et des enfants des tisserands, et le capitaine Renaud achève sa carrière sur le pont d'Iéna, tué par un enfant de son pays.

Ceux qui m'ont instruit ne pensaient qu'aux mercenaires d'Annibal. Mais le capitaine Renaud n'en était pas un ; et il haïssait la guerre. Il en avait le droit, pour l'avoir menée si énergiquement, quand il s'apercevait, à la veille de donner sa démission, qu'il avait toujours été traité comme un mercenaire.

Si je ne réfléchissais pas, j'oublierais à mon tour que je suis le soldat de mon pays avant d'être un centurion aveuglé par la discipline. Il est affreux que je sois obligé de réfléchir pour savoir que je ne suis pas un mercenaire. Tous mes actes courent le risque d'être pourris par la brutale loi qui courbe nos fronts sous la férule de l'armée. Le soldat de carrière a toujours tendance à mépriser le soldat de la nation. Aujourd'hui, les fils des Marocains qui ont combattu contre les groupes mobiles de Lyautey versent leur sang pour les successeurs de Lyautey parce qu'ils sont des soldats de métier. Peut-être pas par amour de la France, mais par amour des armes et par dévouement à des Français, et la Légion étrangère n'a pas brodé sur ses drapeaux le mot *Patrie* mais celui de *Fidélité*, tandis qu'après avoir, pendant deux ans, défendu cette terre contre les Anglais, il m'apparaîtrait facilement monstrueux de m'allier avec eux bien que je sois poussé par la haine des Allemands.

Là, semble-t-il, gît l'origine du conflit sentimental qui nous déchire. L'armée nationale submerge peu à peu l'armée de métier et refuse un combat qui ne serve pas d'abord sa patrie, mais l'armée de métier forme ses cadres et résiste à sa poussée. L'armée qui combat pour délivrer sa patrie gêne l'armée qui combat parce qu'on lui dit de combattre. Je ne suis plus un soldat qui obéit. Je suis un soldat qui ne veut obéir qu'à un ordre salutaire à sa patrie ; mais il y a encore en moi le soldat qui obéit toujours à son général. Je ne puis plus accepter que le général travaille à sa gloire personnelle ; je veux sonder ses reins et son cœur, et savoir qu'ils sont purs.

Il y a encore des lansquenets en Allemagne. Ils ont peut-être emporté dans leurs cantines ce livre terrible et sanglant d'Ernest Jünger, *la Guerre, notre Mère*. Ils doivent être moins attachés au sort de leur pays qu'à celui de leur dieu à petite moustache, même s'ils ont fait de sa personne l'incarnation de leur pays. Mais j'éprouve toujours un sentiment d'horreur quand je découvre parmi mes camarades un lansquenet. Qui est le vrai soldat, du lansquenet ou du franc-tireur ? Vaine question. Tous deux sont des types de soldats : l'un, parce qu'il aime la guerre, et l'autre parce qu'il la fait quand sa patrie est envahie. Car il est un carrefour où le volontaire rencontre le mercenaire et le lansquenet : la discipline, une fois acquis le principe d'une guerre nationale et l'acceptation du sacrifice dans l'accomplissement du devoir.

***

Actuellement, c'est ce devoir même qui échappe à l'entendement de l'armée. Écartelée entre son serment qui la lie à un vieux maréchal et la situation politique, elle hésite. Elle se tord sur sa base comme un arbre dans la tempête. Le vieux maréchal a demandé de résister à l'Amérique, c'est-à-dire de mourir, quand les chefs ont déjà signé un nouvel armistice qui les allie à l'Amérique. Puisque l'on savait qu'il faudrait un jour trahir notre chef, pourquoi avoir fondé une mystique de son nom et de son image?

Sa voix tremblante nous émeut encore : « Des officiers généraux ont refusé d'obéir à mes ordres. Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée d'Afrique, n'obéissez pas à ces chefs indignes. Je vous réitère l'ordre de résister à l'invasion... » Pour cueillir la paix dans ce jardin de ténèbres, il faut que l'armée imagine qu'un vieillard n'a plus le sens commun, ou qu'il essaie de sauver ce qui peut l'être encore tout en n'ignorant pas qu'il ne sera pas suivi.

La résistance de l'aviation, je le sais maintenant, nous a coûté suffisamment. Que signifierait ce massacre stupide? Où prendre l'essence, les bombes et les avions que nous cassons? Nous ne sommes plus des enfants. J'ai entendu ces mêmes adjurations l'an dernier. Il y avait, en Syrie, une puissante armée qui s'opposait aux Anglais. Les promesses qui avaient été faites à ceux que l'on invitait au sacrifice n'ont pas été tenues. Les prisonniers à qui le sang versé devait donner la liberté sont toujours captifs; les escadrilles qui ont combattu ont été dissoutes à leur retour en France. Comment me laisserais-je prendre à de nouveaux mensonges? Je le répète à mes gens : « Si nous sommes en dissidence, eh bien, marchons pour la dissidence! Tout le pays est en dissidence. La fidélité s'appelle félonie, mais si toutes les félonies ne sont pas fidélités, la nôtre le sera. »

Une nuit qu'il avait été désigné pour rompre le pont de Carignan, et qu'il avait reçu dans le désordre d'une contre-attaque des Espagnols, l'ordre de se replier, Montluc répondit qu'il préférait « mourir plutôt que de bouger de là... » Ce pont entre un vieillard et nous sera rompu, et rien ne me fera revenir sur ma résolution.

J'ai arrêté brutalement mes scrupules. Je ne me demande pas si je suis un soldat césarien ou un soldat républicain. Je retourne au dialogue de *l'Appel des Armes*, mais pas pour m'interroger sur les circonstances présentes. Placé dans la guerre, je suivrai le sort de la guerre jusqu'à l'injustice, jusqu'à la violence et jusqu'à la ruine, et quand l'un de mes pilotes me suggérera l'idée de partir à l'aube mitrailler, sur le terrain de Maison-Blanche, les avions de l'envahisseur, je lui répondrai sèchement : « Gardons nos forces pour autre chose. »

Je dois me tromper quand je crois que le volontaire rencontre le lans-

quenet au carrefour de la discipline. Car je glisserais insensiblement à confondre deux conditions opposées dans leur principe. Le volontaire ne rencontre le mercenaire que devant le peloton d'exécution : ils s'excluent l'un l'autre. Le garçon qui m'a traité un jour de mercenaire au cours d'une discussion orageuse voulait m'outrager, et j'ai réagi comme sous un outrage. Nous étions pourtant d'accord, au fond de nous, mais il s'exprimait comme un volontaire inexpérimenté et je tenais, par réaction, des propos de mercenaire.

Puisque les armées nationales ont tué les mercenaires, peut-être faudrait-il dire que le soldat national devrait avoir l'esprit mercenaire, en ce qui touche l'état militaire. Je marche ici sur des charbons ardents, et la moindre phrase isolée de son contexte pourrait me désigner comme un ennemi de la nation. Je n'ignore pas les dangers que couraient les gouvernements qui employaient des mercenaires. Ce n'est pas au mercenaire révolté de Carthage que je voudrais voir ressembler le soldat national, mais au mercenaire de la vieille garde d'Annibal qui verse son sang à Zama pour son général, dans une bataille qu'il sait perdue et d'où dépendent exactement le sort des marchands de Carthage et peut-être aussi celui de sa mère, exploitée par les marchands de Carthage.

Les gouvernements l'ont si bien compris qu'ils ont toujours tenté de fonder, au sein d'une armée plus dévouée à la nation qu'au gouvernement de la nation, une garde à leur service, où l'esprit mercenaire fût en honneur, qui demeurât impassible sous les injures et sous les pierres et constituât une armée dans l'armée, capable d'exécuter tous les ordres, même ceux de protéger le gouvernement contre l'insurrection de la nation. Isolées avec soin et mieux payées, ces légions essuient tour à tour les insultes de tous les partis et servent tous les gouvernements. Elles apparaissent comme les derniers témoins de l'esprit mercenaire, retranchées dans les bastions immuables où viennent éternellement, selon Psichari, se briser les philosophes et les moralistes, les philanthropes, les hygiénistes, les orateurs et les politiques. Mais je cède là à mon amour irraisonné des armes. Ces légions sont contaminées par les temps. Je m'enfonce dans l'utopie en croyant que le mercenaire d'Annibal pourrait combattre pour sa mère autant que pour son général. Carthage n'avait pour fils que des marchands et des généraux ; elle réservait l'honneur de mourir pour elle à des étrangers qu'elle payait. C'est pour ce genre d'aventuriers que la règle de la discipline a été fondée. « Je te paie pour le métier de combattre et, s'il le faut, de mourir pour moi, sans discuter les ordres qui te sont donnés. » L'argent était le prix du sang et de l'obéissance. Les armées nationales ne paient plus. Le prix du sang devient la liberté.

JULES ROY

(PRIX THÉOPHRASTE RENAUDOT 1946)

RIBBENTROP ET FRANK
DEVANT LEURS JUGES

Le docteur Gilbert, auteur de l'étude qu'on va lire, avait été chargé par le gouvernement américain de suivre le procès de Nuremberg. Etant médecin psychiâtre, on attendait de lui une observation particulièrement pénétrante de l'état psychologique et moral des prévenus. Le docteur Gilbert n'a pas déçu cette attente : ayant libre accès dans la cellule des grands chefs nazis, il s'entretint quotidiennement avec eux et sut gagner leur confiance. Les conversations qu'il a notées sont des documents d'un exceptionnel intérêt sur le caractère des Allemands qui ont déclenché et mené la guerre. Ce qui frappera particulièrement dans les pages qu'on va lire — et qui sont consacrées aux interrogatoires de Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères, et de Frank, commissaire du Gouvernement général de Pologne — c'est la médiocre opinion, pour ne pas dire la détestable opinion que ces grands chefs avaient les uns des autres. La superbe équipe nazie ne brillait pas par l'esprit de solidarité.

RIBBENTROP

26 MARS, AUDIENCE DE L'APRÈS-MIDI. — *Le premier témoin à décharge de Ribbentrop était le docteur Steengracht, secrétaire d'État. Il déclara que quelque trente services et organisations diverses intervenaient dans le fonctionnement du Ministère des Affaires étrangères ; toute personne ayant fait un agréable déjeuner dans un pays étranger se considérait comme au courant des affaires du monde et était reçue et écoutée par Hitler, comme s'il se fût agi d'un expert. Ribbentrop passait les trois quarts de son temps à discuter avec les bureaux ; Hitler ne se laissait jamais influencer par les gens raisonnables et les plus hautes personnalités gouvernementales étaient constamment en désaccord entre elles. En somme tout le gouvernement travaillait dans un désordre remarquable.*

A la fin de la journée, tous les prévenus exprimaient leur dédain et leur mépris pour Ribbentrop et pour son défenseur. Gœring demanda à ce dernier s'il n'avait pas d'autres questions à poser à ce stupide Steengracht. Le docteur Horn répondit que les déclarations du témoin l'avaient surpris et déçu.

Von Papen et Schacht[1] levèrent les bras au ciel, « Vous le voyez maintenant! C'était cela le Ministère des Affaires étrangères! »

1. Ancien ministre des Finances du Reich.

Fritzsche[1] gémit : « Et les soldats allemands allaient se faire tuer avec la conviction qu'il existait réellement un ministre des Affaires étrangères compétent qui ne les aurait pas envoyés à la guerre si elle n'avait pas été nécessaire. »

Funk[2] murmura : « Honteux ! Honteux ! Toute cette affaire est honteuse. »

27 MARS, AUDIENCE DU MATIN. — *Le colonel Amen*[3] *réussit à embrouiller complètement le docteur Steengracht, et le témoin termina sa déposition en donnant une idée décidément lamentable de lui-même, de son chef et de tout le Gouvernement nazi.*

LE SOIR DANS LA PRISON

Cellule de Schacht. — J'allai dans la soirée faire une visite imprévue à Schacht pour connaître ses réactions. Il ne fit pas de difficulté pour me les révéler : « Ce ministre des Affaires étrangères est une nullité ! Et regardez-moi les crétins avec lesquels il travaillait ! Oui, Hitler et Gœring ont été des criminels, c'est entendu. Mais ce Ribbentrop n'était même pas bon à faire un cireur de bottes ! Il veut montrer qu'il n'était pas un nazi-type. Sur ce point, il a raison, c'était le domestique de Hitler ; ce n'était pas un nazi. Pouah ! J'ai honte d'être Allemand. Quels lamentables individus que ces Frank, ces Rosenberg[4], ces Streicher[5], ces Keitel[6]. » Il crachait ces noms avec mépris. « Mais les généraux ont été les plus coupables de tous. Je ne parviens véritablement pas à comprendre cette mentalité de militaristes. Hitler leur dit : « Partons en guerre ! » Ils claquent tous les talons et répondent : « La guerre ? Mais oui, certes, naturellement, partons en guerre ! »

Cellule de Ribbentrop. — Ribbentrop n'était plus qu'un vieil homme fatigué attendant la mort. Il parla d'une voix basse et monotone. « Nous ne sommes que des ombres vivantes ; les restes d'une époque morte, une époque qui est morte avec Hitler. Que quelques-uns d'entre nous vivent encore dix ou vingt ans, cela importe peu. Que ferais-je en tout état de cause, même si j'étais acquitté, ce qui, naturellement, n'arrivera pas ? »

28 MARS, LE PACTE SECRET

AUDIENCE DU MATIN. — *L'ancienne secrétaire de Ribbentrop, Fräulein Blank, dépose en sa faveur. Le tribunal suspend la séance pour statuer sur la recevabilité d'une question relative à un traité secret avec la Russie.*

Pendant que la cour délibérait, Gœring dit à Ribbentrop : « Tout

1. Collaborateur de Gœbbels à la propagande.
2. Economiste. Successeur de Schacht aux Finances.
3. Un des juges.
4. Théoricien du pacte. Responsable de nombreuses atrocités en Russie.
5. Directeur du *Stürmer*. Antisémite fanatique.
6. Feldmaréchal Wilhelm Keitel.

va bien ; vous pouvez compter sur votre témoin. Une femme est toujours plus brave qu'un homme.

— Est-ce un coup de bec qui m'est destiné? demanda Ribbentrop en souriant.

— Non, c'est une remarque générale. »

Tout le monde parla de la clause secrète qui, croyait-on, faisait partie au pacte germano-russe. On considérait en général comme certain que ces dispositions secrètes réglaient le partage de la Pologne. Speer [1], qui l'avait toujours soupçonné, dit : « L'histoire est l'histoire, il ne sert à rien de cacher la vérité. » La plupart de ceux qui l'entouraient approuvèrent.

Jodl [2] ricanait. « Alors, ils veulent maintenant cacher le traité secret. Cela me paraît difficile. J'avais l'indication de la ligne de démarcation par avance dans mes plans et j'ai préparé la campagne en conséquence... La guerre n'aurait probablement jamais été risquée si Hitler n'avait pas eu cet accord en poche... »

Frank et Rosenberg se réjouissaient à l'avance de l'embarras des Russes. Frank éclata de rire. « Ha! Vous voyez là le vrai complot. S'il y a eu un complot, c'était entre Hitler et les Russes. Les Russes devraient être assis là avec nous sur le banc des accusés. »

Seyss-Inquart [3] déclara : « Maintenant je vois enfin qui dirigeait le Ministère des Affaires étrangères. C'était Fräulein Blank. » Les autres rirent.

Il fut enfin décidé que la question était recevable.

Pendant le déjeuner : Je dis à Gœring : « Ribbentrop a été assez piqué que vous ayez dit que les femmes étaient plus courageuses que les hommes. »

— Oui, il savait fort bien ce que je voulais dire. Il n'a pas eu le cran de sortir l'affaire de la clause secrète qui fixait par avance la ligne de démarcation au cas où la Pologne serait attaquée. Au cas où elle serait attaquée, notez-le bien. Je suis au courant de tout à ce sujet. Jodl sait à quoi s'en tenir en ce qui concerne la carte, mais Ribbentrop et moi connaissons d'autres détails...

29 MARS, AUDIENCE DU MATIN. — *Ribbentrop fit une relation fastidieuse de la situation d'avant-guerre, de la prise du pouvoir par le Parti, des difficultés du Traité de Versailles, de la question du réarmement, du pacte antikomintern, du pacte de Munich, etc. Il ne révéla absolument rien. Tout ce qu'il exposa était connu. Il fallut le presser plusieurs fois pour qu'il cessât de s'attarder.*

Heure du déjeuner. — Au déjeuner, Schacht singea Ribbentrop. Il enfonçait la tête dans les épaules et disait d'une voix stupide et endormie : « Alors je suis allé à Londres, et, MM. X., Y. sont venus m'attendre au

1. Ministre des Armements et Munitions.
2. Chef d'état-major de la Wehrmacht.
3. Le Quisling autrichien, Commissaire du Reich en Hollande.

train, et puis je suis allé me changer. Il se redressa et dit avec dédain : — Et c'est *ça* le ministre des Affaires étrangères d'Allemagne!

Von Neurath[1] était également méprisant. « Vous voyez clairement par son discours qu'il ignorait absolument ce qu'étaient les problèmes internationaux quand il s'est chargé du Ministère des Affaires étrangères. Et pourtant il se gonflait d'orgueil et jouait à l'expert.

— C'est exact! confirma von Papen d'une voix morose. Il ignorait tout. On le voit bien à la manière dont il parle du pacte de Munich et du pacte anti-komintern. Cet homme ne savait pas ce qu'il faisait! »

La question du pacte anti-komintern touchait von Neurath. « Oui, il ne dit pas pourquoi c'est lui qui a signé le pacte anti-komintern[2]. C'est parce que j'ai refusé de le faire! Je savais que c'était une dangereuse affaire. Mais il obéissait à Hitler comme un esclave. Comme ambassadeur en Angleterre, il aurait dû s'occuper uniquement des affaires anglo-allemandes. Mais il a exaspéré les Anglais en signant ce pacte, alors qu'il était encore ambassadeur chez eux.

— C'est la plus flagrante violation des usages diplomatiques que l'on puisse imaginer! fit von Papen en fronçant les sourcils. Quel dilettantisme stupide! Quelle servilité abjecte vis-à-vis de Hitler! Il était prêt à signer n'importe quoi, et n'importe quand ».

Dœnitz[3] qui avait écouté attentivement déclara : « Je ne crois pas que Hitler ait été assez obtus pour n'avoir pas percé la stupidité de Ribbentrop. Il ne l'a gardé comme ministre des Affaires étrangères que pour pouvoir tout diriger lui-même. »

Gœring considérait l'interrogatoire de Ribbentrop comme un spectacle. « Il assomme le Tribunal. Je lui ai dit que s'il voulait sortir un long discours il fallait au moins qu'il fût intéressant ».

AUDIENCE DE L'APRÈS-MIDI. — Dès que Ribbentrop recommença son exposé, Gœring dit à ses voisins : « Cette défense est un pur fiasco ». Quand Ribbentrop revint auprès des autres accusés, quelques minutes pendant la suspension de séance, Gœring lui déclara : « Vous vous en tirez très bien.. » Mais, dès que Ribbentrop retourna à la barre, Gœring ajouta : « Je ne comprends pas comment Hitler a pu faire de cet imbécile un *Gruppenführer de SS.* »

Finalement, on apprit que le partage de la Pologne avait été fixé par la clause secrète du pacte de non-agression avec la Russie. Après cet éclat l'intérêt de l'audience faiblit.

30 MARS, AUDIENCE DU MATIN. — *Ribbentrop déclara, au cours de son interrogatoire, que lui et Hitler n'aimaient pas la guerre, qu'ils ne violaient jamais les pactes qu'avec un très grand regret, et qu'il avait lui-même passé plusieurs nuits blanches lors de l'invasion des Pays-Bas.*

1. Prédécesseur de Ribbentrop aux Affaires étrangères.
2. Von Ribbentrop avait négocié le pacte anti-komintern en 1936, alors qu'il n'était pas encore ministre des Affaires étrangères.
3. Ministre de la Marine après la démission de Raeder en 1943.

30-31 *Mars, cellule de Ribbentrop.* — Quand je lui rendis visite l'après-midi, dans sa cellule, il se plaignit d'être physiquement et mentalement épuisé. « L'endurance de tout homme a des limites. Je suis exténué, depuis 1943. J'aurais dû démissionner cette année-là. Les docteurs en ont parlé à Hitler. Mais il n'a rien voulu entendre. Je n'ai plus de pensées claires. La fin de la guerre m'a achevé. » Il ajouta qu'il avait eu un *breakdown* total lors de l'effondrement allemand. Quand j'ai été interné à Mondorf, en mai, j'avais déjà des troubles de mémoire. J'ai le plus grand mal maintenant à me concentrer et à exposer clairement une question. Pourquoi ne me laisse-t-on pas parler ? On m'interrompt constamment. Pourquoi ?... »

Je lui rappelai qu'au cours d'une conversation que nous avions eue un mois plus tôt, il avait nié la clause secrète du pacte de non-agression, concernant le partage de la Pologne. Il aurait pu me répondre qu'il avait réservé son témoignage pour la barre des témoins pour des raisons diplomatiques. Il préféra m'affirmer qu'il ne m'avait jamais parlé de cette question, puis il changea soudain d'attitude : « La Russie et l'Allemagne, me dit-il, considéraient qu'elles avaient le droit de reprendre les territoires qu'elles avaient perdus à la suite de la dernière guerre. C'était parfaitement naturel. »

Il ne voyait pas pourquoi l'accusation l'avait injustement accablé. « Pourquoi veulent-ils faire de moi un antisémite ? Ils savent bien que je ne l'étais pas... » — Pourtant, lui dis-je, Paul Schmidt, l'interprète de Hitler, a confirmé que vous avez déclaré au régent Horthy : « Les deux » seules solutions du problème juif sont l'extermination et les camps de » concentration. ». « — Non. Non. Il n'a pas dit cela. Ah ! Il est si difficile de rassembler son esprit. J'étais incapable de dire une pareille chose. C'est tellement contraire à mon caractère. »

L'accusation le « calomniait » aussi en parlant de ses six propriétés. « Est-ce un crime pour un homme d'État d'avoir de l'argent et des maisons ? Vos hommes d'État n'ont-ils pas de l'argent et des propriétés, eux aussi ? Roosevelt n'habite-t-il pas dans une grande maison blanche ? Eh bien, moi aussi, j'habitais une grande maison qu'Hindenburg occupait autrefois. L'entretien m'en coûtait très cher... Le Führer le désirait et le peuple également. Je comprends même la collection artistique de Gœring. Les chefs d'État doivent avoir un certain train de vie pour impressionner les étrangers. C'est facile à comprendre, n'est-ce pas ? » Je répondis que les pillages de Gœring étaient peut-être explicables, mais non excusables. « En tout cas, l'accusation ne devrait pas me salir de cette manière. L'histoire jugera : d'ailleurs je sais ce que mes compatriotes pensent de moi. Je n'ai voulu que les servir. Et ils le savent. »

Cellule de von Neurath. — Von Neurath avait une autre opinion sur la réputation de Ribbentrop. « Vous ne trouverez pas d'homme politique qui soit plus méprisé que ce Ribbentrop, me dit-il spontanément, en

rangeant ses mouchoirs sales dans sa cellule. Aujourd'hui, on s'étonne de l'étendue de sa stupidité ; mais pour moi, c'est une vieille histoire. J'ai dû supporter cette bêtise pendant des années. Il a du bagout certes, mais aucun bon sens. Il ne cesse de mentir. »

Cellule de Frank. — Frank parle avec hauteur de « ce pauvre type ». « A quoi vous attendez-vous donc? C'est un ignorant, un illettré. Il sait à peine parler correctement l'allemand ; quant aux questions diplomatiques, il n'y comprend rien. Il s'exprime si mal qu'on ne sait ce qu'il veut dire. J'espère que les traducteurs parviendront à donner un sens à ses déclarations, pour le procès-verbal. Véritablement, on ne peut qu'avoir pitié de lui. C'est Hitler le coupable. On ne fait pas d'un pareil homme le ministre des Affaires étrangères d'une nation de soixante-dix millions d'habitants. Voilà la faiblesse des dictateurs. Ils ne peuvent supporter la critique. Hitler ne s'est jamais entouré que de flagorneurs. »

Cellule de Gœring .— Gœring était déprimé et pensif. Il n'était pas du tout satisfait de l'attitude de Ribbentrop. Il secoua lentement la tête et déclara : « Quel pitoyable spectacle! Ah! si j'avais su cela, je me serais occupé moi-même de notre politique étrangère. J'ai tout fait pour qu'il ne devînt pas ministre ; mais, vous pouvez me croire, ce n'est pas un plaisir de constater combien j'avais raison et d'entendre les gens dire : « Quelle espèce de ministre des Affaires étrangères aviez-vous donc, vous autres Nazis ? » Il rend évidente la stupidité de notre politique étrangère. Il passait son temps à se battre pour des questions de prestige. Tout pouvait rater, mais il voulait que son autorité fût reconnue. Il m'a toujours jalousé et soupçonné, et il me demandait constamment si j'essayais de devenir ministre des Affaires étrangères. Je lui disais : « Non, merci, je préfère encore être le second personnage de l'État. » Je sais qu'il m'a joué un sale tour qui a eu probablement des conséquences décisives pour l'histoire. » Je lui demandai quel était cet événement décisif. « Une rencontre avec Churchill, que je devais avoir. Il l'a empêchée ; elle devait avoir lieu deux ou trois jours avant que la guerre n'éclatât. »

Cellule de von Papen. — Von Papen n'avait jamais caché son mépris pour Ribbentrop. « Oh, il est inutile de laisser cet imbécile parler plus longtemps ; il s'est déjà condamné lui-même. Ils pourraient passer au suivant... Avez-vous remarqué la désinvolture avec laquelle il a glissé sur un événement aussi catastrophique pour nous que la déclaration de guerre aux États-Unis ! « Ils tiraient déjà sur nos *U-Boote ;* alors, nous pouvions tout aussi bien déclarer la guerre. » Et voilà le ministre des Affaires étrangères de Hitler! Ce dilettante idiot a perdu un empire! » Il en voulait évidemment à Hitler d'avoir pris l'avis d'un homme aussi stupide que Ribbentrop et de n'avoir pas consulté un diplomate aussi averti que lui-même. « Il se croyait habile, avec ce pacte russe de non-agression et ce partage de la Pologne, mais je pense qu'il a tout simplement joué le jeu de Staline. Quand Staline vit que Hitler avait l'intention

d'attaquer la Pologne pour prendre ce qu'il voulait, il s'est dit : « Bon, si le vent souffle de ce côté, et si personne ne veut l'arrêter, je ferais tout aussi bien de me couper moi-même un morceau du gâteau. » Et la conduite de Gœring ? S'il était allé tout droit trouver Hitler avec tous les ministres et lui avait dit : « Écoutez, vous voulez partir en guerre, mais nous nous refusons à jouer ce jeu ! » alors, Hitler aurait été obligé de reculer. »

1er AVRIL, AUDIENCE DU MATIN. — *Ribbentrop est interrogé par sir David Maxwell-Fyfe*[1]. *Il accumule les faux-fuyants et les contradictions, pour tenter de démontrer, en dépit des nombreux textes et témoignages qui l'accablent, qu'il n'a pas aidé Hitler à préparer l'Anschluss par la force ; qu'il est étranger à l'attaque entre la Tchécoslovaquie ; qu'il n'a pas préparé l'agression contre la Pologne, etc.*

Pendant le déjeuner. — Schacht, avec de grands gestes de la main, déclare : « Toute l'affaire se réduit à ceci : Ribbentrop savait que l'attaque contre la Pologne allait déclencher la guerre, et il n'a rien fait pour l'empêcher ! Voilà le point crucial de l'affaire — tout le reste est du vent ! »

Von Papen rappela comment Hitler avait joué de la menace d'une intervention militaire pour impressionner le chancelier d'Autriche, Schuschnigg. A un moment crucial de leur conférence, à Berchtesgaden, le 12 février 1938, le Führer avait appelé : « KEITEL !!! » et d'une voix assez forte pour être entendu par toute la maison. Keitel était arrivé en courant, hors d'haleine, mais Hitler lui avait simplement fait signe de s'asseoir dans un coin. Le geste avait intimidé Schuschnigg. Cependant, von Papen et Schacht estimaient tous deux qu'aucune menace n'était nécessaire, car Schuschnigg savait fort bien que 80 p. 100 des Autrichiens étaient en faveur de l'Anschluss. Ce à quoi Schuschnigg s'opposait, c'était à la domination par les Nazis.

Seyss-Inquart s'amusait de l'ignorance de Ribbentrop en matière historique. « N'en dites rien pour l'instant, mais je soupçonne notre ministre des Affaires étrangères de ne même pas savoir que la question bulgare est née au traité de Trianon. ».

AUDIENCE DE L'APRÈS-MIDI. — *L'interrogatoire contradictoire atteignit le comble du ridicule quand Ribbentrop nia avoir fait pression sur Hacha pour obtenir de lui qu'il livrât la Tchécoslovaquie, en violation du pacte de Munich. « Quelle autre pression auriez-vous pu exercer sur un pays que la menace d'invasion et de bombardement de sa capitale par votre aviation ? », demanda sir David. « — La guerre, par exemple », répondit innocemment Ribbentrop, et toute la cour éclata de rire. Ribbentrop nia également avoir mené une politique double à l'égard de l'Angleterre, qu'il feignait de traiter avec amitié dans le temps même qu'il organisait une coalition contre elle. Aussitôt, sir David lui présenta un document signé de lui, document qui, précisément, recommandait à Hitler cette politique de duplicité.*

1. Procureur anglais.

Au cours de la suspension de séance de l'après-midi, Keitel me dit : « Personne ne veut croire Ribbentrop lorsqu'il dit qu'il n'était pas au courant des préparatifs d'attaque contre la Pologne. En réalité, Hitler lui disait blanc et il nous disait noir. Hitler a menti à chacun de nous successivement. »

2 AVRIL, AUDIENCE DU MATIN. — *Le procureur français, M. Faure, procéda à l'interrogatoire de Ribbentrop, et le poussa à propos de sa politique antisémite. Tout semblait prouver que Ribbentrop avait vivement préconisé la déportation des Juifs des pays occupés et satellites dans des camps de concentration. Mais Ribbentrop se défendit d'être antisémite, et déclara qu'il n'avait fait qu'obéir au Führer.*

AUDIENCE DE L'APRÈS-MIDI. — *Le colonel Amen procéda à un bref interrogatoire de Ribbentrop et, utilisant ses interrogatoires précédants, prouva qu'il s'était contredit.*

LA SOIRÉE EN PRISON

Cellule de Ribbentrop. — Quand j'entrai le soir dans sa cellule, il était plus minable encore que d'habitude. Sa chemise était ouverte et flottait au-dessus de son pantalon ; sa cellule était sale et il était sale lui-même ; il était assis et mâchonnait un morceau de pain. Il me posa une foule de questions, sur un ton à la fois plaintif et emphatique. « Pourquoi le procureur français a-t-il essayé de me faire passer pour un antisémite ? C'est si contraire à mes vues, et ils le savent. Si j'avais été antisémite, je n'aurais pas peur de le dire. J'ai demandé à Hess ce qui rendait Hitler si violemment antisémite, mais il ne le savait pas... Les Américains ne semblent pas comprendre ma loyauté vis-à-vis de Hitler. Nous, Allemands, nous sommes des gens spéciaux ; nous sommes si loyaux. Les gens ne paraissent pas capables de comprendre ça... Qu'aurais-je fait, je me le demande, si j'avais tout su au sujet de ces terribles assassinats de Juifs. »

— Vous l'avez su, en tout cas, quand le monde entier a appris l'existence du camp d'extermination de Maidanek.

— Oh, oui mais, alors, il était trop tard, en tout état de cause. Je me demande ce que j'aurais fait si j'avais été informé dès le début. Je n'aurais pas pu m'opposer à Hitler. Il aurait fallu que je me suicide. Oui, cela aurait été la seule solution. Pouvez-vous comprendre cela ?

— Non, il aurait mieux valu le dénoncer comme assassin, et si cela avait été impossible, à votre place j'aurais considéré comme mon devoir le plus absolu, en dernier ressort, de le tuer moi-même.

— Oh ! non ! Je n'aurais certainement jamais songé à cela. Je n'aurais jamais pu me décider à un acte semblable. .

— Pourquoi ? Auriez-vous eu, en quelque manière, l'impression de tuer votre propre père ?

— Oui, quelque chose comme cela. S'il venait à moi maintenant, je ne pourrais encore pas le désavouer. Je pourrais ne plus le *suivre*, mais le *renier*, non, je ne pourrais absolument pas le faire. Je ne sais pas pourquoi.

18 AVRIL, LA « CONFESSION » DE FRANK

AUDIENCE DU MATIN. — *Frank déclara qu'il avait passé ses examens de droit en* 1926, *qu'il était devenu conseiller juridique de Hitler et du parti nazi, membre du Reichstag en* 1930, *président de l'Académie de Droit en* 1933, *gouverneur général de Pologne en* 1939. *Puis, vint la question décisive* : « *Avez-vous jamais participé à l'anéantissement des Juifs?* » *Frank prit longuement sa respiration et répondit* : « *Je dis oui... Nous avons lutté contre la juiverie*; *nous avons lutté contre eux pendant des années ; et nous nous sommes permis de faire des déclarations, et mon propre journal l'atteste ; il témoigne contre moi. Témoignage terrible... Quand mille ans se seront écoulés, ce crime de l'Allemagne ne sera pas encore effacé.* »

Gœring hocha la tête de dégoût quand Frank osa dire la vérité. Il parla à voix basse à ses voisins et fit passer des notes parmi les accusés. Quand Frank déclara avec malignité qu'il n'avait jamais trouvé le temps de collectionner des trésors artistiques pendant la guerre, Gœring et ceux qui l'entouraient restèrent la tête baissée ; mais d'autres auprès d'eux ricanèrent en se lançant des regards de coin.

Frank poursuivit en admettant qu'on avait créé des ghettos en Pologne, qu'on avait « marqué » les Juifs, qu'on avait « exporté » de la main-d'œuvre forcée, etc.

Pendant la suspension d'audience de la matinée, Frank retourna quelques minutes au banc des prévenus, très nerveux et embarrassé. Il regardait autour de lui, quêtant un signe d'approbation des autres accusés. Von Papen et Seyss-Inquart lui dirent quelques mots d'encouragement.

Son avocat, le docteur Seidl, lui demanda : « Vous demanderai-je *quelle part* de responsabilité intellectuelle?... »

— Non, laissez les choses aller, fit Frank, l'interrompant brusquement.

Puis, se tournant vers moi après le départ de Seidl, il dit : « Ha! Ce petit Seidl est merveilleux! Gœring l'appelle Mickey Mouse. Il veut atténuer mon aveu de culpabilité. Je suis content de l'avoir fait, et j'irai jusqu'au bout. »

A l'autre extrémité du banc des prévenus, Fritzsche était mécontent que Frank eût identifié sa culpabilité avec celle du peuple allemand. Schacht, toutefois, déclarait que Frank avait eu raison de dire que Hitler avait dégradé le peuple allemand.

Sauckel[1] murmura à Gœring : « L'avez-vous entendu dire que l'Allemagne était déshonorée pour mille ans? »

1. Chef de la main-d'œuvre. Organisateur du travail forcé.

Gœring répliqua avec mépris : « Oui, je l'ai entendu... Je pense que Speer[1] dira la même chose. Ce sont des couards aux genoux faibles! »

Frank continua de déposer à la barre. Il déclara que, comme les SS., il avait eu connaissance des atrocités et qu'en cela il différait de ceux qui entouraient le Führer et n'avaient « entendu parler de rien ». Il visait évidemment Gœring, Ribbentrop, etc.

Pendant le déjeuner. — Plusieurs accusés ne cachèrent pas la satisfaction qu'ils avaient ressentie en entendant indirectement accuser Gœring. Celui-ci arpentait le hall d'un air chagrin : il me regardait parler avec un groupe de prévenus qui riaient.

Frank attendait ma visite. « J'ai tenu ma promesse, n'est-ce pas? Je l'ai dit, contrairement aux autres intimes du Führer qui *paraissaient* tout ignorer, je savais ce qui se passait. Je crois que les juges sont vraiment impressionnés quand l'un de nous parle à cœur ouvert et ne cherche pas à esquiver ses responsabilités. Ne le croyez-vous pas? J'ai été vraiment heureux de voir la façon dont ils ont été touchés par ma sincérité. »

Speer et Fritzsche faisaient des réserves sur l'attitude de Frank. « Je me demande ce qu'il aurait dit s'il ne s'était pas complètement dévoilé dans son journal, fit Speer. Il doit bien reconnaître maintenant l'exactitude de ce qu'il a écrit. »

Fritzsche regrettait que Frank eût déclaré qu'il était coupable comme tout le peuple allemand. « Mais il est de fait qu'il est plus coupable qu'aucun d'entre nous. Il a vraiment tout su. »

LA SOIRÉE EN PRISON

Cellule de Gœring. — Gœring était abattu et mécontent de la tournure que prenait le procès. Il me dit qu'il n'avait jamais été antisémite, qu'il n'avait pas cru aux atrocités et que plusieurs Juifs avaient offert de témoigner en sa faveur. Si Frank avait connu les atrocités en 1943, il aurait dû venir le trouver et il aurait tâché d'intervenir.

Nous parlâmes de la guerre. Je dis qu'à mon avis le peuple n'avait aucune reconnaissance envers les chefs qui lui apportaient la guerre et la destruction.

« Dame, naturellement, le *peuple* ne veut pas la guerre, fit Gœring, en haussant les épaules. Pourquoi un pauvre bougre habitant une ferme voudrait-il risquer sa vie dans une guerre quand le mieux qu'il puisse en tirer c'est de revenir entier chez lui? Naturellement, le commun du peuple ne veut pas la guerre ; ni en Russie, ni en Angleterre, ni en Amérique, ni même en Allemagne. C'est entendu. Mais, après tout ce sont les *chefs* d'un pays qui déterminent sa politique et il est toujours très simple d'entraîner le peuple, qu'il s'agisse d'une démocratie, d'une dictature fasciste, d'un régime parlementaire ou d'une dictature communiste.

1. Ministre des Armements.

— Il existe une différence, soulignai-je. Dans une démocratie, le peuple a son mot à dire. Aux États-Unis, le Congrès seul peut déclarer la guerre.

— Oh, tout cela est parfait ; mais, qu'il ait ou non voix au chapitre, le peuple peut toujours être amené à exécuter les ordres des chefs. C'est facile. Il suffit de lui dire qu'on attaque et de dénoncer les pacifistes en déclarant qu'ils manquent de patriotisme et qu'ils mettent leur pays en danger. L'effet est le même dans tous les pays.

19-22 AVRIL, VACANCES DE PAQUES EN PRISON

Cellule de Frank. — Frank était assis dans sa cellule et fumait tranquillement sa pipe ; il entama immédiatement un monologue sur sa défense et se passionna bientôt au point d'agiter les bras avec véhémence.

« Eh bien, c'est aujourd'hui le Vendredi Saint, et je suis en paix parce que j'ai tenu mon serment. Hier, je me trouvais devant la porte étroite, et maintenant je l'ai franchie et je suis de l'autre côté. J'étais debout devant la porte étroite, pieds nus, en robe de bure, un cierge en main comme un pécheur pénitent et j'ai parlé une fois encore devant Dieu et devant le monde. Maintenant, j'ai payé ma dette, j'ai franchi la porte étroite et je n'appartiens plus à ce monde.

» J'ai été le premier à dire à quel point nous étions coupables. Mais Gœring aurait dû le dire dès le début .Le monde *pleurait* d'entendre l'un de nous dire, devant la mort, que notre système était néfaste et que nous avions péché! Mais Gœring ne l'a pas dit — et Ribbentrop — bon, c'était un caractère faible. Pourquoi Gœring ne s'est-il pas dressé pour dire la vérité? Pouvez-vous le comprendre, *Herr Doktor?*

— Manifestement, parce qu'il a voulu conserver son attitude jusqu'au bout, répondis-je.

— Mais il aurait pu dire que nous avions au début un idéal, que Hitler nous a trahis et déshonorés, et que nous étions coupables parce que nous avons été ambitieux et que l'Esprit Malin s'est glissé en nous.

— Eh bien, c'est un homme trop vaniteux pour admettre un tort quelconque. Cela gâterait son attitude. En tout cas, je vois que vous lui avez envoyé quelques bons coups de patte. »

Frank se mit à rire. « Oui, son avocat a tempêté contre le mien. Mais, qu'il cuise dans son jus! Il m'a lancé un regard furibond, mais n'a rien dit. J'avais vraiment de bonnes raisons pour être furieux contre lui. Il aurait dû faire quelque chose pour arrêter ces horribles crimes ; il était le collaborateur le plus direct du Führer. Je suis heureux que M. Dodd m'ait donné l'occasion de rappeler que Gœring s'enrichissait, pendant que l'Europe agonisait... Mais ces gens ne comprennent pas ces choses-là. Rosenberg m'a dit que j'étais perdu. Que pense-t-il? Qu'il est lui-même sauvé? Il voulait que je dise que les Juifs avaient menacé notre État, pour justifier notre antisémitisme. Mais il me fallait confesser mon péché, pour pouvoir être en paix avec Dieu, et lever un peu les yeux vers lui...

» Savez-vous ce qui m'a finalement décidé à expier mon crime? Il y a quelques jours, j'ai lu dans un journal que le docteur Jacoby, un avocat juif de Munich, qui était un des meilleurs amis de mon père, avait été tué à Auschwitz. Alors, quand Hœss[1] a déclaré qu'il avait exterminé deux millions et demi de Juifs, j'ai réalisé qu'il était l'homme qui avait froidement exterminé le meilleur ami de mon père — un vieillard distingué, droit, amical — et des millions d'innocents comme lui, et que je n'avais rien fait pour l'en empêcher.

» Ce témoignage de Hœss, cet ordre d'assassiner une race entière, je ne pourrai jamais chasser cela de mon esprit. C'est la condamnation définitive de tout le système. Il n'y a pas de doute : c'est ce démon de Hitler qui nous y a conduits. Hitler a donné les ordres lui-même. Et cet être portait le masque d'un être humain! Mais c'était la Mort qui avait pris l'apparence d'un homme, d'un charmeur, pour entraîner ouvriers, hommes de loi, savants, femmes et enfants, oui tous à la destruction! Et maintenant, le masque est tombé et nous voyons le squelette d'une tête de mort! *Herr Doktor*, c'est terrifiant! C'est repoussant! »

Cellule de Rosenberg. — Rosenberg n'était pas sans raison impressionné par la confession que Frank avait faite à la barre. « ... oui, Frank est un orateur émouvant; je vous l'avais dit. Mais l'Allemagne déshonorée pour mille ans... Il va loin! »

— Mais ne croyez-vous pas qu'il est temps que quelqu'un admette sa culpabilité et qu'on appelle un chat un chat? demandai-je. Ces meurtres en masse sont les pires horreurs qui se soient jamais produites dans l'histoire de l'humanité!

Rosenberg cessa d'arpenter sa cellule de long en large et réfléchit à la question historique. « Eh bien, oui, je l'admets. Mais le meurtre de trois mille Chinois dans la guerre de l'opium et la dégradation de trois millions de Chinois par le trafic de l'opium? Et l'extermination de trois cent mille êtres humains par une bombe atomique au Japon? Et toutes les attaques aériennes sur les villes? Ce sont tous des meurtres en masse aussi, n'est-ce pas?

— Oui, vous auriez pu remercier le Führer d'avoir délibérément provoqué la guerre quand aucun peuple ne la voulait — pas même le vôtre. Gœring, lui-même, l'admet. Vous pourriez prendre vous-même, une part de responsabilité : votre propagande a toujours suscité la haine et jamais l'apaisement.

Rosenberg se crispa et protesta. Il n'était pour rien dans toute l'affaire. C'était le Traité de Versailles qui avait tout provoqué et les Français corrompus et vindicatifs, et la menace communiste de révolution mondiale, etc., etc.

Cellule de Ribbentrop. — Ribbentrop était en train de lire le procès-verbal de son interrogatoire. Il fit quelques timides remarques sur la

1. Chef du camp d'Auschwitz.

déloyauté de l'accusation. Il paraissait être retombé dans un état de profonde dépression.

« Je ne peux ni trouver les mots, ni faire de phrases... J'ai des idées, mais je ne parviens pas... Comprenez-vous? Cela demande beaucoup d'efforts, c'est curieux. Tantôt je parle lentement, tantôt les mots viennent vite sans que je les contrôle ; c'est étrange. Je parviens à peine à guider le crayon sur la page...

» Frank n'aurait pas dû dire que l'Allemagne était déshonorée pour mille ans. » Je lui demandai s'il trouvait l'idée fausse. « — Eh bien, un Allemand ne devrait pas dire cela en tout état de cause... Dites-moi — Je n'étais pas à la cour, lundi — Hœss a-t-il réellement dit que Hitler avait donné l'ordre des massacres en masse? »

— Il a dit que Himmler lui avait donné un *Führerbefehl* (ordre du Führer) direct pour l'extermination des Juifs en 1941.

— En 1941 ? a-t-il dit ça ? en 41 ? en 41 ? a-t-il vraiment dit cela ?

— Mais oui, il l'a dit. Vous auriez pu le savoir ; tous les dirigeants du Parti parlaient de résoudre le problème juif — un problème qu'ils avaient eux-mêmes rendu aigu.

— Mais Hitler n'a parlé que de les transporter à l'Est ou à Madagascar.

— Mais cela même était inconcevable.

— Hitler a-t-il vraiment ordonné l'extermination ? en 41 ? en 41 ?

— Oui, les « transports » commencèrent à se faire tout de suite. On tirait de toute l'Europe occupée des hommes, des femmes et des enfants qui avaient vécu une vie de famille parfaitement pacifique. On les déshabillait, on les faisait entrer dans des chambres à gaz et on les assassinait par milliers. Puis, les bagues et les dents d'or étaient arrachés aux cadavres, les cheveux des femmes étaient coupés et les cadavres étaient brûlés dans le four crématoire.

— Arrêtez! Arrêtez! *Herr Doktor ;* je ne peux pas le supporter!

Cellule de Frick[1]. — Il me déclara qu'il n'avait plus vu le Führer depuis 1937 et qu'il n'avait jamais approuvé les atrocités. Je lui demandai s'il ne s'était pas rendu compte que les lois de Nuremberg devaient conduire à de pareils résultats.

Il haussa les épaules et dit : « Eh bien, toute race a le droit de se protéger, tout comme la race juive l'a fait depuis des milliers d'années.

— Ne croyez-vous pas que c'était folie d'essayer de ressusciter le concept de rivalités raciales du moyen âge ?

— Vous vous trouvez en face du même problème en Amérique. Les blancs ne veulent pas admettre les mariages avec les nègres. On ne pensait certainement pas que les meurtres en masse seraient la conséquence des lois de Nuremberg... Cela a pu tourner de cette façon, mais on ne pensait certainement pas qu'il en serait ainsi. »

1. Ancien ministre de l'Intérieur du Reich.

Cellule de von Schirach[1]. — Von Schirach me dit que la confession de Frank avait amené le procès à une phase nouvelle. Il allait prendre lui-même une attitude plus nette et admettre sa culpabilité en ce qui concernait les résultats de l'antisémitisme. Il discuta les questions qu'il se ferait poser par son avocat pour qu'il lui fût possible d'expliquer comment il était devenu antisémite, comment il avait été déçu par Julius Streicher, par Hitler et tous les chefs nazis ; et il admettrait que la politique nazie avait été l'erreur tragique de l'Allemagne.

« Voyez-vous, l'exposé des atrocités ne mettra pas fin par lui-même à l'antisémitisme et au préjugé racial. Ni punition, ni vengeance n'y réussiront. C'est un antisémite qui pourra seul mettre fin un jour à l'antisémitisme. Peut-être est-ce la seule mission historique que je puisse encore accomplir. Si je deviens le chef de la jeunesse allemande et si je proclame devant le monde que notre politique raciale a été une erreur, cela y mettra fin une fois pour toutes. »

Cellule de Seyss-Inquart. — Seyss me parla du fanatisme allemand : « L'Allemand du Sud a l'imagination et l'émotivité nécessaires pour accepter une idéologie fanatique ; mais il est en général prévenu contre les excès par son humanité naturelle. Le Prussien, lui, n'a pas l'imagination nécessaire pour concevoir des théories raciales abstraites ; mais si on lui dit de faire quelque chose, il le fait. Quand il a reçu un ordre, il ne réfléchit pas. C'est là l'impératif catégorique ; les ordres sont les ordres. Hitler ne serait jamais arrivé à rien s'il était resté en Bavière ; on l'y aurait suivi avec fanatisme, et pourtant on n'en serait jamais venu à de pareils excès. Mais le système nazi a repris la tradition prussienne et amalgamé l'antisémitisme émotif du Sud avec l'obéissance prussienne aveugle. Quand l'idéologie fanatique se combine avec l'autoritarisme, il n'existe pas de limite aux excès qu'ils peuvent provoquer. Songez à l'Inquisition. »

Cellule de Schacht. — Schacht ne cachait pas le plaisir que lui avaient fait les coups de patte de Frank à Gœring.

« Ce qu'il y avait de tragique dans le Gouvernement allemand, me dit-il, c'était qu'il était composé d'une bande de parvenus ignorants, y compris Hitler. A propos, ceci pourra vous intéresser du point de vue psychologique. Gœring m'a dit lui-même, dès 1933 — notez-le, dès 1933 — que Hitler était un « *vagabond de café viennois !* » Naturellement, il a été obligé ensuite de lui jurer constamment sa loyauté et il y est encore obligé, parce que Hitler n'a cessé de couvrir et de tolérer ses corruptions — c'est parfaitement clair...

» Il y a quatre hommes que je considère comme spécialement coupables : Gœring, Ribbentrop, Keitel, et Raeder. Cela peut être désagréable, mais je n'y peux rien : je ne les épargnerai pas. Il faut montrer à mon peuple comment les chefs nazis l'ont entraîné dans une guerre inutile. »

1. Animateur des Jeunesses hitlériennes, gauleiter de Vienne.

Il s'indigna tout à coup. « Comment *osent*-ils entraîner un pays dans la guerre sans même consulter le peuple! Après ce discours de Hitler à Hoszbach, en 1937, les chefs avaient le devoir de dire en face à Hitler qu'il menait le pays à la guerre! Et ils auraient pu protester contre la nécessité de l'invasion de la Pologne! Mais ces damnés militaires ne savent que claquer les talons et dire : « *Jawohl* ». Gœring est le personnage le plus repoussant du banc des prévenus — un voleur vulgaire et corrompu! Pouah! »

Cellule de Jodl. — Jodl sourit de la confession de Frank. « Je me demande à quel point elle était *sincère*. Dans le temps, il était comme un petit roi, bâtissant son empire personnel en Pologne. J'ai eu un tas d'ennuis avec lui. Il voulait contrôler les chemins de fer et tout. »

Quand je parlai des coups de patte de Frank contre Gœring et ses pillages, Jodl manifesta sa satisfaction par un large sourire.

« Que pensez-vous de l'attaque de la Pologne? lui demandai-je.

— Il est manifeste maintenant que la guerre n'était pas du tout nécessaire. Nous pensions que toutes les possibilités diplomatiques avaient été épuisées, mais elles ne l'étaient évidemment pas.

Cellule de Dœnitz. — « C'était très bien de la part de Frank de parler ainsi, mais il aurait dû parler pour lui-même. Il était parmi les plus enragés et il ne devait pas donner l'impression que tout le peuple allemand était enragé. Ma position comme soldat était entièrement différente. Après tout, ce ne sont pas les soldats et les marins, mais les électeurs et les politiciens qui ont amené Hitler au pouvoir et, s'il a mal tourné, ce n'est pas notre faute. Nous n'avons rien eu à dire au sujet de la déclaration de guerre; nous n'avons eu qu'à la faire.

G. M. GILBERT

(TRADUCTION DE MAURICE VINCENT)

RENCONTRE AVEC MARCEL PROUST

C'EST en 1912 que j'ai rencontré pour la première fois Marcel Proust. Cocteau était venu passer l'été à Cambo, non pas à Arnaga [1] même car mon père, toujours absorbé par son travail, ne recevait que des amis intimes, mais dans un petit hôtel de Cambo, appelé l'hôtel Colbert, non en souvenir d'un ministre historique, mais du nom de son propriétaire!

Cocteau et moi, nous nous voyions ainsi tous les jours, faisant mille projets d'avenir, et nous montrant nos poèmes; parmi ses lettres qu'il laissait traîner un peu partout, dans ce désordre que nous considérions alors comme un des attributs de la poésie, j'aperçus un jour mon nom sur une lettre de Marcel Proust et sus que celui-ci disait nous avoir vus, mon frère et moi, un soir, à l'Opéra, et désirait me connaître... Proust était alors absolument inconnu, considéré comme un amateur qui faisait illustrer ses essais par madame Madeleine Lemaire et villégiaturait dans les salons!

Du fait que Cocteau ne m'avait pas présenté à Proust, je voulais tout de suite le connaître. Et, à notre séjour d'hiver à Paris, la rencontre s'organisa immédiatement. Elle commença par une de ces correspondances si compliquées dans lesquelles Marcel embrouillait les moindres rapports, et, après mille rendez-vous, tous plus extravagants les uns que les autres, dont l'un était devant Notre-Dame à six heures du matin (heure à laquelle il n'était pas encore couché), et le second à deux heures du matin au Ritz (heure à laquelle il venait de se lever), il fut entendu que nous nous retrouverions pour souper chez Larue, au sortir de l'Opéra, à l'heure intermédiaire, mais tout de même accessible, de minuit!

Je me souviens de l'entrevue comme si elle était d'hier! J'étais allé aux Ballets Russes, qui commençaient alors d'être à la mode et où déjà se rencontrait une forme de beauté nouvelle qui devait tout influencer et j'aperçus Proust déjà assis à une table où il m'attendait avec une de ses admiratrices de la semaine, Marie Scheikevitch!

Que de fois on l'a décrit, mais a-t-on jamais été vraiment exact? Frileux, grelottant même dans une atmosphère surchauffée, il avait déjà cet

1. Propriété d'Edmond Rostand.

aspect de malade qui devait aller en s'accentuant. On ne comprenait pas avec quoi il était habillé. Tout flottait autour de sa maigreur et l'habit, la cravate, les pantalons, le gilet blanc, tout semblait avoir été préparé par quelque valet de chambre complètement fou qui, au lieu de donner un coup de fer, eût au contraire tout fripé à dessein! Mais qu'importait cela, et que les souliers vernis ressemblassent à des pantoufles que l'on pouvait au besoin ôter sous la table, dès qu'on avait reçu cet extraordinaire regard qui vous allait au cœur comme à l'âme — ce regard de prince persan et de génie français!

Car il avait du génie! Et je le compris, ce soir-là, avant même que Proust eût parlé, dans une de ces insaisissables perceptions qui traversent le mur, dont a parlé Dostoïevski... Le souper se passa agréablement! Proust qui nous invitait, Marie Scheikevitch et moi, commandait avec faste et se fût ruiné si nous l'eussions écouté. Bien qu'il ne mangeât pratiquement rien, du moins en public, suivant plusieurs régimes à la fois pour son rhume des foins, son estomac et sa circulation, il voulait que les maîtres d'hôtel, qu'il appelait tous par leur prénom plus familièrement que s'ils eussent été depuis trente ans dans sa famille, découvrissent les fraises les plus énormes, les poires les plus insensées et les champagnes les plus ruineux! Il arriva, à force d'extravagances, à ce que l'addition s'élevât au taux d'une addition d'aujourd'hui, et, quand elle lui fut présentée, comme il n'avait pas d'argent sur lui, n'ayant ni portefeuille ni poche, il la signa d'un autographe qui l'eût plus que largement réglée, si le restaurateur eût été prévoyant, et il emprunta au maître d'hôtel, qui le connaissait et qui l'en remercia à genoux, plusieurs billets de cinq cents francs, dont il lui donna un en pourboire!

La fête semblait finie! Elle ne faisait que commencer. Proust avait beaucoup parlé à table, avec cette espèce de désordre et de cérémonial qui le caractérisaient : compliquant tout, il avait fait de la lettre de Cocteau, de notre rencontre évitée par celui-ci, une sorte de drame policier où l'on se perdait, il avait longuement énuméré une quantité de gens du monde, du duc de Guiche à la comtesse de Chevigné, dont il parlait comme s'ils eussent été non des personnages réels, mais des personnages de Balzac en attendant d'être les siens! Il se proposait de me lire quelque chose du livre qu'il achevait et voulait me faire cette lecture à moi seul. Le chasseur de Larue ayant hélé un taxi, Proust proposa de nous reconduire, déposa une Marie Scheikevitch ensommeillée au seuil d'un immeuble de la rue Fourcroy et me ramena avec lui boulevard Haussmann, demandant au chauffeur de taxi, qu'il couvrit d'argent emprunté au maître d'hôtel de Larue, de bien vouloir m'attendre pour me ramener! La montée chez lui fut une sorte d'exploration dans un univers inconnu ; après avoir sonné à la porte, qu'ouvrit après un long temps une concierge pour qui la nuit était tout de même le moment de dormir, nous nous trouvâmes dans l'obscurité d'un vestibule que Proust ne parvenait pas à éclairer. A force de recherches, d'infructueux essais sur des boutons qui ne fai-

saient que rouvrir la porte d'entrée, nous finîmes par découvrir celui de l'électricité, par rejoindre l'ascenseur de vieux modèle, que l'on arriva à persuader de marcher! Là, Proust s'aperçut avec terreur que j'étais parfumé et se protégea contre moi avec un mouchoir déployé, craignant que ce parfum, assez discret cependant, ne déterminât chez lui une de ces crises d'éternuements qui faisaient partie de son génie autant que les crises d'épilepsie de celui de Dostoïevski !

Après qu'il eut donné un tour de clé dans la serrure (il avait tout de même une clé), nous entrâmes dans ce célèbre appartement si séparé du monde extérieur, où Céleste, la femme de chambre modèle, belle et bien coiffée, semblait la portière de quelque paradis défendu. Malgré l'heure tardive, elle avait entendu le bruit de la clé et vint nous accueillir. Elle était comme une sorte d'ange gardien vêtu en gouvernante qui avait mission de veiller sur Marcel.

Tout dans cet appartement semblait sous une housse et la poussière s'était accumulée sur les tableaux, sur les fauteuils, sur les meubles. Un instant, Proust me demanda d'attendre dans le petit salon, tandis qu'il pénétrait dans sa chambre, la chambre tapissée de liège, où ne parvenait rien de l'extérieur et où il repensait le monde et créait cet univers qui peut faire concurrence à l'autre. Là, dans la solitude nocturne, son portrait par Blanche me regardait comme sa jeunesse disparue, avec des yeux qui lui étaient restés au-dessus d'une boutonnière qu'il avait jetée depuis longtemps!

Céleste, toujours aussi prévenante et aussi cérémonieuse, me fit signe d'entrer chez Marcel. Celui-ci, toujours en habit, s'était mis sur les épaules une étrange veste d'intérieur en tricot et s'était étendu sur son lit au milieu d'un désordre que j'ai rarement vu atteint. Tout traînait, les cachets d'aspirine et les escarpins ; les livres s'entassaient en pyramides ; des cravates côtoyaient des catalogues, des invitations à l'Ambassade d'Angleterre voisinaient avec des ordonnances médicales et Proust se mit à me lire, de son extraordinaire voix brisée, les premières pages de *Du côté de chez Swann*...

***

Tout de suite, je réalisai, je compris le génie que j'avais comme subodoré! Est-il besoin de beaucoup de pages pour le percevoir quand on est sensible? Quelques secondes, et l'on sent tout Debussy! Quelques vers, et l'on sait quel prince est Mallarmé! Tout de suite, je saisis ce qu'était le génie de Proust et mon admiration pour lui est demeurée depuis lors immuable.

J'écoutais, conquis, émerveillé, par l'expression d'une sensibilité et d'une intelligence exceptionnelles. J'avais la révélation d'un génie nouveau comme on a celui d'une étoile nouvelle. L'œuvre de Proust pourrait se développer, s'augmenter de plusieurs volumes : son génie était tout entier dans *Swann*.

Et penser que cette œuvre inouïe, il eut de la difficulté à la faire paraître, que les éditeurs, même les plus subtils, la repoussèrent, qu'il y en eut un même pour me dire qu'il fallait être un fou comme moi pour prôner un livre « avec un titre à coucher dehors qui semblait une réclame pour un porte-plume à réservoir »! Que finalement Proust, malgré la recommandation de mon père, à qui j'avais communiqué mon admiration, ne finit par paraître qu'en « compte d'auteur ». Existera-t-il donc toujours cette méconnaissance de certains génies trop inattendus qui ne s'inscrivent pas dans une suite, une tradition, une lignée, mais marquent un commencement?

Je sortis de chez Proust, ébloui, grisé; je ne cessais de parler de lui à tout le monde, je voulais faire partager mon émerveillement. Car alors, il n'avait que peu d'admirateurs, quelques-uns de ses amis soupçonnaient seuls la qualité unique de son œuvre : Lucien Daudet, charmant méconnu, étouffé entre Alphonse et Léon; Reynaldo Hahn qui avait du goût dès qu'il ne s'agissait pas de la musique moderne; Cocteau aussi, qui fut un des premiers avec moi à saluer le génie de Proust!

Nous nous liâmes beaucoup, Marcel et moi. Il me fit l'honneur de me tutoyer et il me demanda même la réciprocité, malgré la différence d'âge qui nous séparait! Que de fois je me rendis dans le mélancolique appartement où Céleste nous accueillait toujours si bien et où je pénétrais après avoir été pulvérisé d'eucalyptus pour neutraliser le parfum de Guerlain! Les visites à Marcel avaient lieu toujours fort tard, vers ces minuits où il commençait de vivre; déjà se formait autour de lui un groupe de fidèles dont j'ai nommé plusieurs : il y avait aussi Henri Bardac, charmant et anglomane, petit être sec au grand cœur, jockey intellectuel!

Marcel, quand il n'était pas malade, s'amusait de tout et sa curiosité éternellement vivace ne s'apaisait jamais : il racontait souvent, avec une ironie grinçante, que les lettres d'admiration qui lui étaient adressées allaient immanquablement à Marcel Prévost. Leurs deux noms, quand l'écriture était peu lisible, finissaient par se ressembler et la réputation académique de l'auteur des *Demi-Vierges* primait alors la sienne. Généralement, Marcel était fort indulgent. Il admirait les autres ou du moins « faisait comme si », par une sorte de manie de politesse qui lui faisait toujours rendre à César plus même que ce qui revient à César. Pour lui — je n'ai jamais su si c'était tout à fait sérieux! — une duchesse était une duchesse, un académicien, un académicien! Pour peu que l'on fût attentif, on distinguait très bien ce qui n'était que de la politesse et l'on sentait aux expressions qu'il employait alors que l'admiration qu'il avait pour Anna de Noailles était véridique, alors que celle qu'il feignait d'éprouver pour tel autre écrivain était ingénieusement simulée; mais ceux qui ont sûrement du génie peuvent en accorder facilement à ceux qui n'en ont peut-être pas!

MAURICE ROSTAND

LE JUGE GASKONY

XXVII

DÉCEMBRE et janvier s'écoulèrent [1], mais Viviane n'arrivait toujours pas à chasser ses démons. Henry et elle ne prirent pas les vacances qu'ils s'étaient promises pour Noël ; lorsqu'elle lui rappela ce projet, il répondit qu'il lui serait difficile de quitter Londres et, par consentement mutuel, ils n'en parlèrent plus. Ils étaient souvent invités par Severidge et par les hommes importants auxquels il les présentait. Du centre de ce cercle, Viviane examinait Henry comme s'il se fût trouvé sur la périphérie, et elle sentait qu'elle ne l'observait plus avec ses yeux à elle, mais comme aurait pu le faire un de ces étrangers aux paupières lourdes. Elle se sentait aussi séparée de son propre corps. Lorsque Severidge, un jour, en l'aidant à passer son manteau frôla du dos de sa main l'épaule nue de la jeune femme, puis chercha son regard comme pour y trouver un consentement à cette caresse, Viviane crut que son propre corps lui demandait : « Qui es-tu ? » Et cette nuit-là, quand elle fut rentrée chez elle avec Henry, elle saisit un livre, l'ouvrit, le referma et s'écria :

— Pourquoi Severidge n'a-t-il pas combattu dans la dernière guerre ?

— Je n'en sais rien. Mais pourquoi cette question ?

— Je croyais que tout le monde s'était engagé.

Elle se leva du bras de fauteuil sur lequel elle était assise et déclara :

— Je vais prendre un bain.

— A deux heures du matin ?

— Je vais prendre un bain.

1. RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES (Voir les livraisons d'octobre, novembre et décembre). — Gaskony, un juge en retraite, s'est vu dans la nécessité, pour sauver Henry Lerrick, le jeune mari de sa pupille Viviane, de sacrifier toute sa fortune. Ayant vendu ses valeurs, ses meubles, ses tableaux, il s'est retiré chez une vieille gouvernante, à la campagne. Le trait essentiel de Gaskony est l'idéalisme : attaché à la philosophie platonicienne, ce lecteur fervent de Walter Pater se consacre à la composition d'un grand ouvrage sur l'esprit de l'ancienne Grèce dont le titre est l'*Athénien*. Ses hautes qualités morales, l'aisance avec laquelle il s'élève au-dessus des contingences, ont toujours irrité un de ses amis, le richissime Severidge, qui, en secret, a agi à son égard de la manière la plus vile.

Elle insistait, appuyant séparément sur chaque mot :

— Mets ta robe de chambre et viens me tenir compagnie.

Il apporta un cendrier et s'assit à côté de la baignoire en fumant une cigarette.

— Crois-tu que Gasky va vivre dans cet endroit, chez Lou?

— As-tu reçu de ses nouvelles?

— Une seule fois depuis sa visite, après Noël. Il prétend qu'il travaille. Mais sûrement il ne peut pas *vivre* à Margate.

— Est-ce qu'il te manque? Viviane, est-ce là ce qui ne va pas?

Elle leva sa tête enfouie dans l'éponge.

— S'il me manque? Non. Nous avons toujours respecté notre liberté réciproque.

— Veux-tu aller le voir?

— Quand il voudra de moi.

— Je me disais que c'était, peut-être... en partie ce qui causait ton énervement.

Elle détourna la tête.

— Tu comprends, dit-elle, nous ne sommes pas tout à fait son genre.

— Le genre de qui? de Gasky?

— Oh! Dieu non... Nous sommes tout à fait son genre. Mais pourtant, à sa place, j'aurais quitté Margate depuis longtemps.

Henry sourit, du sourire qu'il prenait lorsqu'il avait conscience d'être dépassé par Viviane.

— Je veux dire, fit-elle, que dans la prochaine guerre, tu combattras... Donne-moi mon peignoir.

Et, pendant qu'il le prenait, elle sortit du bain et il sentit le contact de sa joue mouillée.

— Si, lorsque cela arrivera, ajouta-t-elle, quelqu'un te dit : « Ne te bats pas »... Elle se reprit :

— Si quand cela arrivera, je dis : « Ne le fais pas », frappe-moi ou noie-moi.

— Bien peu probable, répondit-il.

— Je me le demande. Je suis en train de changer, sais-tu. Toi aussi. Est-ce que cela ne te fait pas peur?... Henry, où devons-nous aller le huit?

Ahuri, il comptait les jours.

— Il y a encore près de quinze jours d'ici là.

— Apporte ton carnet de rendez-vous, je t'en prie.

Il alla le chercher :

— Rien de spécial. Il y a un sous-comité de la C.M.I. à trois heures. J'y suis convié comme observateur en quelque sorte et...

— As-tu oublié Glasgow?

Le regard perdu, il rappela ses souvenirs :

— Mais, Viviane, il m'est impossible de quitter Londres à ce moment-là. Le neuf...

— Peu importe que ce soit impossible, dit-elle, c'est nécessaire.

— Bien entendu, fit-il. Nous irons voir la vieille dame, mais ce jour-là en particulier...

— Tu as promis.

— Mais pourquoi le huit?

— Elle a choisi cette date. Je ne sais pas pourquoi. La reine d'Ecosse a été exécutée ce jour-là.

— Vraiment?

— Tu as promis. Elle s'enveloppa dans son peignoir. Tu n'as pas voulu t'absenter à Noël. Mais maintenant...

— Mais maintenant?

— Promets-le moi. Ne pas y aller serait... Promets-le; ce n'est pas une fantaisie, Henry!

— Très bien, c'est entendu. Nous prendrons le train de nuit le sept. Mais tu ferais mieux d'envoyer un mot pour le lui rappeler.

— Tu es par trop Anglais, s'écria-t-elle. Elle n'est pas de ces femmes qu'on doit prévenir en pareille circonstance.

Il partit pourtant pour Glasgow à contre-cœur; il songeait aux rendez-vous qu'il avait dû déplacer, mais il évita d'en parler par courtoisie. Pour Viviane, ce voyage aurait dû être une fête, mais en fait il fut une déception. Mrs Gorsand les attendait; elle fut accueillante et perspicace, mais Viviane comptait trop sur quelque mystérieux message susceptible de la réconforter et elle n'en reçut aucun.

La visite terminée, lorsque leur train sortit de la gare de Glasgow, elle dit :

— Je regrette, Henry, j'ai gaspillé ton temps. Après tout, ce n'était rien. Et je n'aurais pas dû venir.

— Pourquoi pas toi?

— Pas dans mon état d'esprit actuel. Elle aussi a été déçue.

Henry s'agita, mal à l'aise. Viviane sentit qu'il aurait voulu lui prouver qu'il n'y avait pas eu échec, mais il n'y parvint pas et il se plongea dans son journal. Ils gardèrent le silence pendant plus d'une heure.

— Elle n'a pas parlé de Severidge, dit enfin Henry.

— Non.

Il s'enfonçait de nouveau dans son coin, lorsqu'elle lui toucha le genou pour appeler son attention.

— Mais si, elle m'a demandé s'il conservait son Cennini dans une vitrine.

— Est-ce qu'il le fait?

— Oui, à Felden.

— Je ne l'ai pas vu.

— La vitrine n'a été terminée qu'après ta dernière visite.

A Londres, Henry devait assister à un dîner pour lequel la tenue de soirée était inutile. Viviane et lui se séparèrent à la gare. Dans l'appartement, elle se fit du thé, mais ne mangea rien. Elle chercha dans l'annuaire

du téléphone le numéro du club dans lequel Henry devait dîner, mais dès que la sonnette retentit, elle raccrocha le récepteur. Parmi le tas de lettres qui les attendaient, elle sépara les siennes de celles d'Henry. L'écriture de Severidge la fit trembler ; elle s'aperçut aussitôt que la lettre était courte ; une invitation sans doute... Ce qu'il avait à dire était pourtant étrange.

Je crois que vous devriez aller à Cliftonville. Saviez-vous qu'il y était? Je pense que oui. Je le croyais encore en Grèce jusqu'à ce que j'aie découvert cela par hasard. Il a envoyé sa démission du Rodd's Club — c'est ce qui m'a donné l'éveil — et j'ai fait faire une enquête. Il n'est pas malade, du moins je ne le crois pas. J'avais de l'affection pour lui, vous le savez, bien qu'à un moment donné vous ayez pensé le contraire. J'irai à Cliftonville demain, le onze, mais je ne veux pas affronter cette rencontre seul. Voulez-vous venir? Ou préférez-vous que je me tienne à l'écart pendant que vous irez? Décidez pour moi. Toutefois, quelqu'un doit y aller. Téléphonez-moi quand vous recevrez ce mot.

Elle téléphona et écouta ce qu'il avait à dire. D'après ses informations — Quelles informations? demanda-t-elle. Il se mit à rire.

— Ne savez-vous pas que j'ai mon petit « intelligence service ». D'après mes informations, continua-t-il, Gasky habite une petite chambre dans une pension de famille, propre mais minable. Gasky n'achète rien, ni boissons, ni tabac, rien. Va à la bibliothèque publique le vendredi pour donner un coup d'œil au *Times*. Donne des leçons de latin à des petits garçons. On l'appelle dans le pays : le vieil avare... Pas de tabac! s'écria Severidge. Pas de journal. Pas de compagnons. Qu'en pensez-vous?

Sans attendre la réponse de Viviane, il précisa son programme. Il la conduirait en auto, mais il serait obligé de rentrer à Londres le soir même. Peut-être ferait-elle mieux d'emporter une valise, pour le cas où elle désirerait rester.

— Mais que s'est-il passé? Vous dites qu'il n'est pas malade.

— Non, mais autant qu'on peut en juger, il est pour ainsi dire prisonnier ou se le figure.

— Quelle absurdité. Quel genre de prisonnier peut-il être?

— Franchement, je crois qu'il a l'esprit un peu dérangé.

Impatientée, Viviane demanda :

— Pourquoi cela?

— Sa façon de vivre est exactement contraire à tout ce que...

— Mais il n'est pas pauvre, interrompit Viviane.

— Ma chère, je le sais. Je le sais. Mais il vit comme s'il était mort. Voilà ce qui me fait penser..., vous en jugerez vous-même.

Au déjeuner, elle annonça à Henry qu'elle irait voir Gasky et passerait peut-être la nuit là-bas.

XXVIII

Viviane obtint difficilement que Severidge renonçât au plus bel hôtel et la conduisît dans un autre, moins grandiose, mais donnant aussi sur la mer. Viviane se demandait comment Severidge avait pu obtenir ses renseignements. Avait-il envoyé ses secrétaires sur la piste de Gasky? Quelle source d'informations possédait-il? Mais il détourna les questions insidieuses de Viviane et lui fit sentir combien elle était naïve de les poser. Il ne voulait pas lui dire qu'il avait obtenu l'adresse de Campion Road à laquelle les lettres du Juge devaient être envoyées, par sa banque, laquelle était la même que celle de Gaskony, et n'avait pas de secrets pour lui.

Viviane sentait confusément qu'il se servait des renseignements qu'il avait recueillis comme d'une machine de guerre contre son ménage. Mais elle avait appris à se moquer de ses propres appréhensions, comme le font toujours les êtres des valeurs qu'ils abandonnent. Craignant de paraître trop sentimentale, désirant sincèrement ne pas « ennuyer » Gasky, elle n'avait pas voulu jusqu'alors aller à Margate. Pendant le déjeuner, qui eut lieu dans la salle à manger de l'hôtel, Severidge s'appliqua à rassurer Viviane.

— Je me figure, dit-il, que dans les renseignements que j'ai reçus, il entrait une grande part d'exagération. En tout cas, ne vous tourmentez pas. Ce qui devra être fait, le sera.

Ces paroles eurent l'effet désiré. Viviane fut calmée.

— Savez-vous, lui dit Severidge, que votre mari possède des dons très remarquables. Il y a des mois de cela, je l'ai entretenu vaguement d'un projet que j'avais dans l'esprit — la Fondation Severidge... Mais peut-être vous en a-t-il parlé?

— Oui, répondit-elle. Il y a travaillé.

— Il y a vraiment travaillé. Je ne lui ai pas donné la moindre directive. Ce qu'il a fait, il l'a fait de son propre chef. L'autre jour, il m'a apporté un plan complet, étudié en détail. Qu'est-ce que j'en pensais? J'avoue qu'au début j'ai trouvé qu'il avait fait un peu trop cavalier seul. Je ne lui avais parlé de ce projet qu'assez vaguement. Malgré tout, je me suis mis à lire son plan. C'est très séduisant; je croyais lire un texte que j'avais écrit moi-même. D'ordinaire, des hommes comme moi cherchent en vain un collaborateur de cette qualité.

— Je suis ravie que vous en soyez satisfait, répondit Viviane. Le pauvre Henry attachait une grande importance à ce projet. Il l'étudiait sans cesse — chaque fois que ses autres travaux lui permettaient de souffler.

— Pourquoi dites-vous : le pauvre Henry?

— Je n'en sais rien. Ai-je dit cela?

— Le mot de pauvre ne s'applique pas le moins du monde à Henry. Il a un grand avenir s'il persiste dans la voie qu'il a choisie. Mais il doit comprendre où se trouve réellement son avenir. Il devra renoncer à

la maison familiale, à ce cabinet d'avoué. C'est là votre affaire, Viviane.

— Sait-il que vous approuvez son plan?

— Pas encore. Je voulais vous en parler d'abord. J'ai l'intention de suivre les directives qu'il a fixées. C'est un projet de grande envergure, il faudra s'assurer l'approbation du Cabinet et obtenir un acte du Parlement. Henry, ajouta-t-il, avec une lueur d'admiration ironique dans le regard, comme s'il louait l'épopée écrite par un écolier, Henry a même ébauché le décret... Enfin, lorsque l'affaire sera en train, je voudrais qu'il la pousse et, étant donné que cela intéresse les Dominions et les États-Unis et plusieurs pays d'Europe, il devra beaucoup voyager.

Severidge observait le visage de Viviane.

— Et que deviendra Bright Lerrick? demanda-t-elle. Henry a un nouvel associé, mais en fait, Bright Lerrick n'est l'affaire que d'un seul homme.

— Voilà le point important, répondit Severidge. Il faudra peu à peu renoncer à Bright Lerrick.

— Mais c'est son affaire à lui.

— Oh non, pas du tout. Et c'est ce que vous devrez lui démontrer. L'autre affaire est plus considérable.

— Plus considérable, répéta-t-elle; puis elle ajouta, comme si elle plaidait une cause déjà perdue : Bright Lerrick est à lui.

— Comme l'était son hochet d'enfant, autrefois.

Severidge considérait la question comme réglée. Il paya la note, glissa la monnaie au garçon. Viviane et lui se préparèrent et sortirent de l'hôtel. En apercevant l'auto, Viviane demanda

— Ne pourrions-nous pas aller à pied? Campion Road n'est pas loin?

Severidge consulta sa montre.

— Certainement. Mais il y a un vent assez violent.

Ils durent se pencher pour marcher dans la tornade. Severidge prit le bras de Viviane et le tint serré, un peu au-dessus du poignet; il voulait s'imposer à elle. L'industrie, disait-il, n'est pas seulement mal organisée en elle-même, mais elle reste en dehors de la vie de la communauté. Lui, Severidge, se proposait d'y remédier; il expliquait comment, dans le monde moderne, les arts libéraux devraient être cultivés collectivement, il appartiendrait à l'industrie de contribuer à cette transformation en prenant conscience, dans un esprit altruiste, de ses responsabilités. En fin de compte, c'était elle qui guiderait l'évolution d'esprit des hommes et...

Guider le développement de l'esprit des hommes..., pensait Viviane. Elle n'écoutait plus Severidge. Son projet lui semblait un rêve insensé.

— Bien entendu, disait-il, les fruits ne seront pas récoltés durant ma vie ou la vôtre. Mais il n'est pas impossible qu'en semant actuellement la graine, on arrive à assurer la récolte de l'avenir. Oui, l'art doit cesser d'être individualiste et personnel, et se rapprocher de plus en plus de l'industrie...

— Mais nous voici, ajouta-t-il, à peu près arrivés à l'endroit où nous devons quitter le bord de la mer pour rejoindre Campion Road.

Ils allaient voir Gasky. Viviane s'en souvint. Sa main libre remonta sous son manteau et sentit le dur contact du petit clip de diamants qu'il lui avait donné à la Maison Rouge, pour le dernier anniversaire de la naissance de sa mère. La conversation qu'elle avait eue avec Gasky ce jour-là à propos de Severidge lui revint à l'esprit. C'était le bras de Severidge qui, aujourd'hui, pressait le sien. Mais pourquoi se trouvait-elle à Margate avec lui ? Pourquoi allait-elle voir Gasky avec lui ? Était-ce avec l'esprit de Severidge qu'elle réfléchissait ? « Où suis-je ? Qui suis-je ? Qu'est-ce ? Que suis-je devenue ? »

Cependant, elle était assez anglaise pour souffrir sans laisser deviner son état d'esprit. Puisque, en fait, elle marchait au bord de la mer à Cliftonville avec Severidge, elle ferait mieux de continuer. Quelle excuse trouver pour changer son projet ? Aurait-elle une crise de nerfs inadmissible ? Certes pas. Étant venue jusqu'ici, elle poursuivrait son chemin.

Elle continua :

— Oui, dit-elle. Je crois que nous sommes à peu près à la hauteur de Campion Road.

— J'ai le plan, dit-il, très nettement dans l'esprit. Impossible de nous tromper. Tournons ici.

Il attira le bras de Viviane à lui, comme si c'était une barre de gouvernail. Au bord de l'asphalte, se trouvait un abri de bois et de vitres ouvert de quatre côtés. Sur un banc, une bonne d'enfants était profondément absorbée dans une revue illustrée et, à côté d'elle, une petite fille pâle, aux cheveux jaunes, balançait ses jambes avec ennui.

Viviane s'arrêta et laissa tomber le bras de Severidge. C'était si facile. Nul besoin de faire une scène.

— Je crois que je n'irai pas maintenant, dit-elle. Je suis fatiguée. Allez-y seul.

Il fut plein de sollicitude.

— Je vais chercher l'auto.

— Non, dit Viviane. Je vous en prie. Je vais tout à fait bien. Simplement un peu de fatigue, brusquement. J'irai voir Gasky plus tard, cette après-midi. Demain, peut-être. Si quelque chose ne va pas, il vaut mieux que vous le constatiez d'abord.

Elle s'assit sous l'abri, près de la petite fille. Severidge se tint debout devant elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien.

— Rien. Vraiment ?

— Rien du tout.

— Alors, changez d'avis. C'est à moins de cinq cents mètres.

Il lui tendit la main.

Elle était sur le point de se lever, mais elle se ressaisit.

— Non, fit-elle. Puis elle ajouta vivement : mieux vaut ne pas dire à Gasky que je suis ici. Il trouverait bizarre que je ne vienne pas.

— Je le trouve moi aussi, répondit-il en avançant la main à demi.

C'était la première fois qu'elle le voyait hésiter.

Elle secoua la tête en souriant. Un instant plus tard, il avait disparu. Elle regardait fixement les lignes écumeuses des vagues ; soudain, ses muscles se détendirent. La petite fille dit :

— Oh! quel gros soupir!

— Voyons, Millicent, dit la bonne. Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

XXIX

A certains moments, Severidge avait besoin de compagnie, comme d'autres ont besoin de drogues. En cet instant, ce désir l'envahit tout à coup. Un vaste espace découvert, semé de touffes d'herbes s'étendait entre l'abri dans lequel, il avait laissé Viviane et une rangée de pensions de famille qui faisaient face à la mer. Cet espace était traversé par une piste d'asphalte, bordée de distance en distance par des corbeilles de fil de fer destinées à recevoir les détritus. Il dut faire un grand effort de volonté pour s'engager sur le chemin. Il n'osait pas regarder en arrière, du côté de l'abri, de crainte d'y retourner.

Il remonta le sentier. Les touffes d'herbes elles-mêmes, comme l'abri de bois, la mer et l'homme qui déposait une lettre dans une boîte, tout semblait appartenir à un monde qui l'excluait.

Il pleuvait, le pavé carrelé était glissant. Severidge sonna. Il y eut un long silence. Il frappa avec le heurtoir en forme de chouette. Des souliers traînèrent sur un linoléum. Un jeune garçon ouvrit la porte et le dévisagea avec surprise.

— Annoncez, je vous prie, M. George Severidge.

Il attendit à côté du porte-manteau. Quel endroit pour y être pris de folie! La vraie misère tout cela. L'odeur de savon et de poisson. Que faisait le Juge ici? Que fais-je ici moi-même? Mais lorsque le jeune homme se pencha sur la rampe en disant : « Oui, monsieur, s'il vous plaît, voulez-vous monter? » Severidge, gravissant l'étroit escalier, éprouva le long de son épine dorsale et derrière ses genoux, le frémissement du chasseur, et lorsqu'il entra dans la chambre, constata sa pauvreté, son encombrement et vit le Juge au milieu de tout cela, il fut assailli par tant de désirs contradictoires — se rendre maître de cet homme, être admis et aimé par lui — qu'il en oublia les quelques mots d'entrée en matière qu'il avait préparés et il demanda simplement :

— Qui est ce garçon?

— Le fils de ma propriétaire, William-Vivian. Nous faisons du latin ensemble.

— Votre nom et le sien? lança étourdiment Severidge. William et Vivian. Est-ce une coïncidence?

— Non. Sa mère était la bonne de Viviane. Mais asseyez-vous. Voici le meilleur siège que je puisse vous offrir. Je prenais le thé. Je n'ai pas ce qu'il faut pour de nombreux invités, mais il y a une tasse disponible, je la garde pour William, à l'occasion.

Il prit la tasse sur la commode. Un plateau se trouvait par terre entre leurs chaises. La chambre était sombre. Le jour y demeurait encore en suspens, la lampe sur la table devant la fenêtre y jetait une lueur indécise et semblait briller derrière une toile d'araignée. Gaskony versa le thé. Severidge éprouvait la nécessité d'expliquer sa visite, mais le sentiment d'avoir indiscrètement découvert la situation du Juge, le gênait.

— Je ne serais pas venu, dit-il, du moins sans être annoncé, si j'avais su...

— Vous voulez dire que c'est une pauvre maison. J'ai éprouvé cela, au début. Je ne m'en aperçois plus, à présent. Il est difficile d'ouvrir la fenêtre sans avoir un courant d'air sur la tête; en dehors de cela, il y a des avantages. On a tout sous la main.

Gaskony se montrait poli, même cordial, mais si impersonnel que Severidge se demanda si le Juge avait compris vraiment quel était son visiteur, ou du moins s'il n'oubliait pas de temps à autre que c'était bien lui, Severidge, qui se trouvait dans la pièce. Lorsqu'il parla du Rodd's Club et nomma quelques-uns de ses membres, le Juge répondit sans témoigner d'aucune curiosité. Severidge se dit : « son esprit s'égare »; mais, à d'autres moments, il pensait que le détachement du Juge était un masque destiné à dissimuler son humiliation.

A la fin, il demanda :

— Que s'est-il passé, Juge?

— Ce qui s'est passé? Que voulez-vous dire?

— Je veux parler de votre démission du Rodd's Club; de votre vie actuelle.

— C'est très simple. Je n'ai pas d'argent.

— Mais vous avez votre pension.

— Non.

Severidge fut effrayé par ce monosyllabe, ainsi que par le ton sur lequel il était prononcé — un ton qui n'impliquait ni protestations, ni regrets, ni résignation; c'était celui du narrateur qui n'est pas affecté par son récit et Severidge, qui restait convaincu que le Juge avait le cerveau dérangé, fut atterré de constater qu'un homme pouvait avouer une pauvreté aussi lamentable sans en paraître le moins du monde affecté.

— Mais cela ne peut être vrai, dit-il. Les pensions du Gouvernement ne cessent pas.

Et il ajouta, du ton apaisant d'une infirmière :

— Tâchez de me raconter comment cela est arrivé.

Gaskony garda un instant le silence.

— Oui, fit-il avec un sourire. Je vais vous le dire. Cela vous intéressera. Ma pension a passé à rembourser une partie du prix de *Marius l'Epicurien*. Mais vous, dites-moi pourquoi vous êtes venu?

Le nom du livre et la brusque question frappèrent Severidge de deux coups de poignard. Il se demandait pourquoi il était venu. Était-ce pour constater la déchéance d'un homme qu'il haïssait ou bien pour se faire accepter par un homme qu'il enviait et par qui il aurait voulu être aimé? Les mots qu'il désirait prononcer — et cela passionnément, comme si c'étaient des larmes prêtes à couler — ces mots étaient : « J'ai votre *Marius* ». Mais il répondit posément :

— Je suis venu, mon cher Gaskony, pour m'informer de vous.

— Vous voyez où j'en suis, répondit le Juge. Lorsque le moment est venu pour moi de rendre le prix d'achat de *Marius*, l'argent avait été dépensé. Il a fallu le trouver.

— Elle ne le sait pas.

— De qui parlez-vous?

— De Viviane.

Le Juge eut un brusque mouvement de tête.

— Non, elle l'ignore. Mais pourquoi demandez-vous cela?

— Il ne faut pas qu'elle le sache.

— Au contraire. Je le lui ai laissé ignorer trop longtemps. Je voulais être sûr de moi, tout d'abord. Simple faiblesse. Dites-le lui quand vous retournerez à Londres. Décrivez-lui cette chambre et demandez-lui de venir se rendre compte elle-même. Elle et moi avons établi une règle : ne pas nous gêner mutuellement.

— Une règle bien discrète, il me semble, de tuteur à pupille.

— C'est une règle de salut d'homme à homme et d'âme à âme. Si seulement les dieux immortels l'avaient observée, il y aurait eu moins de confusion dans l'Olympe.

Un silence suivit. Severidge se sentit oublié. Le Juge l'avait écarté et était rentré dans son monde à lui. Severidge sortit son étui à cigarettes et le tendit au Juge.

Gaskony secoua la tête.

— Guéri de ça.

— Pourquoi?

— Chaque cigarette coûte le prix de deux journaux. Ce n'est pas que j'achète un journal.

— Mais pourquoi pas? C'est absurde.

— Eh bien, dit Gaskony, ils coûtent de l'argent; les Athéniens,

peuple hautement politique, s'en passaient ; j'écris sur le papier que j'achète.

— Mais des livres ! s'écria Severidge.

Gaskony fit un geste en l'air.

— Il existe une bibliothèque publique et, d'ailleurs, j'ai des livres dans un débarras.

Severidge se leva.

— Savez-vous, dit-il ; je peux bien vous l'avouer : lorsque je suis venu ici, j'ai cru que vous étiez — non pas véritablement fou — mais un peu dérangé d'esprit.

— Cela ne me surprend pas.

— Mais vous êtes assez sain d'esprit pour railler ma fortune.

— Je ne vous ai dit sur moi-même que la vérité.

— Je le sais. Je sais que c'est vrai. Je ne prétends pas que vous ayez eu l'intention de me taquiner, mais simplement que votre façon de parler de la pauvreté semblait être un défi lancé au millionnaire.

Gaskony sourit.

— Vous en savez très long.

— Viviane m'a dit cela une fois.

Gaskony hocha la tête, avec calme.

— C'est une phrase familière entre nous. Qu'avez-vous répondu ?

— J'ai dit : « Oui, mais je n'en sais pas encore suffisamment. »

— Cette réponse, fit Gaskony, sera portée à votre crédit dans le Ciel.

— Pas grand avantage pour moi, si je n'y suis pas pour toucher ce qui me revient.

La fenêtre était tout à fait obscure à présent, et Gaskony ferma le rideau. Son visiteur examinait la table étroite, les rideaux usés, le petit lit avec sa couverture usée. Ce n'était pas seulement une prison pour Gaskony, c'était sa tombe. Voilà à quel état l'orgueilleux Juge se trouvait réduit, voilà à quoi aboutissait son intégrité. Lui qui s'était fait une vertu de ne céder le *Marius* à aucun prix, l'avait vendu ensuite, afin d'acquitter quelque ancienne dette et se trouvait condamné à vivre dans cette pension de famille. Severidge, à ce spectacle, triompha en éprouvant d'ailleurs le sentiment de malaise qu'ont connu ceux qui voient monter leur ennemi sur l'échafaud. Il était tenté de prononcer un pardon arrogant, de ramener à lui la victime, de s'emparer d'elle, d'aller jusqu'à la réconciliation, de jouir de la soumission et de la gratitude qu'on n'allait pas manquer de lui témoigner. Ces sentiments complexes le conduisirent à un mouvement d'esprit qu'il jugea noble et généreux. Quelle situation magnifique ce serait d'être le messager qui apporte la nouvelle du sursis ! Quelle gloire d'agiter la baguette qui amènerait cette fin heureuse. Quelle agréable certitude que de savoir Gaskony contraint à tout jamais de reconnaître sa bonne volonté et d'admettre son amitié sur un pied d'égalité !

— Écoutez-moi, Gaskony, dit-il. J'ai une proposition à vous faire.

Le Juge s'éloigna d'un pas de la fenêtre et s'assit au bord du lit.

— Je sais au fond, poursuivit Severidge, ce que sera votre réponse, votre première réponse, votre première impulsion et, je vous en prie, ne vous y laissez pas aller. Laissez votre esprit s'ouvrir. Mettez de côté orgueil et conventions. Vous répondrez ensuite... Je voudrais que vous me permettiez de mettre fin à tout ceci en vous rendant cette somme.

— Vous ne me la devez pas, répondit le Juge.

— Je ne pose la question sous ce jour, fit Severidge avec une certaine gêne, que pour éviter de dire — ce qui je crains vous semblerait plus dur, mais j'irai carrément : je voudrais que vous acceptiez de moi vingt-cinq mille livres.

Sans donner au Juge le temps de répondre, il se hâta d'ajouter :

— Quittez cette maison. Faites vite une valise. Le temps de la terminer, et mon auto sera devant la porte.

Severidge quitta la cheminée, contourna leurs deux chaises et se tint devant le lit.

— Les décisions les meilleures sont prises immédiatement. Dites oui et vous partez d'ici. Vos livres et vos papiers suivront. Ce soir, nous dînerons au Rodd's Club. Laissez-moi faire cela.

Le Juge secoua la tête.

— Laissez-moi faire cela, répéta Severidge, ses doigts serrant et lâchant ses manchettes tour à tour. Cette somme ne signifie rien pour moi. Vous ne pouvez pas vivre ici, jour après jour, jusqu'à votre mort, dormir dans ce lit, gâcher votre existence.

— Je suis heureux ici, fit Gaskony.

— Vous le dites. Vous êtes forcé de le dire, parce que vous ne voulez pas accepter mon argent. Écoutez-moi, Juge ; nous sommes absolument seuls dans cette chambre. Ne pouvons-nous pas, pour une fois, très simplement, ignorer les conventions mondaines ? Ne cherchez pas par point d'honneur à nier ce que cet endroit a de misérable. Pour l'amour de Dieu, vous qui avez une vue plus profonde de l'existence que la plupart des hommes, pourquoi attachez-vous cette farouche et folle importance à l'argent ? Une femme préfère mourir de faim plutôt que d'accepter de l'argent, et vous vous aimez mieux mentir et vivre ici comme un chien dans son chenil. Pourtant, si quelqu'un venait à mourir — si je mourais — en vous laissant vingt-cinq mille livres demain, vous imaginez-vous que vous resteriez ici ? Si en ramassant un caillou sur la plage vous vous délivriez de ce cauchemar, ne vous baisseriez-vous pas pour le ramasser ? L'argent, moralement, n'a pas plus de valeur intrinsèque que cette pierre ; il n'est ni bon ni mauvais. Et cependant, si je renvoie cette pierre de votre côté, vous faites le dégoûté, vous dites : « Je suis heureux ici ! » Ce n'est pas du stoïcisme, c'est de la folie. Ne sentez-

vous pas cela?... Bien entendu, vous le sentez. Je vous en supplie, ayez le courage de le reconnaître.

— Mais vous vous trompez, répondit Gaskony. Je ne ramasserais pas la pierre. Je reviendrais ici, vivre comme je vis — il toucha du doigt la table à écrire — et je continuerais mon livre.

Severidge ne voyait là que le même orgueil pervers qui avait obligé si longtemps Gaskony à refuser de vendre *Marius*. Severidge interprétait ce refus comme la manifestation d'un mépris faussement aristocratique à son égard et à l'égard de son argent. Aussi éprouva-t-il une vive colère. En faisant son offre, il avait voulu abattre l'orgueil de Gaskony et à ses yeux son désir de domination avait pris le masque de la pitié ; il avait parlé avec feu et il se sentait cinglé maintenant par une attitude qui lui paraissait profondément ingrate. Il ne croyait déjà plus, pourtant, à l'authenticité de son mouvement de pitié ; il savait qu'il avait seulement voulu triompher de Gaskony. Pendant un instant, il se vit lui-même sous l'aspect intolérable d'un rapace, et sa colère contre Gaskony s'accrut. Cette colère qui montait en lui n'était d'ailleurs pas de celles qui s'exhalent en paroles brûlantes, elle demeurait glacée et comme solitaire.

Le Juge considérait Severidge d'un regard ferme, mais lointain. « Si je peux entrer en contact avec lui, se dit Severidge, je serai sauvé ; si je suis accepté par lui, je cesserai d'étouffer dans cette solitude terrifiante. » Sa rage fondit, devint une lassitude extrême et son courage fléchit. Un sourire de mendiant se dessina sur ses lèvres ; il s'approcha du lit, s'y assit et prit le bras de Gaskony.

— Permettez-moi de faire cela, dit-il. Ne m'en demandez pas la raison. J'agis non pour vous, mais pour moi.

Gaskony dégagea son bras.

— Si je prenais cet argent, Severidge, cela ne serait pas plus utile à vous qu'à moi. Ne vous imaginez pas qu'en ce qui me concerne, je m'accroche à quelque stérile ascétisme ou que je glorifie les vertus de la pauvreté. Si un peu d'argent me venait sans entraîner aucune sorte d'obligation — si je pouvais, par exemple, vendre un ou deux de mes chapitres à une revue — j'accepterais l'argent avec plaisir. Cela rendrait les choses plus faciles ici, me permettrait de prendre le train et d'entretenir une ou deux amitiés que je ne voudrais pas perdre. Cela me procurerait du vin de temps à autre, ce dont je me passe plus difficilement que de tabac... Mais je ne veux pas revenir à mon ancienne vie. Ce n'est pas qu'elle ait été mauvaise ; de beaucoup de points de vue, c'était une bonne vie. Mais pour moi, ce n'était pas une vie créatrice ; c'était une existence agréable, tout simplement. Je flânais, trouvant toujours une excuse pour ne pas écrire le livre qui est — qui pourrait être en tout cas — la seule raison valable de mon existence sur cette planète. Vous direz que j'aurais aussi bien pu l'écrire dans

mon coin du Temple qu'ici. En effet, peut-être, si j'avais été un autre homme. Il n'y a aucune magie dans cet endroit-ci. Il n'existe aucune règle sur les conditions d'existence. Mais, en pratique, personne n'accomplit l'œuvre de sa vie sans commencer par s'être mis en mesure de l'accomplir. Personne ne gagne une course sans s'être entraîné au préalable. Je me trouve donc ici, nullement comme Diogène dans son tonneau, mais comme un homme qui s'est vu forcé de modifier sa manière de vivre, pour accomplir son œuvre ici-bas.

Severidge se redressa et se leva. Il passa ses mains sur ses joues et appuya ses doigts sur ses tempes un instant.

— Je regrette, dit-il. Je crois m'être exprimé en termes excessifs. Je vais me retirer.

Il promena son regard autour de la chambre.

— En ce moment, je ne sais même pas qui je suis, ni pourquoi je suis ici.

— Voilà ce que, moi, j'apprends en ce moment, dit le Juge.

— Quoi donc?

— Qui je suis; pourquoi je suis ici. Comprenez-moi, Severidge. Je suis heureux d'un bonheur que je n'avais jamais connu jusqu'ici.

— Par votre livre?

— Par seulement par mon livre. Cela pourrait ou non en être la fleur. La racine est dans ma vie, ici; en moi-même et au delà de moi-même.

— Dois-je croire cela?

— Est-ce si difficile à croire?

Severidge prit une feuille de papier sur la table et la laissa retomber.

— En votre présence, dit-il à regret, ce n'est pas difficile.

Puis, la colère éclata en lui de nouveau et il poursuivit avec une véhémence mordante :

— Mais plus je vous crois sincère, moins je m'incline devant votre vérité. Plus je vous crois, plus je vous hais et vous méprise. Vous acceptez la vie, je me révolte contre elle. Pourquoi l'homme est-il dénué de courage? Pourquoi ne se révolte-t-il pas? La fleur est toujours empoisonnée. A Athènes même, la fleur était empoisonnée et elle a péri.

— Voyez-vous, Severidge, répondit le Juge, debout près de lui dans la porte ouverte, ce n'est pas d'Athènes que vous m'apprendrez à désespérer. Nul n'apprend à haïr la vie au petit matin.

— En ce qui concerne la vie humaine, répondit Severidge, je ne fais pas de distinction entre le matin et le soir.

— C'est la réponse des morts.

Un pied sur l'escalier, Severidge se retourna violemment, son regard brillait; mais les mots qui jaillissaient en lui ne furent pas prononcés.

XXX

Dans Campion Road, une pluie fine tombait. Elle avait cessé lorsque Severidge revint et le vent s'apaisa, mais il ne s'aperçut pas de ce changement. Il marchait, les mains croisées derrière son dos, tête baissée, sans voir les rues qu'il traversait ; il avançait comme par étapes, trottoir après trottoir, réverbère après réverbère, en proie à un trouble d'une extrême violence. Il voulait effacer les minutes qu'il venait de vivre. Elles avaient trompé son attente et elles menaçaient de dissoudre sa volonté.

Il était indispensable qu'il réduisît à néant cette petite chambre, le papier des murs, la tête de Gaskony, le bonheur du Juge et sa liberté. Il comptait les pavés, il éprouvait le besoin de toucher un réverbère, puis un autre et encore un autre ; il voulait sentir le contact du métal ruisselant ; il se contraignait de songer à l'hôtel éclairé, au dîner, au vin, au jaillissement de l'esprit qui, de nouveau, parcourt le corps, au flot de confiance, au frôlement du désir. C'était une particularité chez lui, une raison du pouvoir qu'il exerçait sur les hommes, que ce don de provoquer en lui-même ce qu'il y a dans une foule de contraire à la raison. Tout en se tenant en dehors de cette foule et en la méprisant, il pouvait capter son ardeur, et se sentir enflammé par la griserie de « l'idée-masse ». Cela lui permettait de considérer l'univers comme un instrument qui lui était soumis.

A l'hôtel, il retint une chambre et donna l'ordre d'y faire porter sa valise, restée dans l'auto. Il choisit le vin qu'ils boiraient au dîner, sonna pour demander un plateau de boissons et se baigna sans hâte. Viviane, dont la promenade s'était terminée après la tombée de la nuit, se trouva dans le hall un instant avant lui. Severidge expliqua qu'il était trop tard pour rentrer à Londres, car il ne tenait pas à faire ce long trajet dans l'obscurité ; il comptait passer la nuit à l'hôtel, à moins, bien entendu, qu'elle n'eût changé d'avis et désirât partir.

— Mais vous n'avez rien apporté ?

— J'ai toujours une valise dans l'auto, en cas d'imprévu. Je peux rester ici très confortablement, à moins, bien entendu, répéta-t-il, que vous n'ayez changé d'avis.

— Renoncer à aller voir Gasky ? Pourquoi cela ?

Mais il suffisait à Severidge d'avoir émis ce doute.

— Aucune raison particulière, répondit-il d'un air vague, laissant sous-entendre qu'il en existait bien une. Mais vous auriez pu changer d'idée, voilà tout.

Elle s'informa de Gasky.

— Connaissez-vous l'endroit ? dit-il. La femme n'est-elle pas votre ancienne bonne ?

— Lou. Oui. Je ne connais pas la maison. La dernière fois que j'ai

vu Lou, c'était à mon mariage. Gasky est-il confortablement installé chez elle? Comment est-ce?

— Modeste, répondit Severidge. Il économise visiblement.

— En réalité, dit Viviane, lorsqu'il était chez lui, il vivait toujours simplement. Il ne tenait qu'à une seule chose : terminer son *Athénien*. Il acceptait le reste comme cela se présentait : le Rodd's Club, les cigares et ainsi de suite. Mais, en fait, il n'aspirait pas à la bonne vie. Quand nous allions en vacances, nous nous installions toujours dans un petit hôtel ou dans une pension de famille — voilà ce qu'il aime, au fond. C'est un Victorien très ferme, mais sans prétentions. Je crois que les Victoriens, du moins les bons, étaient beaucoup moins prétentieux que nous.

Viviane revoyait le logement au bord de la mer où le Juge l'avait amenée autrefois — une pièce, pas belle, mais grande et sur la façade avec un balcon, un cabinet de travail, une chambre à coucher pour lui et une autre plus grande pour elle et sa bonne. Et elle ajouta :

— Cela me fait plaisir que Lou l'ait installé confortablement. Je m'en inquiétais parfois, mais j'aurais dû savoir qu'elle le ferait. Votre « Intelligence Service » semble s'être passablement fourvoyé.

Il sourit.

— Mon « Intelligence Service » ne se compose pas de Victoriens sans prétention. Ceux qui en font partie ne connaissent pas le Juge comme nous le connaissons. C'est sa démission du Rodd's Club qui m'a préoccupé — sans raison, semble-t-il. Malgré tout, il vit plus pauvrement qu'il ne le faisait, comme vous en jugerez par vous-même si vous y allez. Je lui ai demandé si je pouvais lui être de quelque utilité, mais il m'a plus ou moins donné la réponse de Diogène : « Oui, en vous retirant de mon soleil », ce qui a remis le pauvre Alexandre à sa place.

— Il n'a pas eu l'intention d'être désagréable.

Ils allèrent dîner en riant. Pendant sa promenade, Viviane s'était dit qu'elle devait s'excuser de la manière dont elle avait quitté Severidge. Il ne réclama pas la moindre amende honorable. Jamais homme ne s'était montré plus éloigné de cette malédiction de l'humanité que Viviane nommait en elle-même « le pardon acerbe ».

A présent, elle n'éprouvait plus aucune nervosité, ni d'inquiétude pour Gasky et toute tension avait disparu. Severidge racontait des riens avec intelligence et parlait de bonne musique, les deux choses qui plaisaient le plus à Viviane. Il y avait des huîtres. A peine eut-elle goûté au chablis, qui était léger et doux, qu'elle s'aperçut que, sans lui demander son avis, on venait de le remplacer par du sherry très sec. Elle se plut à cette invisible intervention d'une influence magique.

— Qu'est-ce qui réellement vous a poussé à aller voir Gasky? demanda-t-elle.

— Vous voulez dire : en quoi cela me regardait-il? En fait cela ne me regardait en rien — mais il se trouve être un de ces hommes enviables que vous aimez.

Severidge s'interrompit assez longtemps pour permettre à ces mots de faire leur effet, puis il lui épargna la gêne d'une réponse.

— Je vous ferai, poursuivit-il, cette confession à ma honte : le Juge m'a toujours intéressé plus que je ne l'intéresse. J'attacherais un grand prix à son amitié.

— Mais vous êtes bien amis, d'une certaine façon ?

— D'une certaine façon seulement, répéta-t-il. Ma chère amie, avouons-le carrément.

Elle demanda :

— Pourquoi y ajoutez-vous un tel prix ?

— Je vais vous le dire, fit-il d'un ton léger, mais en obligeant Viviane à soutenir son regard qui était devenu nettement provocateur. J'attache du prix à son amitié pour la même raison que j'en donnerais à votre amour. Cela me transformerait. Je voudrais être transformé.

— Je me le demande, répondit-elle d'un air de doute. Ne chercheriez-vous pas plutôt à transformer les autres ?

— Vous pourriez essayer.

Il ne voulut pas la pousser davantage. Ils burent leur White Horse et causèrent musique, sujet qui enchantait toujours Viviane et n'éveillait aucune crainte chez elle. Son jugement musical, il est vrai, commençait à subir l'influence de celui de Severidge. Lorsqu'il dénigra Chopin, qui avait été un de ses dieux à elle, Viviane répondit presque en s'excusant. Il s'apercevait combien les jugements de Viviane devenaient malléables, à quel point ils prenaient la forme qu'il leur suggérait comme s'ils n'étaient qu'argile sous sa main, et cela lui causa une joie intense. « Il ne restera bientôt rien d'elle-même qu'elle ne soit prête à renier, se disait-il ; son moi cessera d'exister. L'abandon de son corps aurait pu ne pas impliquer l'abandon de son esprit. » Or, la possession qu'il désirait dépassait de beaucoup celle du corps et il prévoyait comment, graduellement, il séparerait Viviane de ses attaches profondes — d'Henry qui deviendrait de plus en plus sa propre créature et de Gaskony qu'elle aimait. A travers elle, il pourrait encore atteindre Gaskony. Le vieil homme restait vulnérable dans son amour pour elle. Bien qu'il sût que Viviane finirait par aller à Campion Road, il voulut retarder sa visite à Gaskony. C'est pourquoi, le dîner terminé, lorsqu'on leur apporta le café dans le hall, il parla de leur retour à Londres, le lendemain.

— Dix heures du matin, serait-ce trop tôt ?

— Mais il ne faut pas m'attendre, dit-elle. Je dois voir Gasky.

— Si vous en avez toujours l'intention.

— Pourquoi pas ? Je suis venue pour cela.

— C'était ma faute. Mon « Intelligence Service » avait donné une fausse alerte.

— C'est possible. Mais je suis ici.

— Enfin, dit-il, c'est à vous de décider. Je pensais que vous craindriez de l'ennuyer.

Comme il l'avait souhaité, ce mot frappa Viviane.

— L'ennuyer? fit-elle, entendant un écho de la voix de Gaskony.

— N'est-ce pas là une sorte de mot de ralliement dans votre famille?

— Vous en a-t-il parlé?

— En passant.

— Cherchez-vous à me dire que Gasky ne veut pas me voir?

— Ma chère Viviane, je n'ai rien dit de semblable.

— Mais a-t-il dit à propos de moi que... Comprenez-vous, était-ce en parlant de moi qu'il a été question de ce mot de la famille? De lui à moi, cela a une importance énorme, savez-vous?

— Je le sais, c'est pourquoi je vous l'ai répété.

— Très bien, dit-elle. Alors je rentrerai avec vous, demain matin à dix heures.

Viviane garda le silence, bouleversée. Une fois encore, elle se voyait au bras de Severidge, allant voir Gasky. « Pourquoi est-ce que je fais ça? Cela ne me ressemble pas. » Elle ne se reconnaissait pas dans la jeune femme assise en face de Severidge, d'un Severidge dont elle approuvait tous les propos, tandis qu'elle était elle-même subitement prise de crainte à l'idée d'aller voir Gasky. Elle lança un coup d'œil à Severidge et se redressa dans son fauteuil, puis elle respira profondément avec l'intention de lui demander de nouveau ce qu'avait réellement dit Gasky, mais Severidge parlait de l'usage si particulier qu'avait fait Mozart du *sol* mineur; elle lui répondit et eut peur de poser sa question. Elle éprouvait de nouveau l'impression qu'elle avait ressentie lorsque Severidge s'était emparé de son bras et l'avait entraînée en avant. Sa volonté lui échappait; seule son intuition demeurait et soudain jaillit en elle le farouche désir d'être libre, de sortir de la foule, d'échapper au chaos et de retrouver l'ordre. Viviane se leva et quitta Severidge.

Il resta assis à la table, pressant l'extrémité de ses doigts les uns contre les autres, la lèvre légèrement boudeuse, regardant de côté pour guetter le retour de Viviane. Quand elle reviendrait, il se lèverait et rapprocherait le siège de la jeune femme de quelques centimètres. Mais elle ne revenait pas. Il attendit longtemps, puis il alla frapper à la porte de sa chambre. Il n'y eut aucune réponse. Il s'informa au bureau. La clef était accrochée au tableau. Le portier lui dit que la dame était sortie quelques instants plus tôt. Severidge revint à la place qu'il occupait. Il était blême de colère et enfonçait continuellement son doigt entre son cou et le col de sa chemise. Au bout d'un moment, il prit son pardessus et se rendit au garage. Il conduisit lentement au début, espérant rattraper Viviane, mais il y avait beaucoup de rues latérales qu'elle aurait pu prendre et il appuya sur l'accélérateur, voulant, si possible, être à Campion Road avant elle. Mais il attendit longtemps devant la porte

sans qu'elle parût et il comprit enfin qu'il avait manqué Viviane. A présent, elle était avec le Juge. Il fit avancer doucement l'auto, à l'écart de la maison, tourna l'angle de la rue, stoppa et sortit de la voiture. Il attendrait Viviane sur le trottoir. Une des fenêtres du numéro huit était complètement éclairée et sans rideaux. Des gens passaient rapidement devant la croisée. Ils semblaient jouer à quelque jeu. Songeant qu'il devait être visible, à la lueur de cette fenêtre, Severidge descendit la rue et marcha de long en large, sans quitter des yeux le numéro huit, touchant de temps à autre du dos de sa main le fer cannelé des réverbères.

XXXI

— Est-ce que ce sera un grand livre, Gasky, demandait Viviane? Au fond, vous devez bien le savoir, à présent.

Il était au lit, appuyé contre ses oreillers. Le bloc de papier sur lequel il écrivait quand elle était entrée reposait sur le couvre-pieds, parmi des feuillets qui avaient déjà été utilisés et arrachés du bloc; elle était dans le petit fauteuil qu'elle avait approché de lui. Pour ne pas se refroidir et ne pas consommer trop de gaz, il s'était couché aussitôt après le dîner, et c'est ainsi que Viviane l'avait trouvé, travaillant, lorsque Lou, après l'avoir accueillie dans la cuisine, avait enfin consenti à la faire monter. Lou semblait regretter si fort de devoir se retirer que le Juge l'avait fait asseoir avec eux. Elle parlait très peu et restait immobile, les yeux fixés sur Viviane. La jeune femme lui paraissait une énigme vivante. Elle ne pouvait se faire à l'idée qu'elle avait en face d'elle la petite fille qu'elle avait élevée autrefois. Enfin, elle fit promettre à Viviane de revenir la voir, puis se décida à dire bonsoir et à se retirer.

— Enfin, fit le Juge après le départ de Lou, tu m'as surpris en plein travail, Viviane, ma chérie. C'est jouer cartes sur table.

Il venait de lui raconter brièvement comment il avait dû sacrifier sa fortune et elle l'avait mis au courant de la situation d'Henry, lui avait expliqué leur prospérité grandissante et avait conté son arrivée en compagnie de Severidge. Aucun des deux n'avait pressé l'autre de questions. Ils respectaient leur fameuse règle d'indépendance mutuelle. Il n'y avait aucune gêne entre eux et Gaskony put dire sans affectation de modestie que l'*Athénien* s'étaierait sur des documents d'une rare valeur. Il ajouta que par la suite — après sa mort — de nouvelles fouilles modifieraient peut-être l'opinion qu'on pouvait avoir sur certains problèmes, mais qu'à son avis le livre triompherait de l'épreuve du temps.

— Alors, vous faites ce que vous désiriez?

— Chose curieuse, dit-il, j'ai l'impression d'être un jeune homme écrivant son premier livre et, pourtant, je ne connais pas les incertitudes d'un jeune homme. Je sens la statue à l'intérieur du bloc de marbre. La sculpter est une autre affaire. Je n'ai pas la sûreté de style qu'on

n'acquiert sans doute que par un long exercice ; mais de phrase en phrase, les paragraphes eux-mêmes deviennent moins rebelles. Il me semble que je fais des progrès. Ce sont les transitions qui m'inquiètent, mais il y a toujours la corbeille à papier si on a le courage de s'en servir. Il y a aussi l'autre genre de courage : ne pas détruire trop vite parce qu'on est fatigué et qu'il semble plus aisé de recommencer que de corriger.

Viviane en savait déjà très long sur l'*Athénien*, car elle en avait entendu parler pendant toute sa jeunesse. Aussi de brèves indications lui suffisaient-elles pour comprendre l'œuvre que Gaskony avait accomplie. Lorsqu'il lui dit qu'il était heureux, elle n'eut pas besoin de lui en demander la raison.

— Ce qui m'intéresse en Severidge, continua-t-il, c'est sa psychologie. Il a commencé par vouloir me sauver. Quand j'ai refusé, il s'est mis dans la tête que je vivais ici par amour de l'ascétisme. Il s'imaginait aussi que je redoutais la vie et la fuyais. Quand j'étais à l'école, nous allions aux matchs de cricket dans des breaks. Nous nous penchions sur les côtés de la voiture et nous nous moquions des passants. Je crois que nous étions pleins de pitié pour les pauvres diables, parce qu'ils ne s'amusaient pas comme nous, ne chantaient pas nos chœurs et qu'ils devaient marcher, tandis que nous roulions. L'idée ne nous venait pas que la marche, elle aussi, peut être une activité plaisante... Ton Severidge est encore dans le break.

— Mon Severidge ?

Cette pointe avait été jetée si naturellement que Viviane eut un mouvement de recul. Mais elle se ressaisit aussitôt.

— Non, dit-elle. Ne retirez rien, Gasky. Je suis mal engagée et je ne sais pas comment cela s'est produit. Le fait que je me trouve ici, avec lui, éclaire la situation plus clairement que ne pourrait le faire un long discours.

Elle lui raconta sa promenade avec Severidge au bord de la mer, cette après-midi-là, et comment elle avait refusé de le suivre quand il était parti vers Campion Road. Elle répéta leur conversation sur la Fondation Severidge et la part qu'y prenait Henry ; enfin, elle lui dit comment, après dîner, elle avait été sur le point de consentir à renoncer à sa visite.

— As-tu de l'amitié pour lui, Viviane ?

— De l'amitié ? répéta-t-elle.

— Ou de l'admiration ?

— Ni amitié, ni admiration, il faut chercher un autre mot, Gasky.

— Je préférerais que tu le trouves toi-même.

— Il est le fer qui fait jaillir l'étincelle de mon silex.

— Mai tu n'es pas du silex, ma chère enfant.

— Je sais. Il commence par me rendre silex. Cela semble curieux à présent, quand j'y songe : au dîner, j'ai trahi Chopin.

— Pas beaucoup d'étincelle là-dedans, dit le Juge.

— Vraiment ? Les mensonges ont de l'éclat parfois, eux aussi. Et puis je n'étais qu'à moitié persuadée de ce que je disais.

— L'es-tu encore ?

Elle le regarda.

— Pas ici, dit-elle. Pas maintenant.

— Mais lorsque tu retourneras dans... dans cet hôtel ou à Londres ?

— Alors, Dieu sait que je pourrais croire à moitié n'importe quoi. Oh ! quel soulagement d'être ici, Gasky. Vous assis là, avec votre *Athénien*. Vous ressemblez à un homme qui, du haut de sa forteresse, contemplerait les hordes barbares. Votre forteresse n'est pas la mienne, je le sais. Chacun a la sienne, du moins quand on réussit à la découvrir ; mais en tout cas, vous me donnez l'impression que j'en possède une — alors que d'ordinaire ma vie me paraît dépourvue de sens. Je ne suis pas seule à éprouver ce sentiment-là et à le détester, dit-elle, lorsqu'il fit mine de l'interrompre. La moitié du monde ne connaît-elle pas ce désarroi ? Severidge me donne la sensation de ressembler à une foule qui marche au son des fanfares... Que dois-je faire ? Lui dire que je ne veux plus le revoir ?

Le Juge ne répondit pas et elle continua :

— Si je fais cela, où en serai-je ? Faut-il que je dise à Henry de ne plus se mêler des affaires Severidge, lui persuader d'en sortir ?

— Je ne chercherais pas à le persuader de faire ou de ne pas faire une chose, dit le Juge. On cherche beaucoup trop à persuader les autres en ce monde.

Il y eut un long silence.

— Vous souvenez-vous, dit Viviane, de l'après-midi où vous êtes venu à la Maison-Rouge. Nous avons pris le thé dans le jardin.

— Cela nous est arrivé souvent.

— C'était le jour de l'anniversaire de maman. Vous m'avez donné ce clip de diamants.

— Je m'en souviens très bien.

— Vous redoutiez Severidge, à ce moment-là. Oui, Gasky, c'est vrai. Tout à fait comme moi, à présent... Et dans cette chambre, maintenant, vous ne le craignez plus. Vous ne le craindrez jamais plus... Mais moi, je ne peux pas m'installer dans une pension de famille. Je n'ai pas un grand livre à écrire.

— La question n'est pas que le livre soit ou non un grand livre. La question est d'être soi-même.

Viviane souleva le porte-plume, sur la table.

— Je suis lasse de me demander ce que je dois faire...

— Tu dois apprendre à être. Apprends cela et rien ne pourra t'atteindre. Rien, ni personne. Pas même le diable...

Gaskony se redressa sur ses oreillers, se pencha en avant, et montra du doigts l'extrémité opposée de la chambre.

— Donne-moi ce livre, Viviane : quatrième rayon ; le troisième à partir de la gauche... Si tu lisais ce qu'Ève dit à Adam quand elle veut partir, tu verrais les deux grands périls dont nous sommes menacés. Le premier est de ne pas apprécier l'ennemi à sa juste valeur. Le second de laisser rompre notre unité. Les conséquences d'une pareille erreur sont toujours les mêmes, dit le Juge, sur le champ de bataille ou au Paradis.

La véhémence de Gaskony fit sourire Viviane.

— Je me souviens que vous m'avez dit, ce jour-là, que votre pauvre ami Severidge n'avait pas le pied fourchu. Je crois que c'est vrai. Il est souvent aimable et bon. Je crois qu'il a sincèrement de l'affection pour moi et pour vous.

— Peut-être bien. Par moments, répondit le Juge. Écoute ceci :

Le Démon se détourna
De son propre péché, et pendant un instant demeura
Stupidement bon, dépouillé de l'inimitié,
De la ruse, de la haine...
Mais l'enfer qui toujours brûle en lui...
Bientôt fait cesser sa joie.
Sa torture grandit quand il voit
Des plaisirs à d'autres destinés et, bientôt,
Sa farouche haine l'entraîne à nouveau...

» Voilà le flux et le reflux de l'autoritarisme depuis l'origine des temps. Milton l'observa chez Satan... et, plus discrètement, chez Cromwell.

Viviane hésita.

— Gasky, dit-elle, je ne vois pas clair en moi et je suis lasse. Prenez garde au démon, lorsqu'il est doux et plein de sagesse... Voilà ce que je comprends. Mais sous cette forme, cette pensée ne m'est d'aucune aide en ce moment. Dites-moi, vous, ce que je dois faire.

— Ce que je dois être, répondit le Juge, rectifiant.

— Ce que je dois être, répéta-t-elle. Dites-le moi avec vos mots à vous.

Et parce qu'il ne répondit pas aussitôt et qu'elle sentait ses yeux se remplir de larmes, elle se leva et alla près de la cheminée et regarda le petit tableau de Sickert.

— Je ne saurais infléchir ton âme. C'est un exercice tout à fait vain, surtout quand on n'est pas de la même génération.

— Mais vous êtes mon père, dit-elle.

Il eut un soupir douloureux...

— Vous êtes mon père et ma mère, dit-elle.

Il ne répondit pas. Ses mains se levèrent et reposèrent, frêles et osseuses, sur les pages ouvertes de son Milton. Il pencha la tête.

— Alors je parlerai, dit-il, et parce que je suis vieux et que je suis un homme, je prie pour que ta mère parle par ma bouche.

Il redressa la tête, regarda fixement la jeune femme et commença :

— Tu dis que je suis ton père, Viviane, mais je ne suis ni ton père par la chair, ni ton père en Dieu. Je n'ai d'autre droit sur toi que mon amour, si l'amour confère un droit.

Ayant prononcé ces mots, son assurance fléchit ; il haussa légèrement les épaules, comme s'il voulait renoncer à ce droit qu'il venait de s'arroger et il ajouta :

— Il me semble qu'un enfant vient à moi et me demande : « Qui est Dieu », à *moi*. Comment lui répondre ?

Il serra les lèvres, comme s'il luttait contre un doute.

— Enfin, s'écria-t-il, tu m'as imposé la conclusion.

Mais pendant un long moment, aucun mot ne sortit de ses lèvres. Il avait commencé à méditer les paroles qu'il voulait prononcer, des paroles subtiles et, espérait-il, persuasives, mais son regard tomba sur la joue de Viviane et il se dit : « Mon Dieu, je ne suis pas en face d'un étudiant en philosophie, mais devant une jeune femme qui est bien près de faire des bêtises. Inutile de lui faire un sermon, mais inutile aussi de lui caresser l'épaule et de lui parler un langage puéril. Viviane n'est pas une imbécile. Elle a posé la question la plus compliquée qu'il y ait au monde — la question dont toutes les autres dépendent : Qui suis-je ? — Mais elle a eu le bon sens de la poser. Il faut y répondre. »

— Viviane, dit-il.

— Oui, Gasky.

— La question, n'est-il pas vrai, est de savoir si ce que tu recherches existe réellement.

— Oui, et ce que je cherche c'est moi-même.

— Toi-même. Oui, mais à quel niveau ? A quelle profondeur ? Te demandes-tu ce que tu es en ce moment, ce soir en particulier ?

— Non, ce n'est pas là ce que je veux dire.

— Ou bien cherches-tu ce que tu pensais de toi-même aujourd'hui, ou cette semaine ou cette année ?

— Il ne s'agit pas de temps ou de durée, dit-elle.

— Ce ne sont pas aux rides qu'on voit à la surface de l'eau que tu t'attaches. Ce que tu recherches est plus profond. Mais ce moi profond existe-t-il. Peux-tu dire ce qu'il est ?

Viviane remua les lèvres, mais garda le silence.

— Est-ce ce que nous appelons la conscience ?

Elle secoua la tête.

— Je ne crois pas. La conscience peut dépendre du moi profond... encore que chez moi elle soit une sorte de bête qui se dérobe.

— Une bête qui se dérobe ?

— Oui, elle a peur des fantômes, dit Viviane en souriant, et elle n'aime pas à gravir les longues côtes.

— Ah ! répondit le Juge, ce n'est pas seulement par ta voix que tu

ressembles à ta mère. Mais ta mère a gravi les côtes, malgré tout... Et alors, poursuivit-il, si ce que tu recherches n'est ni ta conscience, ni ton apparence, peux-tu m'expliquer ce que c'est? Tout à l'heure, quand je t'ai posé la même question, tu as remué les lèvres. Qu'allais-tu répondre?

— Vous trouveriez cela stupide, Gasky — stupide, je veux dire, dans la mesure où cela s'appliquerait à moi.

— Pourquoi cela?

— Enfin, fit-elle, peut-être pas. Vous souvenez-vous de m'avoir appris ce petit passage du *Banquet*, dans lequel Platon dit que c'est au cœur des choses belles qu'on découvre la Beauté absolue? Platon lui-même ne peut pas expliquer par des mots en quoi elle consiste, et moi...

— Non, non. Ne te dérobe pas devant cet obstacle. S'il existe un principe de beauté au cœur des belles choses, et un principe de vie au cœur des choses vivantes, ne crois-tu pas qu'il y a un principe d'individualité, une essence, sans laquelle tu n'existerais pas au plus profond de ton être.

— Oui, répondit-elle.

— Il y a un toi absolu, de même qu'il y a une beauté absolue.

— Je le crois.

— Alors, s'écria-t-il, quand tu dis : Qui suis-je? N'est-ce pas cela que tu recherches?

— Certainement, Socrate, répondit-elle. Voilà ce que j'aurais ajouté si vous ne m'aviez pas interrompue. J'y étais arrivée un peu plus tôt que vous

Il se rejeta en arrière, contre les oreillers, et joignit son rire à celui de Viviane.

— C'est possible, c'est possible, ça se peut, s'écria-t-il. J'ai toujours pensé que Socrate était instruit par ses élèves. Mais il les entraînait à l'instruire. Ne l'oublie pas.

Le rire de Gaskony et la souriante raillerie de Viviane l'appelant du nom de Socrate étaient un souvenir de leur passé. Elle l'avait taquiné ainsi lorsqu'il se servait pour l'instruire de la méthode socratique. Elle avait oublié cela et lui aussi, mais ils s'en souvenaient tout à coup, et ce souvenir leva le voile qui, malgré leur persistante affection, était tombé entre eux depuis qu'elle s'était mariée. Ils étaient unis de nouveau et elle commença de se retrouver telle qu'elle était avant que la confusion se fût emparée d'elle, et à sentir de nouveau l'unité de son âme.

Lorsque la voix de Gaskony parvint de nouveau à son entendement, Viviane écouta avec attention, mais elle ne dépendait plus des raisonnements du Juge. Sa propre force lui était revenue.

— Un homme, disait Gaskony, peut être comparé à une roue. Le centre d'une roue qui tourne est un point immobile; la roue tourne autour de lui. » Bien entendu, un esprit pratique prétendrait que c'est

là couper les cheveux en quatre. Laissons-le parler. Le monde est dans le gâchis parce qu'il a oublié que certains cheveux doivent être coupés en quatre.

Rien n'est plus inconcevable qu'une roue qui n'ait pas un point central. Sans ce centre, la roue n'existe pas. Ainsi, ton être le plus intime n'est ni ton caractère, ni tes actes, ni même ta personnalité apparente ; il est, lui encore, un centre sans lequel tu n'existerais pas. Désolé, ma chère enfant. Je tiens des discours qui me dépassent moi-même. Comme si j'avais de l'autorité ! Crois-moi, je n'ai pas la moindre prétention. Voyons, aimes-tu encore ton mauvais sujet ?

— Henry ? Oui, Gasky.

— Je ne veux pas dire, en es-tu amoureuse, je suppose que cela continue. Ai-je raison ?

— Oui.

— Alors l'autre chose. Qu'est-ce qui, compte tenu de l'attirance physique, t'a fait l'aimer ? Lui, et nul autre ?

— Le centre de sa roue, peut-être, Gasky. En tout cas, je l'ai cru.

— Et maintenant ? Que s'est-il passé, enfin, depuis qu'un rayon a été brisé ?

— Je crois qu'il le répare. Faites-lui crédit.

— Mais je lui fais crédit. J'ai de l'affection pour ton vaurien... Seulement, que t'est-il arrivé à toi ?

Viviane s'appuya en arrière, les mains croisées derrière sa tête.

— Je connais la réponse, mais... il faudrait la moitié de ma vie pour vous la donner.

— Que tu saches cette réponse, c'est tout ce que je demande... Tu comprends, Viviane, pour moi qui t'ai connue toute la vie, tu demeures essentiellement la même personne, unique. Ce que tu peux faire ou devenir n'y changera rien. Cette identité absolue persiste, bien que tu aies grandi et bien que ton visage, tes façons d'être et même ton caractère se transforment. C'est que, voilà, le centre — ton âme — le centre ne change pas. Ne le sens-tu pas, toi aussi ?

— Parfois, Gasky, je prononce des mots comme peut le faire un acteur quand il récite son rôle. Ce ne sont pas mes propres paroles, ce sont celles d'un autre. C'est ce qui m'est arrivé ce soir quand j'ai renoncé à défendre Chopin. J'étais en complète contradiction avec ma propre intelligence et cependant, les phrases semblaient venir de moi, quand je l'ai fait. Je ne manquais pas de sincérité.

— Seigneur, mais ton intelligence, ce n'est pas toi ! s'écria-t-il.

— Je sais, répondit-elle.

Puis, par-dessus son épaule, elle regarda la porte.

— Je voudrais qu'il vienne..., dit-elle.

— Qui cela ?

— Henry.

— L'attends-tu ?

— Non, et pourtant, il pourrait venir. Il est vrai qu'il ne sait pas où je suis, mais il pourrait venir ici.

Assise, très raide, les yeux fixés sur le bouton de la porte, elle ajouta en se retournant :

— Qu'importe ? C'est comme s'il était venu.

Elle cacha sa figure, mais ses épaules étaient immobiles ; elle ne pleurait pas et Gaskony attendit. Subitement, elle abaissa ses mains, l'entoura de ses bras et posa sa joue contre la sienne.

— Ma chérie, fit-il, demande-toi auprès de qui — homme ou livre — ta voix reste claire, et auprès de qui elle commence à se voiler. Sur la réponse, règle ta vie.

Ce n'étaient pas seulement les paroles de Gaskony, mais sa fermeté qui avaient rendu la paix à Viviane. Elle considérait à présent le Juge : il était assis très droit dans son lit, Milton entre ses mains, le regard illuminé par ses pensées. Elle n'éprouvait plus ni peur, ni confusion. Ce n'est pas qu'elle eût trouvé des réponses à toutes les questions qui l'assaillaient, mais ces questions elles-mêmes devenaient transparentes, comme une brume percée par le soleil. Elle ne forma aucun plan de conduite et décida seulement de téléphoner à Henry avant de s'endormir.

Le Juge lui tendit la main.

— Tu es fatiguée, ma chérie. Viens, dis-moi bonsoir. Ton Henry t'accompagnera sur le chemin du retour, qu'il soit réellement présent ou non.

Elle sourit et s'approcha :

— Quand vous me lisiez *l'Odyssée*, dit-elle, il y avait un passage que vous m'avez fait apprendre. Vous disiez que c'était votre passage. Je me demandais pourquoi. A présent, je le sais.

— Ta mère l'avait trouvé pour moi. Récite-le.

— « Alors, le soleil se coucha, répéta-t-elle, et ils arrivèrent au sanctuaire d'Athéné. Ulysse s'assit... et Pallas Athéné l'entendit, mais elle ne se montra pas encore à lui... »

— Pas encore, dit le Juge et il prit la main de Viviane. Elle se pencha, l'embrassa et sortit.

Dans la rue, elle leva la tête, face au vent et Severidge qui aperçut son visage, recula et la laissa passer.

Le Juge sortit de son lit et prépara sa table pour le travail du matin. Quand il eut terminé, il éteignit sa lampe et songea à Nausicaa. « C'était le dernier mot du récit, le doux sommeil tomba rapidement sur lui et dénoua les soucis de son âme. »

CHARLES MORGAN

(TRADUCTION DE GERMAINE DELAMAIN)

TRISTAN BERNARD

La plupart des hommes ont deux visages, et parfois plusieurs, et le public ne connaît pas toujours le plus vrai. On sait bien qu'à côté de l'auteur de *l'Anglais tel qu'on le parle*, du faiseur de bons mots et du spécialiste de mots croisés, il y eut l'auteur d'ouvrages délicats, romans ou pièces, qui s'échelonnent des *Mémoires d'un jeune Homme rangé* à *Jules, Juliette ou Julien*. Mais il y eut aussi un aède peu connu qui, au soir de sa vie, réunit, sous le titre de *Soixante ans de Lyrisme intermittent*, une partie des poèmes que jusque-là il se contentait de réciter à ses familiers, et en même temps un amateur de poésie à la mémoire prodigieuse... Qui n'a pas entendu mon père réciter, à la veillée, des ballades de Marot ou des sonnets de Verlaine ne connaît pas Tristan Bernard. Mais qui l'a connu vraiment, je veux dire dans tous ses contours et dans tous ses secrets? Il y eut peu d'êtres aussi pudiques, et le bruit même que l'on faisait autour de son nom finissait par le cacher davantage. Il est des hommes que le manteau de la légende dissimule aux yeux profanes... Et moi-même, j'avais souvent l'impression de ne le saisir que par échappées. Instants précieux dont je voudrais pouvoir donner quelque idée.

Cet homme si « ouvert » était tellement fermé qu'il m'est arrivé, adolescent, de me demander avec inquiétude si mon opinion sur lui pouvait l'intéresser. Petit malentendu dont sa discrétion fut responsable, sans doute, mais la mienne aussi. J'attendais pourtant avec grande anxiété le résultat de ses répétitions générales, la lecture des premiers articles! Or, au lendemain de la générale de *Triplepatte*, dont la carrière fut brillante, mais le départ incertain, je surpris malgré moi une conversation téléphonique. « Ce qui m'a le plus inquiété, disait-il, c'est que Jean ne soit pas venu me revoir à la fin. » J'en restai bouleversé ; il n'en sut jamais rien. Ainsi, à ses yeux, mon jugement avait du prix! Il ne me demandait pas mes impressions ; mais il les attendait.

Cela étonnera peut-être ; mais non point ceux qui ont approché des humoristes. Un auteur d'idylles ou de romances peut bien étaler son cœur en long et en large. Un humoriste le cache, et c'est peut-être un des éléments de l'humour. On ne saurait cacher ce qui n'existe pas. L'auteur d'une romance peut s'offrir une sensibilité artificielle. Mais les vrais chemins du cœur sont des détours. La vérité humaine ne se trouve pas forcément dans la chanson ou le roman sentimental, mais se découvre, quand on ne l'attendait pas, au tournant d'une phrase de Dickens, dans une boutade de Molière.

On a parfois prononcé le nom de Dickens à propos de Tristan Bernard, et il ne s'en étonnait pas. On découvrirait sans peine dans *les Mémoires d'un jeune Homme rangé* bien des échos de l'humoriste anglais, et Daniel Henry, dans une certaine mesure, est un personnage des bords de la Tamise transposé par une sensibilité française. Mais ce n'est pas cela seulement. *Les Mémoires d'un jeune Homme rangé* demeurent à mon sens un des ouvrages que le recul du temps mettra aux premières places. Mon père avait trente-trois ans. C'était l'année — 1899 — de *l'Anglais tel qu'on le parle*. La pochade de *l'Anglais*, écrite en un soir de détente heureuse, eut un succès mondial. *Les Mémoires* eurent un succès profond, mais plus discret. Les deux ouvrages, en cette année décisive, indiquent bien les deux lignes principales qui ne cesseront pas de courir au long de sa carrière, tantôt parallèles, et tantôt mêlées. Il faut se garder de systématiser. Certaines comédies, certains romans bourgeois restent bien dans la ligne des *Mémoires ;* d'autres s'infléchissent vers la comédie légère, voire vers le vaudeville. Inversement, bien des ouvrages d'apparence légère gardent des racines dans cet humour attendri hérité de Charles Dickens.

La littérature anglaise, par ailleurs, ne semble pas l'avoir beaucoup influencé. Shakespeare, pourtant, déchaînait son admiration, mais Shakespeare appartient à l'univers.

On pensera peut-être que cette admiration allait de préférence aux fantaisies, aux pièces sentimentales ou aux études de mœurs, au *Marchand de Venise*, notamment, dont il fit une adaptation. Non, elle allait d'abord aux grandes fresques, à *Jules César*, à *Antoine et Cléopâtre*. De cette dernière pièce surtout il parlait souvent et, commentant le court rôle d'Enobarbus, si chargé en peu de répliques d'humanité profonde, il me disait : « Shakespeare est un merveilleux gaspilleur : il prodigue en une courte scène, en une réplique parfois, des richesses dont un autre ferait un ouvrage entier. »

Pareillement, il préférait Corneille à Racine. Sa passion pour Corneille ne se démentit jamais, et j'entendrai toujours le tremblement de sa voix quand il récitait des vers de don Diègue ou du vieil Horace. Elle est vraie — contrairement à bien d'autres — cette histoire de mon père, après une représentation d'*Hernani* à la Comédie-Française, s'arrêtant devant le buste de Corneille : « Va! Tu peux dormir tranquille. »

Nous trouvons là chez lui un sentiment de la grandeur qu'il dut sans doute à la fréquentation prolongée des Parnassiens dans sa jeunesse. La richesse verbale d'un Leconte de Lisle ou d'un Heredia l'exaltait. Il pleura toute sa vie la mort prématurée d'Ephraïm Mikhaël, poète emporté à vingt-trois ans. La richesse colorée de la poésie parnassienne lui était d'autant plus sensible que mon père n'était pas musicien. Et s'il était réticent sur Hugo dramaturge, il était sans réserves sur Hugo poète. Dans tout ce que je note là, au hasard des souvenirs, on peut découvrir comme un fil d'Ariane : dans les labyrinthes de son humour, mon père fut toujours, consciemment ou non, à la recherche de l'héroïsme.

Mais sa pudeur naturelle l'empêchait de le laisser transparaître dans son œuvre. Et cela est mieux, car l'art le meilleur est fait de retenue. Il n'y a pas lieu de regretter que mon père n'ait pas été l'écrivain lyrique qu'il regrettait de ne pas être, mais je pense que le lyrisme qui était en lui a sous-tendu toute son œuvre d'une richesse comme impalpable.

Quelle génération d'ailleurs s'est davantage refoulée, dissimulée et meurtrie que cette équipe de *la Revue Blanche* ? Que de richesses, que de talents, mais en même temps que de masques, que d'ironies, que de négations, que de scepticisme ! Équipe de fin de siècle ! Besoin de destruction ! Anarchisme intellectuel ! Jeunes gens malheureux d'une époque heureuse ! Ah ! oui, combien elle nous paraît heureuse, aujourd'hui, cette génération intellectuellement torturée... C'est à se demander s'il n'y a pas là une loi de compensation et si les générations qui ne connaissent pas le drame extérieur n'ont pas le besoin incoercible de créer le drame en elles-mêmes.

Mais cette équipe de jeunes sceptiques, voyez en définitive quelles œuvres solides elle laisse. Parce qu'elle fut sceptique ? Non, mais parce qu'il y avait en elle une grandeur qu'elle refoulait et brisait, mais par là même vivifiait et magnifiait. Il faudrait pénétrer dans tous les arcanes de ses contradictions. On découvrirait que ce ne sont pas toujours les lyriques avoués qui laissèrent l'œuvre la plus substantielle, mais que bien des jeunes sceptiques qui croyaient tuer leur cœur étaient des lyriques qui ne s'avouaient pas. Il fallut son *Journal* pour découvrir tout ce qu'il y avait sous l'ironie de Jules Renard. L'auteur de *Poil de Carotte* enviait le succès de *Cyrano*. Il semblait pourtant bien loin du lyrisme, celui-là, et, Dieu merci, il n'a pas cherché à en faire. On ne le classait pas comme poète, mais c'est lui qui trouva cette définition : « Un beau vers a douze pieds et deux ailes. »

On comprendra mieux l'affection qui liait Tristan Bernard à Jules Renard, si l'on songe que ce n'est ni par l'ironie ni par le scepticisme que des hommes comme eux peuvent se tenir, mais par le fond du cœur. Mon père, qui lui survécut trente-sept ans, a toujours gardé à Renard un culte particulier. Il ne se privait pourtant pas de le plaisanter, ce qui était encore une façon de plaisanter son propre cœur. On sait que Renard était plein de petits travers, de petites infirmités de l'âme qui empoisonnaient sa vie et qu'il notait quotidiennement.

— Un jour, contait mon père, je l'avais emmené à un déjeuner de sportifs.

On sait qu'il jouissait dans ces milieux d'une grande popularité ; mais Renard n'y était qu'un inconnu.

— Ils n'en ont que pour vous, disait-il en riant jaune.

— Aussi, ajoutait mon père, je le vis se gonfler quand quelqu'un s'adressant à lui : « Ah! monsieur Renard, j'ai la plus grande admiration pour vous...

Un temps d'arrêt...

— Il y a dix ans, moi, que j'essaye de ne pas fumer. »

Et mon père riait de l'anecdote, comme d'un bon tour joué à ce cher compagnon. L'ironie n'est que le masque de l'attendrissement. Que d'êtres tendrement unis passent ainsi leur vie à jouer à cache-cache! Mais quelle sonorité prennent ces instants de choix où, levant le voile de la pudeur, on se trouve vraiment face à face! Plus d'artifice alors, plus de respect humain. Ce sont les diamants du souvenir...

Mon père me disait de son père : « C'est seulement dans les dernières années de sa vie que j'ai eu avec lui des moments d'intimité vraie. » Dieu sait pourtant si mon grand-père suivit sa carrière avec la plus anxieuse affection. Quand il y avait une pièce sur l'affiche, il téléphonait chaque soir au théâtre et c'est lui qui nous annonçait la recette, d'un ton triomphal ou navré. Le succès était son succès... Tout semblait, anxiétés et joies partagées, les avoir unis par les liens les plus solides. Ils ne se rencontrèrent pourtant qu'au moment de se séparer, et il fallut, pour qu'ils fissent l'un vers l'autre le pas décisif, un événement qui bousculât toutes les perspectives. Ce fut la guerre de 14.

J'étais, moi, dès ma jeunesse, beaucoup plus de plain-pied avec l'un et avec l'autre : mon grand-père, parce qu'il y a toujours moins de réserve pudique de grand-père à petit-fils ; mon père, parce que nos formations et nos goûts étaient beaucoup plus voisins. Pourtant la guerre de 14 marqua aussi un tournant dans nos rapports.

Et d'abord mon départ! Le 3 août 1914 — j'étais jeune marié, j'avais un enfant, j'en attendais un autre — mon père m'accompagna jusqu'à la gare de Charenton où je devais m'embarquer. Le long du chemin, il me berçait de consolants mensonges, tout ce que l'on peut dire à un fils qu'on va peut-être embrasser pour la dernière fois. Je savais qu'il mentait. Mais jamais l'atmosphère entre nous n'avait été plus dépourvue de voile et d'artifice. Le souffle de la guerre avait balayé toutes les fausses pudeurs. Souvent mon père me dit plus tard : « Quand j'ai un ennui quelconque maintenant, je n'ai qu'à penser au 3 août 1914... »

Hélas! il ne se doutait pas...

J'évoque une autre image de la guerre. En janvier 1917, j'étais dans la région de Compiègne. Il tenta de venir m'y voir, mais il ne put dépasser la gare de Creil. C'est moi qui eus l'autorisation d'aller à Creil pour le rencontrer. Nous passâmes une nuit à bavarder, emmitouflés, dans une

chambre d'hôtel glaciale (il s'amusa beaucoup à constater que le pot à eau contenait un bloc de glace). Au petit jour il me ramena à la gare. Nous y passâmes deux heures, regardant les trains de munitions et de ravitaillement qui montaient vers le front et les trains qui revenaient à vide, et cette double circulation — les artères et les veines de la guerre — semblaient l'intéresser prodigieusement. Il la commentait en termes chaleureux. Et je savais bien que c'était une façon de m'encourager. C'était une façon de me dire au moment de nous séparer à nouveau : « Vois comme dans les pires circonstances il peut y avoir quelque chose d'exaltant. Et c'est cela qu'il faut voir, et ainsi l'on comprend qu'on est utile. Prends donc patience, mon petit. »

Ce ne sont pas les paroles qu'on entend qui ont ou n'ont pas un accent de vérité ; ce sont les intentions qu'on perçoit. Cette nuit de Creil me reste à cet égard singulièrement précieuse. Nous avons connu peu d'heures d'intimité aussi étroite, peu d'heures où fût plus vivant ce triple langage qu'on n'entend réellement que des hommes sensibles : les paroles prononcées, ce qu'elles veulent dire et ce qui ne se dit pas.

En ce temps-là mon père disait encore : « Il faut toujours essayer de voir le beau côté des choses. » Il pensait donc que toute chose offrait un beau côté par quoi l'on pouvait s'en consoler. Malgré son horreur de la guerre, ceux qui l'ont vu alors savent bien avec quel intérêt passionné il suivit toutes les phases de la tourmente de 14. Il y avait en lui une intense curiosité. Elle prit les formes les plus différentes, et je n'ai besoin de rappeler ici ni les sports, ni les mots croisés ; cette curiosité fut son constant soutien aussi bien contre la peine que contre l'ennui.

Jusqu'à la guerre de 39.

Là il ne comprit plus.

Même la guerre de 14 n'avait pas réussi à entamer le fond d'optimisme et de générosité qui était en lui. Son sourire demeurait quelque chose de vrai. Ce n'était ni un décor, ni une attitude, mais le reflet d'un état d'âme, ce que d'aucuns appelaient sa philosophie ou sa bonhomie.

En 39, il sembla que prenait fin un monde dont il avait été un des symboles. C'est bien l'impression dominante qu'au lendemain de sa mort j'ai retirée de la lecture des journaux, tant français qu'étrangers, et c'est à mon sens ce qui fut écrit de plus vrai, parmi tant d'idées toutes faites et de plaisanteries usées.

Mais ce n'était pas vrai seulement en 47, à sa mort. Ce fut vrai dès 39 et il le ressentit lui-même profondément, en parla peu et commença dès lors à s'enfermer en lui-même.

On le vit alors, peu à peu, descendre au fond de ce mutisme qui fut pour lui comme une défense : la défense contre son époque d'un homme qui n'était plus de son époque. C'était 1900 refusant de comprendre 1940. On accusait sa surdité grandissante. Ce n'était qu'un bon prétexte. « Porter un appareil, disait-il ? Pourquoi ? J'entends bien assez. »

En juin 1940, il était chez nous, en Bretagne... Nous avions décidé de

ne pas quitter notre village. Lui, qui n'avait pas les mêmes raisons de rester, partit pour le Midi avec ma belle-mère et mon frère Raymond. Nous ne devions pas le revoir avant octobre 43, après son arrestation à Cannes et sa libération de Drancy. Pendant plusieurs semaines nous fûmes entièrement coupés ; puis commença cette correspondance par cartes « interzones », à tant d'égards si déprimante. Or il arriva que mon père y prit une sorte de goût, il serait plus exact de dire une habitude, et pendant trois ans nous reçûmes de lui une carte presque quotidienne. Les silencieux écrivent volontiers ce qu'ils ne disent pas. Le grand silencieux de Cannes, fermé à ceux qui l'approchaient, mystérieux à son entourage, dans les quelques lignes qu'il nous adressait chaque jour — et qui, parfois, étaient son seul effort — laissait transparaître ses pensées, ses soucis, ses inquiétudes, parfois le fond de son âme. Il ne nous eût pas écrit de longues lettres. Mais dans leur brièveté ces cartes en disaient beaucoup plus. Ainsi ce vieil homme détaché du monde, enfermé en lui-même, qui projetait d'écrire, mais ne l'écrivit pas, une « Psychologie du vieillard », finit quand même par en écrire une, jour après jour, sans s'en apercevoir, par le simple souci de garder avec nous un contact quotidien. Ces cartes sont comme l'envers de ce drame de silence qui fut le sien pendant ces années sombres.

Les projets qu'il faisait en lui-même et dont il ne parlait pas et qu'il ne réalisait jamais ; ses impressions de lectures et ses jugements sur les écrivains du passé ou d'aujourd'hui ; ses regrets de ne pas connaître l'arrière-petite-fille née à Paris en 1940 et la joie de sa découverte quand Martine, à deux ans, lui fut amenée à Cannes ; tout cela s'exprime ou transparaît dans ces lignes quotidiennes ; et aussi ses inquiétudes à notre sujet, et sa tristesse, et son ennui, et la longueur du temps.

Quand je fus arrêté, il continua d'écrire à ma femme. Impossible dans ces cartes de s'exprimer en clair. Il y pique de courtes phrases dont les termes seuls sont indifférents :

— Quand pourra-t-on écrire au voyageur ?

— Nous ne faisons que penser à quoi tu penses.

— Notre santé est bonne *physiquement*.

— Je pense à vous tous et au voyageur. Quand pourrai-je lui écrire ?

— Heures terriblement longues...

— Vous vous doutez du sujet de mes préoccupations.

— Je me livre à un travail que je fais semblant de croire utile et qui, au fond, est uniquement destiné à occuper des minutes interminables.

Et, parfois, le cœur trop plein laisse échapper un aveu :

— J'aime écrire vos noms.

Le 17 mars, il a appris ma libération. La carte de ce jour, qui bien entendu ne peut être qu'allusive, porte cette phrase :

— Santé morale bien meilleure que la semaine dernière.

Pourtant, le 19, ayant reçu une carte de moi, il entrebâille davantage la porte de son cœur :

— Avec quelle émotion j'ai retrouvé sur une carte reçue aujourd'hui une écriture...

La phrase n'est pas achevée.

A partir de ce moment, la conversation interrompue reprend avec moi. Il plaisante lui-même ses velléités de travail dont il sait bien qu'elles n'aboutiront plus.

— Le bisaïeul (il tient beaucoup à ce titre nouveau) travaille à un ouvrage qui ne lui fatigue pas les méninges.

— La machine à écrire est remise en mouvement. L'effort cérébral n'est pas considérable, le travail consistant à recopier de vieux articles, à qui on enlève au passage quelques cheveux blancs.

— Je continue mon travail de sélection dans mes ouvrages. Ça me dispense d'inventer, ce qui est appréciable dans cette période de stérilité.

— Je me suis adonné à un régime de poésie. Je ne fais pas beaucoup de vers. Le rythme est à peu près de deux quatrains par trimestre.

Ou bien, parlant de sa machine à écrire :

— Il faudrait forger un mot tiré du grec pour expliquer que cet appareil est maintenant destiné à tuer les heures.

Ce sont de constantes variations sur l'ennui et sur la longueur des jours :

— Le bisaïeul, après-demain, aura accompli son vingt-deuxième mois de Cannes... J'ai fait un an de volontariat à Evreux et à Saint-Omer et — cinquante-sept ans plus tard — près de deux ans d'*involontariat* sur la Côte d'Azur.

Et, un beau jour, ce quatrain :

Qu'ils soient d'Europe, ou bien d'Asie, ou bien Afar,
Tous les habitants de la terre
Connaissent bien cet orthoptère
Que l'on appelle le cafard.

Le 1er janvier 1943, il écrit :

— 1943!... Grand-père (mon papa) aurait cent cinq ans, grand-mère cent un ans, Louis XIV trois cent cinq ans! Comme le temps passe! (C'est une façon de parler, car ici il ne passe pas très vite!)

Un peu plus tard :

— Le bisaïeul que je n'ai jamais observé avec autant d'acharnement (faute d'autres occupations de mon esprit), le bisaïeul me fait l'effet d'un étrange petit Poucet qui veut consigner ses mémoires, et qui se trouve perdu dans une inextricable forêt de dates.

A cette époque il lit et relit beaucoup et commente :

— La lecture est tout de même un bon remède. Flaubert, en ce moment, agit bien. J'ai restreint un peu ma dose de Balzac, afin de ne pas user son efficacité.

— Vraiment c'est une bonne fortune miraculeuse que d'avoir à sa disposition de tels compagnons d'élite (il y a dans ce monde un nombre important de gens qui n'en profitent pas).

Sur tous ces compagnons, ses cartes sont riches d'impressions savoureuses : Corneille, Molière, Marivaux, Hugo...

Il revient volontiers sur Chateaubriand.

— Je me détache difficilement du Malouin et je lui sais gré de me tenir compagnie. C'est un compagnon peu ordinaire.

— Je suis un peu désœuvré parce que M. de Chateaubriand m'a quitté il y a deux jours.

Il relit Racine :

— Reçu hier matin la visite de Jean Racine, qui est venu me faire lire sa pièce : *Bérénice*, que je connaissais déjà. Mais, dans mon dernier quart de siècle, j'ai des impressions nouvelles sur ces anciennes connaissances. Elles me paraissent justes, ces impressions... Mais les vieillards ne sont-ils pas un peu trop sûrs d'eux?

— Ouvert aujourd'hui une brochure d'*Iphigénie* pour vérifier un vers. Recommencé pour la nième fois à lire la pièce. Mais j'ai remis le volume de côté après deux scènes. Le monde est plein de choses assez embêtantes sans encore prendre part aux embêtements d'Agamemnon. Pardon, Jean Racine!

Il retrouve aussi ses anciennes pièces :

— J'ai relu *l'Affaire Mathieu* et *le Flirt ambulant*, avec une certaine sévérité que mes sentiments favorables à l'auteur ont changé peu à peu en indulgence.

Et ainsi de suite...

Notre conversation dura trois ans. Et puis il fut arrêté, transféré à Drancy, libéré. Je le retrouvai... Joie mélancolique! Il était fatigué, usé, triste, n'entendant presque plus rien. Je ne lui écrivais plus, il ne m'écrivait plus, puisque nous pouvions nous voir chaque jour... mais notre conversation était finie.

J'ai l'impression aujourd'hui que c'est en le retrouvant que j'ai commencé à le perdre. Déjà silencieux pour les autres, il le devenait également pour moi, à qui, désormais, il ne pouvait plus que parler. Du moins ne le retrouvais-je plus que par instants! Mais combien ces instants furent précieux! On pouvait passer des semaines sans tirer de lui autre chose que des mots indifférents. Et puis un jour, un soir, on avait la chance d'apercevoir par une échappée le fond de cette âme exquise, non pas telle que la foule la voyait, encombrée de tout l'artifice qui faisait sa légende en cachant sa vérité, mais telle qu'elle n'apparaissait qu'à quelques-uns, de plus en plus rares et privilégiés.

Dix jours avant sa mort, dans un dîner intime, nous eûmes le dernier de ces moments-là : il fit des frais, récita des vers... Les vers fuyaient devant sa mémoire, se répétaient... Il avait un geste amusé comme pour se moquer de lui-même... A l'ami qui avait dîné avec nous, il dit avec un sourire ineffable : « Revenez me voir... » Ce fut son dernier sourire...

Je ne pourrai jamais dire assez tout ce que fit l'admirable dévouement de ma belle-mère, en ces dernières années, pour lui dissimuler les diffi-

cultés matérielles et lui adoucir les souffrances physiques. Mais il y a des choses contre lesquelles la plus tendre sollicitude demeure impuissante. Beaucoup de ceux qui le virent alors ont pu s'imaginer qu'il était devenu insensible à tout. C'était mal le connaître. La vérité est qu'il demeura jusqu'à la fin, derrière et malgré les souffrances physiques, pénétrable aux angoisses morales... Mais plus que jamais il cachait et défendait son cœur. La pire des épreuves lui était réservée pour la fin : apprendre que le petit-fils déporté à Mauthausen ne reviendrait pas. Et quel petit-fils! Si proche de lui. Par le caractère, par la tournure d'esprit, par la fantaisie, par la curiosité. Et même on avait vu chez l'enfant, puis chez le jeune homme, s'épanouir des traits qui, chez l'aïeul, demeuraient cachés. Il fallait avoir compris les ardeurs qui bouillonnaient au cœur du vieil ironiste pour savoir que les ferveurs du petit-fils venaient de la même source. J'ai déjà noté combien grands-pères et petits-fils se trouvent facilement de plain-pied ; le malentendu des générations ne joue plus ici. Ce fut vrai entre Tristan et François, et je sentis maintes fois par-dessus ma tête se nouer d'affectueuses complicités. S'il est donc un être sur lequel mon père pouvait s'attendrir... Dans une des cartes reçues en 42, je relève encore cette phrase :

— J'aime beaucoup M. de Chateaubriand, pas seulement parce qu'il s'appelle François-René...

Bien entendu, c'est avec de grandes précautions que nous lui laissâmes comprendre la vérité...

— Des précautions ? diront certains. Ignorez-vous que les vieillards ont une sensibilité atténuée ?

Ah! qu'en savez-vous ? Ils se cachent mieux, et celui-là s'y entendait. Ma belle-mère le savait bien, à qui, deux ou trois fois, il dit d'une voix qui se voulait indifférente, mais où perçait le tremblement caractéristique : « Est-on sûr pour François ? »

C'est tout. C'est suffisant... Qu'il se réfugie après cela dans les statistiques et les mots croisés, qu'importe ? Il continue à tromper son cœur : il ne le supprime pas.

Sa dernière sortie fut pour l'exposition dont François-René Bernard avait longtemps rêvé, mais qu'il ne devait pas voir : aquarelles, dessins, revenus sans lui des Alpes ou du Midi. Au milieu, le portrait de Tristan par son petit-fils mettait une note de bonhomie mélancolique. De petits portraits de Martine, nièce de François, parsemaient de sourires les paysages de neige... Mon père s'assit, regarda, parla peu, puis demanda à rentrer. C'était en mai 46. Il ne devait plus quitter son appartement.

Il ne commenta jamais cette visite. Mais, à partir de ce jour, il se fit un curieux transfert. Quand j'allais le voir, la seule personne dont il me demanda régulièrement des nouvelles était la petite Martine. Peut-être fut-elle la dernière espérance terrestre qui illumina cette âme au soir d'une longue vie...

JEAN-JACQUES BERNARD

UN ULCÈRE SOCIAL : LES PRISONS

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le problème des prisons se pose aux hommes de bonne volonté. Dès le début du christianisme, la charité s'y est heurtée douloureusement et a fait ce qui était en son pouvoir pour adoucir des conditions inhumaines. Saint Vincent de Paul, que sa fonction d'aumônier des galères mettait en contact avec les réprouvés et dont le génie organisateur savait arracher la bienfaisance à l'individualisme, lança sur les prisons l'extraordinaire Compagnie du Saint-Sacrement. Tartuffe rend un hommage involontaire à cet effort, lorsqu'il claironne à la cantonade :

... Je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

La littérature elle-même s'en mit et le roman de Daniel Defoé, *Moll Flanders*, fournit un document remarquable sur les conditions de vie à Newgate, la grande prison de Londres.

Mais il fallait attendre le XIXe siècle pour que le régime des prisons subît en Europe occidentale et en Amérique des réformes de structure. La prospérité économique du capitalisme naissant les permettait, alors que la mise en valeur du monde améliorait en quantité et en qualité l'ordinaire des plus pauvres et que, de partout, surgissaient les constructions neuves. L'opinion publique les favorisait, sous les impulsions conjuguées de la charité chrétienne, représentée notamment par Ozanam et ses conférences Saint-Vincent-de-Paul, de la philanthropie humanitaire et du romantisme qui réhabilitait — voyez *les Misérables* — les bagnards et les prostituées. Après Beccaria et ses disciples, le droit pénal s'adoucissait et les recherches pénitentiaires devenaient une sorte de science, à mi-chemin entre le droit et la médecine. A cela, vinrent s'ajouter les conséquences de la psychologie et de la psychopathologie, la théorie du criminel-né, l'idée que, dans le crime, les responsabilités sociales dépassent celles de l'individu, la croyance, parfois naïve, que le criminel relève au moins autant du psychiâtre que du magistrat.

Je ne voudrais pas présenter les prisons du siècle dernier comme des Edens. Les bagnes de Nouméa ou de Cayenne, les pénitenciers militaires désignés sous le nom symbolique de Biribi s'apparentaient plutôt à l'enfer et le titre de la fameuse enquête d'Albert Londres, *Dante n'avait rien vu*, s'il est hyperbolique, n'est tout de même pas qu'une hyperbole. Reste que, sans parler des petites prisons départementales où quelques braconniers et chemineaux passaient l'hiver dans le farniente sous l'œil des gardiens paternes, sans même évoquer les prisons-modèles, toujours trop rares et demeurant les organes témoins de bonnes intentions, la condition du prisonnier moyen s'adoucit considérablement : la torture abolie ne subsistait plus que sous la forme atténuée du passage à tabac toujours dénoncé, du reste, par une presse vigilante ; les brutalités avaient disparu des maisons d'arrêt ; la loi donnait aux prévenus les moyens de se défendre contre les longueurs de la détention préventive ; les prisons témoignaient d'un confort relatif, mais réel, et la nourriture — haricots, pommes de terre, bœuf gros-sel — ressemblant au rata des troupes, suffisait à rassasier des estomacs sains.

Si les prisons continuaient à créer des embarras sociaux, notamment pour la réadaptation des libérés, ils étaient mineurs, d'autant que le gibier des geôles, vagabonds professionnels, récidivistes, criminels spécialisés et blanchis sous le harnois, constituait une catégorie particulière, où les individus normaux avaient peu de chance de tomber, sauf pour des causes hors série, crimes passionnels ou banqueroutes de grande envergure. Les détenus politiques, peu nombreux, soutenus par une partie de l'opinion et de la presse, jouissaient de conditions spéciales.

***

Aujourd'hui, tout est changé. La silhouette massive des prisons domine un univers devenu à la fois atomique et concentrationnaire. Je n'en veux pour preuve que la place tenue par le thème de la prison dans la littérature présente. De ce point de vue, *le Procès*, de Franz Kafka, apparaît comme une vision sombrement prophétique. Envahissante, tentaculaire, la prison pose à tous nos contemporains un problème de premier plan, presque personnel, puisque, dans les bouleversements qui agitent notre monde, nul n'est sûr d'échapper à l'arrestation et à la détention.

La clientèle des prisons se renouvelle. Aux « chevaux de retour », aux « doublards » et aux « tricards » vient s'adjoindre une foule de délinquants primaires et occasionnels, gros ou petits trafiquants du marché noir — petits, surtout — faibles sociaux qui, poussés par la misère, ou tentés au delà de leurs forces, succombent à la tentation ; ceux-là, qui, en temps normal, eussent été honnêtes, sont les jouets d'une époque désaxée, les victimes, à leur façon, de la guerre. En quelques années, la délinquance juvénile a quintuplé : signe des temps. Et l'on ne saurait oublier ces

« messieurs bien », que les vicissitudes politiques conduisent du pouvoir à la prison, ou vice versa, et dont les bonnes manières, la politesse, l'ironie raffinée, les relations brillantes déconcertent le personnel pénitentiaire, habitué à la fréquentation de Bubu de Montparnasse ou de Jo-la-Terreur.

Cet afflux de « nouveaux » surpeuple des bâtiments devenus trop petits, si bien que, depuis 1940, des cellules prévues pour un captif en logent au minimum quatre ou cinq. La promiscuité produit des contaminations physiques et morales. La prison comblée devient un immense pourrissoir. Et le problème assume une telle ampleur que nul ne pourrait plus en ignorer — si des silences opportuns n'entretenaient à bon marché la paix des consciences.

***

Il a toujours été délicat de parler des prisons. On le fait ou bien en spécialiste de la science pénitentiaire et l'on n'est lu par personne ; ou bien en journaliste, et l'on risque de commettre, par excès de simplification, erreurs et injustices. Avant guerre, les enquêtes sur les prisons n'ont pas manqué dans les journaux, retentissantes, voire tonitruantes. Presque toutes semblaient fausses aux spécialistes, parce que le souci d'accrocher le lecteur somnolent, le goût du sensationnel et, pour lâcher le mot cru, l'utilisation du sadisme en déformaient les perspectives et les conclusions. Elles bourraient le lecteur d'horribles détails, vrais ou faux, mais qui, même avérés, relevaient encore de l'exceptionnel ; elles laissaient dans l'ombre les scandales profonds et permanents parce qu'ils n'eussent pas fait monter le tirage. On daubait, procédé facile, sur le personnel pénitentiaire, spéculant sur le plaisir de tout bon Français à voir Guignol rosser le gendarme. Or ce personnel n'est ni pire ni meilleur que celui des autres administrations. Il fait ce qu'il peut, dans des conditions difficiles, et s'il ne peut pas beaucoup, ce n'est pas toujours sa faute.

A ces difficultés permanentes se joignent des difficultés présentes. Dans le heurt des passions politiques, parler aujourd'hui de réformer les prisons, c'est paraître se classer d'un côté de la barricade, avec les « collaborateurs » et les « vichyssois ». L'extrême-gauche qui, naguère, fulminait contre le régime des prisons, prend feu maintenant, dès qu'on parle d'améliorer le sort des captifs, parce qu'elle trouve parmi eux d'anciens adversaires. Une partie de l'opinion la suit volontiers, soit parce qu'elle n'a pas compris encore la nouveauté et l'urgence du problème, soit parce que, pleine du souvenir des atrocités nazies, elle juge en termes passionnés, sans réfléchir que, si la cruauté répond à la cruauté, notre combat perd le plus pur de son sens.

Heureusement, des hommes et des femmes qui, sous l'occupation, connurent la prison pour résistance, pensent et agissent différemment. Quand ils ont quitté leurs geôles, ils se sont juré que cela changerait.

Pour avoir travaillé avec eux, au plus sombre de la guerre, pour avoir diffusé clandestinement leurs témoignages quand l'oppression ne permettait pas de parler haut, j'ai conscience d'interpréter correctement leur volonté.

***

Nous nous accordons sur quelques principes élémentaires — et nous pensons que tout homme de bonne foi doit les accepter avec nous, quelles que soient ses opinions politiques et ses croyances religieuses, quelque jugement qu'il porte sur le phénomène de l'épuration.

Le premier de ces principes, c'est qu'il faut respecter, en tout homme, même déchu, la dignité humaine. Il est indigne de l'homme d'avilir l'homme jusqu'à l'animalité, de le réduire au désespoir. Il ne doit pas y avoir, sur terre, de damnés de la terre.

C'est pourquoi, lorsque la société laisse la vie au criminel (nous ne voulons pas aborder ici la question de la peine de mort), elle doit faire en sorte que cette vie demeure humaine, c'est-à-dire qu'elle ne soit pas simplement une mort plus lente, une déchéance physique, mentale et morale, la continuité d'un désespoir qui ne pourrait aboutir qu'à l'abrutissement, à la folie ou à la révolte.

L'énoncé du premier principe conduit au second : la peine de l'emprisonnement est, par elle-même, assez dure pour qu'on ne l'aggrave pas de cruautés supplémentaires, délibérées ou non. Par la ségrégation, par la privation totale de liberté, par les humiliations inévitables et constantes qui l'accompagnent, elle pèse lourdement sur les condamnés, qu'elle voue souvent à une diminution physique et presque toujours à une diminution psychique. Y ajouter des brutalités, des brimades, des humiliations systématiques, l'entourer de conditions inhumaines, c'est transformer en enfer ce qui devrait être un purgatoire.

Et nous touchons au troisième principe. La peine de l'emprisonnement n'est pas seulement répressive, mais curative ou, comme on disait autrefois, médicinale, puisqu'à la fin de son terme, le condamné doit recouvrer la liberté et rentrer dans la cité des hommes. Il importe qu'elle remplisse cette fonction, qu'elle réhabilite, au sens premier du mot, les détenus, qu'elle en refasse des êtres humains. Si elle y manque, elle n'est plus qu'un illogisme administratif, une hypocrisie sociale, et il paraîtrait plus décent d'en finir avec les criminels par la chambre à gaz ou la piqûre de morphine.

Ces trois principes expriment à la fois l'intérêt des individus et celui de la société. Chez la plupart des criminels, en effet, les responsabilités propres apparaissent comme ténues par rapport à celles du milieu et des conditions sociales ; la société a déjà mal rempli son devoir envers eux ; si elle accroît encore sa faute, elle se dérobe au pacte tacite qui unit les

hommes, justifiant ainsi par avance les réactions brutales de l'anarchie. Elle-même, d'ailleurs, est intéressée à récupérer les éléments encore valables pour leur rendre une valeur sociale : cela lui revient moins cher, en définitive, que d'entretenir un énorme appareil de répression.

***

Dans les circonstances présentes, le système pénitentiaire français s'acquitte-t-il de sa mission médicinale ?

Il ne faut pas hésiter à répondre par la négative.

Les conditions matérielles des établissements pénitentiaires sont déplorables. Entassement des détenus dans des locaux exigus et malsains, cinq ou six par cellule, la plupart devant coucher par terre, sur des matelas ou de la paille (la paille humide des cachots n'est plus une plaisanterie) ; saleté des locaux et pullulement de la vermine, puces, punaises et poux ; cohabitation des détenus bien portants et des malades, tuberculeux ou syphilitiques ; présence, au milieu de la cellule, de la fameuse tinette dans laquelle les captifs font, à tour de rôle, leurs besoins ; omission fréquente de la promenade réglementaire ; nourriture insuffisante et parfois telle qu'une condamnation à long terme équivaut à la peine de mort pour le prisonnier qui ne reçoit pas de colis familiaux ; insuffisance du contrôle et du service médical, débordés par l'affluence et manquant de moyens ; dépenaillement des captifs qui ne peuvent renouveler leur linge et leurs vêtements, tout cela compose un tableau assez sombre et dans lequel, nous l'assurons, nous n'avons poussé aucun trait au noir.

Les conditions morales ne valent pas mieux. D'ailleurs, le physique et le moral se tenant, on voit mal comment un relèvement pourrait s'accomplir dans la saleté, la vermine et la famine. La plupart du temps, les détenus, par suite des circonstances économiques, vivent dans l'oisiveté, pour eux plus que pour tout autre mauvaise conseillère. Il existe même, dans les prisons centrales, où les captifs sont groupés par ateliers, l'atelier des inoccupés !... Que s'ils travaillent, c'est parfois dans des conditions propres à les dégoûter du travail ; ainsi de ces prisons de femmes, où les détenues exécutent des besognes de lavage ou de raccommodage à des salaires de famine. L'administration pénitentiaire avait envisagé de créer des camps de travail, à l'usage surtout des détenus politiques ; et ceux-ci, dans l'ensemble, préféraient à la prison ces camps où les heures passaient plus vite et où ils avaient le sentiment d'une utilité. Mais, après les incidents de Noé et de Carrière, dus avant tout aux défaillances du service d'ordre, beaucoup de ces camps ont été supprimés et leurs ex-occupants ont réintégré les cellules encombrées et oisives.

Le tri entre les prisonniers est rudimentaire. Ordinairement, hommes et femmes sont séparés ; mais il arrive que les prisons soient proches et

que, de l'une à l'autre, s'établissent des communications. Malgré la législation, des mineurs séjournent encore dans les prisons d'adultes. Quant à ceux-ci, ils s'entassent pêle-mêle, sans autre discernement que le plus ou moins de danger qu'ils peuvent représenter pour la surveillance. Une erreur impardonnable a été le mélange des « politiques » et des « droit commun », poursuivi pendant plusieurs années pour des raisons qui s'apparentaient à la vengeance plus qu'à la justice. Elle a conduit à la contamination morale de nombreux jeunes détenus, condamnés à court terme, qui sortiront demain complètement pollués. Les résultats de la promiscuité se devinent facilement : multiplication de l'homosexualité, règne des « caïds », qui s'imposent par la ruse et la violence, corruption définitive de misérables qu'un régime différent eût pu relever.

Ajoutons que le marché noir a régné et règne encore dans les prisons, où, comme dans toutes les agglomérations de même genre, la boule de pain et les cigarettes constituent des monnaies supplétives. Dans la prison, beaucoup d'offices — la distribution des vivres, la bibliothèque, l'infirmerie, par exemple — sont confiés à des détenus, ce qui paraît normal. Mais certains de ces « fonctionnaires », mal choisis et mal surveillés, abusent de leur pouvoir pour se livrer à des trafics rémunérateurs. A la distribution de soupe, tel qui peut offrir des cigarettes se verra bien servi, la louche allant racler le fond de la marmite ; tel autre, qui n'a rien à troquer, n'aura que le bouillon — et quel bouillon!... Des gardiens se laissent gagner par l'ambiance malsaine ; moyennant des rétributions en espèces ou en nature, ils acceptent de faire les commissions des détenus, d'écouler leur correspondance à l'intérieur et à l'extérieur, de leur procurer ce qu'ils demandent et, parfois, le moyen d'une évasion.

Nous avons dit qu'il ne fallait pas décrier injustement le personnel de surveillance. Pourtant, il convient de le voir tel qu'il est, mal payé, sans formation et, en outre, recruté au petit bonheur, la seule condition d'admission prévue par les règlements étant une taille au-dessus de un mètre soixante-cinq. En outre, si le personnel ancien est, dans son ensemble, solide et honnête, l'affluence dans les prisons a contraint l'administration pénitentiaire d'engager des éléments moins sûrs, au hasard des demandes ou des influences politiques. Ce n'est point un mystère que le parti communiste a cherché à contrôler les prisons comme bien d'autres postes de la vie nationale. Il y est partiellement parvenu soit en casant des affidés aux points stratégiques, soit par l'intermédiaire des syndicats rattachés à la C.G.T. et, en fait, colonisés selon des méthodes qui ont fait leur preuve. Dans ces conditions, l'on ne saurait guère, aujourd'hui, demander au personnel de surveillance que d'accomplir sa fonction avec un minimum de conscience professionnelle et d'humanité. Il n'est pas question, pour l'instant, d'exiger de lui un rôle éducatif. Sans doute, l'administration a-t-elle organisé quelques sessions d'études pour son personnel ; il semble bon de l'en féliciter, mais de reconnaître qu'il ne s'agit que d'un commencement.

On dira que, pour le relèvement moral des détenus, l'administration pénitentiaire laisse toutes facilités aux aumôniers des divers cultes, aux visiteurs et visiteuses de toutes nuances, et qu'elle a même organisé un service social des prisons. C'est vrai — dans une certaine mesure. Il est vrai, par exemple, que les aumôniers, d'ordinaire et hormis quelques cas assez rares de vexations, peuvent accomplir librement auprès des prisonniers les actes de leur ministère sacerdotal. Mais ils sont peu nombreux et débordés. Il semble, d'ailleurs, que, sur ce point, les autorités diocésaines aient mis trop de temps à comprendre l'importance du ministère auprès des détenus et qu'elles aient trop souvent chargé de cette mission des prêtres âgés ou surmenés. Il est vrai que les visiteurs et visiteuses de prison — Société de Saint-Vincent-de-Paul ou Quakers, notamment — ont libre accès dans les bâtiments pénitentiaires et que, de coutume, ils entretiennent avec les gardiens des rapports cordiaux. Mais, plus encore que pour les aumôniers, leur nombre est insuffisant; en outre, hormis quelques réalisations estimables, comme celles de Marseille ou de Lyon, beaucoup de groupes de visiteurs comprennent des hommes trop âgés et d'une situation sociale trop élevée pour prendre, avec les détenus, des contacts vraiment humains. Enfin, il est vrai que certaines prisons disposent d'un service social; mais toutes n'en sont pas là et le rôle des assistantes sociales de prison exige des qualités qui rendent le recrutement difficile.

On a beaucoup parlé des prisons-modèles, celle de Mulhouse, pour les hommes, de Haguenau, pour les femmes. Ces expériences méritent la publicité. Mais, jusqu'à présent, elles demeurent isolées et l'immense majorité des prisons n'a rien de modèle. Spécifions d'ailleurs que le directeur de l'administration pénitentiaire qui en avait pris l'initiative, M. Amor — dont il faut louer sans réserves l'esprit d'humanité — a perdu son poste à la suite des incidents de Noé et de Carrière.

Que les prisons soient ou non modèles, il vient un moment où le détenu en sort. Il faut bien admettre qu'à l'heure présente, à part l'activité louable, mais insuffisante des œuvres privées, rien n'est fait pour faciliter au libéré la transition de la vie emmurée à la vie libre. Le voilà jeté sur le trottoir, avec, pour tout bagage, un billet de chemin de fer, quelques centaines de francs, s'il a pu se constituer un pécule, ses vêtements râpés, son maigre baluchon et sa face de carême; parfois il n'a même pas de tickets d'alimentation et ne sait où passer la nuit; en guise de recommandation, il peut montrer son certificat de levée d'écrou, ce qui, on le conçoit, ne l'aidera guère à trouver du travail. Vagabond, il recommencera à vagabonder; voleur, il devra voler pour vivre; cette prostituée, elle retombera dans les griffes des souteneurs; ce « politique », il battra le pavé à la recherche d'une place où l'on veuille bien fermer les yeux sur son passé. J'ai connu le cas d'un mineur de quinze ans, libéré à onze heures du soir et lâché seul dans une grande ville, qui dut passer sa première nuit de liberté sous un pont, au risque de retourner en prison pour

vagabondage. Il arrive que la police suive les libérés à la trace ; dans ce cas, elle les gêne infiniment plus qu'elle ne les aide à se réhabiliter.

Complétons cette dure description en insistant sur les abus de la prison préventive. Des prévenus, « droit commun » ou politiques, restent en prison de longs mois, voire des années, en attendant qu'un juge veuille bien décider de leur sort. Quelquefois, après deux ans d'incarcération, l'affaire se termine par un acquittement, voire par un non-lieu. On peut dire que, plus le dossier est mince, plus le prévenu a des chances de croupir s'il n'a pas un « standing » social, des avocats actifs ou des relations influentes. Il faut protester contre ces pratiques, entrées dans les mœurs judiciaires, et qui constituent un manquement aux préceptes de la plus élémentaire justice.

Signalons enfin la situation effroyable des condamnés à mort, qui attendent interminablement, les fers aux poignets et aux chevilles, l'effet de leur recours en grâce. Certains « politiques » ont vu cette attente se prolonger plus de soixante jours avant qu'on vînt les chercher pour le peloton d'exécution. Il y a là une forme inédite de la Torture par l'espérance, à laquelle Villiers de l'Isle-Adam n'avait pas songé [1].

***

Que faire pour débrider cet abcès social ?... Ne nous le cachons pas, comme toutes les réformes, celle des prisons engage l'octroi de crédits — hypothèse fort improbable, hélas ! dans l'état actuel de nos finances. Et pourtant, la première démarche de la réforme serait la construction de prisons plus vastes, plus propres, plus aérées, plus hygiéniques, remplaçant les affreux locaux pénitentiaires d'aujourd'hui, vétustes et minables. En attendant, il faudrait multiplier les camps de travail, à la campagne, pour y abriter les prisonniers qui témoignent d'un minimum de bonne conduite.

Du coup, se trouverait supprimé l'un des plus graves inconvénients de la vie captive : l'oisiveté. Certes, l'expérience prouve qu'il faut entourer de grandes précautions le travail de la main-d'œuvre prisonnière, pour éviter soit les évasions et les trafics, soit l'exploitation dont certains pénitenciers militaires, habiles à faire « suer le burnous », ont donné de tristes exemples. Afin d'écarter ce dernier inconvénient, et les sous-concurrences fâcheuses qui en résulteraient, le labeur des captifs doit être rétribué aux tarifs syndicaux, avec, si c'est nécessaire, contrôle des syndicats intéressés. Libre pour les prévenus, le travail serait obligatoire pour les condamnés, compte tenu de leur état de santé et de leurs

1. Voir à ce sujet Journal d'un Condamné à Mort, par ★★★ (*Revue de Paris* mars 1947).

aptitudes physiques. Les méthodes modernes d'apprentissage accéléré permettraient de donner un métier à ceux qui n'en ont pas et faciliteraient ainsi leur reclassement dans la vie normale. Le gain des détenus mettrait l'administration à même de les nourrir et de les vêtir convenablement; le surplus pourrait être soit envoyé aux familles, soit mis de côté, sous forme de pécule. Notons que cette réforme, déjà pratiquée en quelques endroits soit par l'administration pénitentiaire, soit par collaboration entre l'administration et des œuvres privées, apparaît comme immédiatement réalisable et généralisable.

Elle rendrait plus aisée, si les camps étaient de dimensions moyennes, les tris qui s'imposent entre les détenus pour obvier aux effets de la promiscuité. Il faut, de toute évidence, séparer les hommes et les femmes, les majeurs et les mineurs, les primaires et les récidivistes, les politiques et les « droit commun ». Il conviendrait aussi d'opérer une distinction entre les individus sains et les malades mentaux, grands ou petits, très nombreux dans la clientèle des prisons.

Ce dernier choix supposerait la réorganisation totale du service médical des prisons, avec un appel pressant aux aliénistes et aux psychiâtres. Si l'on ne peut, pour l'instant, les rémunérer, comme il conviendrait, ne serait-il pas, du moins, possible de trouver quelques médecins bénévoles, qui entreprendraient cette tâche, comme un service social auquel ils consacreraient une partie de leur temps?... Les infirmeries des prisons devraient aussi être réorganisées, et la direction, nous semble-t-il, en être confiée à un organisme indépendant de l'administration pénitentiaire, comme la Croix-Rouge. Enfin, il importerait d'obtenir que les détenus puissent recevoir, de leur famille, des médicaments, sous le contrôle de l'infirmier ou de l'infirmière-chef. Ici encore, les réformes seraient assez facilement réalisables, si les services pénitentiaires montraient quelque largeur d'esprit et si, du dehors, des bonnes volontés se proposaient.

A l'aide médicale doit répondre le secours spitituel. Les aumôniers des divers cultes, les visiteurs et visiteuses, qui apportent à la fois un réconfort moral et un service social, ont, dans les prisons, un rôle irremplaçable et que ne pourra jamais jouer le personnel pénitentiaire, même en le supposant bien formé et dévoué. Ils représentent le contact avec le monde extérieur, la rencontre avec le spirituel, l'amitié désintéressée. Il faut leur ouvrir toutes grandes les portes et leur donner le moyen d'accomplir leur mission tutélaire.

De même, un développement du service social s'impose, destiné à maintenir les relations des prisonniers avec leurs familles, à veiller sur les abandonnés dont nul ne prend soin, à préparer le reclassement et la réadaptation de ceux qu'on va libérer.

Quand à l'internement, il nous semble qu'il devrait combiner les « avantages » du régime de la communauté et du régime cellulaire. Communauté pour le travail, les récréations et les repas, cellule pour le repos

et le sommeil. De la sorte seraient évitées et la solitude, qui rend fou, et les dangereuses promiscuités de la nuit. Il y suffirait d'un aménagement des baraques et de quelques cloisons formant cellules.

Et le personnel des gardiens ?... Il faudrait pouvoir le sélectionner et, pour cela, le payer convenablement, ainsi que le mérite son travail dur et ingrat. Est-ce faisable dans l'état des finances françaises, je n'en sais rien. En tout cas, il apparaît comme immédiatement possible d'éliminer à l'entrée ceux qui présenteraient des tares intellectuelles ou morales — une propension au sadisme, par exemple — facilement décelables par la méthode des tests et par quelques mois d'observation. Et il semble encore possible de consacrer à leur formation quelques heures de cours ou quelques sessions intensives : éléments de psychiâtrie et de psychopathologie, méthodes d'éducation et de rééducation, sens de l'autorité et du commandement formeraient les éléments d'un programme minimum.

Resterait à aménager la transition de la prison à la liberté. Pour cela, il paraît opportun d'utiliser les facilités que fournit notre législation sur la libération conditionnelle. Toute une gamme de conditions diverses pourrait s'échelonner de la stricte incarcération à la liberté surveillée, en passant par les camps proprement pénitentiaires et les camps de semi-liberté. Ainsi les prisonniers, sûrs d'une amélioration de leur sort et même d'une libération si leur conduite est bonne, auraient-ils un intérêt immédiat et facilement compréhensible à se comporter correctement. Par ailleurs, la possession d'un pécule et d'un métier rend infiniment plus commode une réadaptation que le service social et le service moral concourraient, chacun pour leur part, à faciliter.

Ces suggestions ont le double mérite d'être simples et modestes, réalisables sans grandes dépenses et, même, dans une certaine mesure, rentables par le travail des prisonniers.

Si on les appliquait, elles ne transformeraient pas la prison en Paradis, — ce que ne saurait obtenir aucune amélioration, pour importante qu'elle soit ; mais elles élimineraient un abcès social et permettraient à des hommes, souvent plus malheureux que coupables, de retrouver leur fierté humaine.

JOSEPH FOLLIET,
co-fondateur du Comité d'études des Prisons [1].

1. Comité formé en 1942.

LES SECRETS DE L'AFRIQUE NOIRE

LE CHARMEUR DE SERPENTS

Je me trouvais un soir à Mojamba, dans la Sierra-Leone, et j'étais en train de faire des analyses [1], lorsque j'entendis une altercation devant ma hutte.

Je sortis et je vis dans la pénombre une silhouette humble qui faisait mine de s'approcher. C'était un de ces misérables lépreux dont le nombre est si grand dans certaines parties de l'Afrique Occidentale. Celui-ci était un vieillard à la tête chenue que je me souvins d'avoir déjà rencontré dans le village.

— Ce type voulait pénétrer dans votre case, mais je lui ai ordonné de rester dehors. C'est un lépreux, me dit mon cuisinier, Mommoh.

Le lépreux protesta avec véhémence et leva même son bâton sur mon cuisinier. Lorsque je lui demandai ce qu'il désirait, il m'abreuva d'un torrent de paroles où Mommoh, lui-même, n'arrivait pas à débrouiller un sens. Mais soudain, je saisis au vol un mot que je connaissais déjà : « Gomeh ». C'était le nom d'un charmeur de serpents dont j'avais entendu parler. Cela devenait intéressant.

Après une longue discussion avec Mommoh qui, en bon musulman, avait une sainte horreur des lépreux, il apparut que notre homme avait connu Gomeh, autrefois. Ce dernier était mort, mais il avait un successeur qui s'appelait Fifi. Je donnai du tabac au lépreux et lui désignai une place auprès du feu qui flambait dans la case, car la soirée était brumeuse et froide. Je réussis à dégager de son bavardage des données utiles.

Il m'apprit que Fifi, qui n'était probablement pas de race Mendé [2], mais qui venait du Nord, parcourait le pays avec ses serpents. Il gagnait

1. L'auteur est médecin.
2. Race noire vivant dans la Sierra-Leone.

sa vie en jouant avec ceux-ci et en battant le sable. Les batteurs ou coupeurs de sable sont des diseurs de bonne aventure très répandus dans la zone islamisée de l'Afrique Occidentale. Ils tracent sur le sol des figures géométriques dans lesquelles ils lisent les réponses aux questions qui leur sont posées. Le charmeur devait se trouver à Ngagboma, agglomération distante d'environ cinq heures. Le lépreux ajouta que s'il ne séjournait plus dans ce village, il ne pouvait pas en être bien loin, puisque quatre jours auparavant, il y avait donné une représentation.

Je lui demandai s'il voulait me conduire à Ngagboma. Il me répondit qu'il y avait été récemment, qu'il en connaissait bien le chemin et qu'il était prêt à me servir de guide.

Comme Sili menait une existence errante, il me sembla nécessaire de partir le plus vite possible pour Ngagboma. Bien que le jour fût déjà à son déclin, je décidai de me mettre en route sur-le-champ et constituai en toute hâte une petite caravane. Je n'emportai que le bagage indispensable : un lit de camp, une moustiquaire et un attirail de cuisine. Vers huit heures, à la nuit close, nous suivîmes le lépreux.

Ce soir-là, le temps était extrêmement mauvais. La saison des pluies semblait avoir atteint son point culminant et l'orage ne quittait pas le ciel. Le vent mugissait autour de nous et éteignait à chaque instant nos lanternes. Toute la soirée nous parcourûmes un paysage noyé. Le lépreux marchait en avant. Parfois le sentier traversait un terrain découvert, parfois nous étions entourés par d'épais buissons et j'entendais la tempête siffler sur la pointe des palmes. Par places, il n'y avait même plus de sentier. Toute la plaine semblait s'être transformée en un immense marécage et c'est à grand'peine que nous atteignîmes, quelques heures plus tard, un petit hameau où nous passâmes le reste de la nuit. Le jour suivant, nous reprîmes le chemin de Ngagboma. Vers midi, la pluie cessa et nous arrivâmes dans un village ou le fils du chef nous apprit que le charmeur de serpents était passé peu de temps auparavant. Il ne put nous dire vers quelle destination il était parti. Je n'avais plus qu'une seule ressource : envoyer dans différentes directions des indigènes à la recherche de mon homme, en promettant une bonne récompense à celui qui le trouverait.

Entre temps, la caravane continua son voyage vers Ngagboma. Nous arrivâmes l'après-midi dans ce petit village aux huttes branlantes perdu dans la brousse infinie. Dans la case du charmeur, il n'y avait qu'une vieille femme sourde accroupie devant le feu. Nous ne pûmes lui arracher une seule parole. Personne d'ailleurs dans tout le village ne put nous dire où était parti Fifi.

Au cours de la nuit, un des messagers accourut nous dire qu'il avait rencontré le charmeur de serpents. Celui-ci n'était pas très loin, mais il refusait de venir à Ngagboma.

Je compris qu'il fallait ruser et je lui fis parvenir un cadeau. J'obtins le résultat désiré, puisque le soir suivant, Fifi apparut dans le village

escorté d'une foule d'indigènes. A eux seuls ses serviteurs et ses adeptes formaient un cortège imposant à côté duquel ma caravane semblait dérisoire.

Entouré et pressé par ses gens, le célèbre charmeur approcha lentement, salua d'un air rogue et se tut. Comme je n'entendais pas la langue des Mendé, je tentai de m'entretenir avec lui en anglais par le truchement d'un de mes porteurs. L'homme me jeta un regard profond, se retourna et un de ses suivants qui portait une grande caisse bariolée répondit à sa place :

— Si tu veux voir des serpents, me demanda l'adepte, qui s'exprimait en mauvais pidgin.

Comme je répondais affirmativement, le Fifi et ses élèves entrèrent dans la case où j'avais établi mon camp. La caisse qu'ornaient d'étranges dessins triangulaires et qu'entourait une grosse corde fut ouverte. Pendant quelques instants, il ne se passa rien, mais une odeur de renfermé se répandit dans la hutte. Puis soudain, deux grands serpents brunâtres se dressèrent silencieusement. Leurs écailles chatoyaient à la lueur des lanternes. Mes serviteurs reculèrent jusqu'à la porte et je fis moi aussi un pas en arrière, car les reptiles qui dardaient leur tête au-dessus de la caisse appartenaient aux espèces les plus venimeuses d'Afrique. L'un était un mamba noir d'environ deux mètres. Ce serpent passe pour être le plus redoutable du monde entier, à cause de la virulence de son poison et de la soudaineté de son attaque. L'autre, un peu moins grand, était un naja-capuchon noir. Son attaque est peut-être moins rapide que celle du terrible mamba, mais le coup qu'il porte est également mortel. Un des adeptes tenta d'exciter les reptiles, mais ceux-ci ne réagirent pas et, au bout de quelques instants, ils se recroquevillèrent dans leur caisse qui fut soigneusement refermée. Le charmeur était resté lui-même à l'arrière-plan et n'avait pas prononcé une seule parole pendant toute cette démonstration. Avant de partir, l'adepte me dit en soulevant la caisse :

— Demain, Fifi y en a danser pour toi.

Puis le magicien et sa troupe quittèrent la hutte et disparurent dans le village sur lequel s'étendait le crépuscule.

Le lendemain matin, un des adeptes vint me réveiller pour m'avertir que Fifi était prêt et qu'il m'attendait. Il faisait nuit ; le soleil n'était pas encore levé et la rosée tombait en larges gouttes des palmes devant ma case. Fifi avait choisi pour sa représentation un petit espace découvert à la limite du village. Le costume qu'il portait maintenant était entièrement différent de celui de la veille. Un filet à grandes mailles garni de coquillages était tendu sur son corps. Ses reins étaient ceints d'un pagne multicolore que serrait une ceinture garnie d'écussons de cuir et de bandes en peau de singe. A ses mollets étaient attachées de nombreuses clochettes qui frémissaient à chaque pas qu'il faisait. Ses adeptes se tenaient autour de lui et un peu plus loin, à la lisière du bois, presque tout le village était rassemblé. Dans la brume matinale, les musiciens se mirent à faire un

effrayant tintamarre. Sur le fond grave des tambours et des tamtams, les tambourins grelottaient éperdument. Comme s'il se désintéressait de toute cette affaire, Fifi était assis sur la caisse et regardait au loin d'un œil morne. Le soleil était maintenant au-dessus de l'horizon et le ciel rougeoyait au-dessus du village. Soudain, le charmeur s'anima ; il se leva et, tandis que la musique faisait rage, il ouvrit la caisse. Seul le naja olivâtre sortit la tête. Le mamba semblait étourdi par le vacarme. Fifi saisit le cobra et d'un seul mouvement s'en entoura le corps, tandis que la foule poussait des cris de surprise. Se balançant lentement à la cadence des tambours le magicien commença de danser. Caressant avec des gestes étranges le serpent inquiet qui déroulait ses anneaux sur son corps, l'homme dansait d'avant en arrière sans accorder le moindre regard au public.

Le naja était complètement réveillé, maintenant. Au-dessus de son capuchon gonflé sa tête glissait le long du visage du danseur et touchait ses lèvres. Un instant plus tard, le serpent étreignit le cou du noir comme s'il voulait l'étrangler. Puis, rapide comme l'éclair, il se déroula et son corps brillant se balança en l'air au rythme de la musique comme s'il prenait son élan pour se jeter sur les spectateurs. Le charmeur fit un signe de tête. Un des plus jeunes adeptes, un enfant, s'avança. On ouvrit une autre caisse et il en sortit un deuxième cobra, noir de jais, le capuchon gonflé. Avec une frayeur visible, le gamin saisit le serpent qui tentait de fuir. Ce cobra, qui était un peu moins grand que le précédent, entoura immédiatement le cou et les bras du garçon. Autour de nous les clameurs augmentaient. La foule devenait toujours plus nombreuse et suivait le spectacle avec un intérêt croissant. La musique devenait de plus en plus assourdissante. Tout à coup, les danseurs s'interrompirent et lancèrent de toutes leurs forces les serpents en l'air tandis que le public, effrayé, s'écartait. Le plus grand des deux reptiles faisait maintenant des mouvements furieux. Loin d'être étourdi par le vacarme, il semblait de plus en plus excité.

Soudain, un cri s'éleva du groupe des adeptes. Le serpent faisait mine d'attaquer le danseur. Les adeptes et les musiciens reculèrent et le bruit devint tel qu'on se serait cru au milieu de déments. Prestement, Fifi prit une jarre aux dessins bizarres et s'enduisit les bras et le visage d'un liquide huileux ; ses adeptes l'imitèrent. L'enfant fut secoué d'un frisson, mais le danseur posa sa main sur sa tête et, tout de suite, le gamin se ressaisit.

La fureur du cobra avait maintenant atteint son paroxysme et lorsque, la gueule grande ouverte, il attaqua, Fifi le saisit derrière la tête. Au lieu de le rejeter, il le pressa contre son bras, se laissant frapper par les crocs Puis, l'arrachant, il le lâcha pour subir un nouvel assaut. Enfin, d'un geste violent, il lança en l'air le reptile, qu'un adepte attrapa au vol.

Les crocs venimeux du serpent avaient creusé quatre profonds sillons dans le bras de Fifi. Du sang perlait au bord de la plaie.

La musique qui était restée en suspens bourdonna de nouveau, tandis que Fifi se remettait à danser. Impassible, tout en se trémoussant, il frottait sa blessure avec l'huile de la jarre.

En tant que médecin j'étais vivement intéressé et je ne quittais pas le bateleur des yeux une seconde. La friction me sembla avoir été faite uniquement en surface. L'antidote ne pouvait pas avoir pénétré dans la plaie qui, d'ailleurs, n'avait été ni sucée ni incisée. Lorsqu'il eut fini de se huiler, il fit un signe aux musiciens qui s'arrêtèrent immédiatement de jouer. Un des adeptes vint vers moi et me dit :

— Si toi y en a mordu, toi y en a mouri ; Fifi y en a mordu y en a pas mouri.

Je m'approchai, car je voulais être sûr que l'homme avait été vraiment frappé par un serpent venimeux. En effet, dans l'Inde, les fakirs opèrent souvent avec des reptiles dont les crochets ont été arrachés et remplacés par des tiges d'ivoire pourvues de minuscules lames acérées ; les spectateurs voient une blessure saignante et ne pensent pas un seul instant qu'il ait pu y avoir supercherie.

— Le serpent a-t-il toujours ses crocs ? demandai-je.

Pour toute réponse, Fifi ouvrit la caisse, saisit le cobra ; il me tendit le reptile qui semblait étourdi. Je ne pus m'empêcher de reculer, mais le danseur avait déjà pris un couteau avec lequel il entr'ouvrit la gueule du serpent qui se débattait. Deux grands crochets venimeux jaillirent. Il n'y avait pas de doute, l'animal n'avait pas été truqué.

Le soir, Fifi escorté de toute la population quitta le village. Un des serpents les plus venimeux du monde l'avait blessé et il ne s'en portait pas plus mal. Seules quelques égratignures attestaient la réalité de ce que j'avais vu. Son pouls était régulier et il ne donnait pas l'impression d'un homme malade. Je lui proposai de panser ses blessures pour éviter l'infection, mais il déclina mon offre avec hauteur. Lorsque je lui demandai de me vendre un peu de l'huile brune que contenait sa fiole, il refusa poliment mais fermement. La seule indication que je pus avoir au sujet de cette drogue était, comme il fallait s'y attendre, qu'elle consistait essentiellement en huile de palme et que dans sa composition entraient les sucs de différentes plantes. Il me fut impossible de savoir quelles étaient ces plantes. Il persista dans son silence, même quand je lui promis de ne jamais révéler son secret à aucun indigène.

Quelle explication rationnelle donner à ce phénomène ? D'abord, j'affirme que l'homme a réellement été mordu par le serpent et que les crochets de ce dernier étaient intacts. J'eus l'occasion de filmer de très près toute la scène et je l'ai tournée plus tard au ralenti. Il n'y a aucun doute : Fifi a été mordu à plusieurs reprises par le cobra.

On pourrait supposer qu'avant la représentation le charmeur avait pu presser et vider les glandes à venin. Mais, même dans cette hypothèse, le serpent reste très dangereux, car s'il a conservé une infime quantité de venin ou si ses glandes en ont secrété la moindre goutte l'homme

peut mourir d'une morsure. Le venin du naja est tellement concentré qu'il suffit d'une quantité insignifiante pour tuer un homme. Il faut écarter complètement l'hypothèse d'après laquelle l'onguent de la jarre aurait pu contrecarrer l'action du poison. En effet, j'ai pu constater qu'il n'avait été appliqué que très superficiellement et qu'il n'avait même pas été en contact avec certaines parties de la blessure. Mais surtout il faut bien se rendre compte qu'un antidote externe, quelle que soit sa vertu, ne peut rien contre le venin de cobra. En quelques secondes, en quelques minutes au grand maximum, le venin injecté est entraîné dans tout le corps. Le remède externe arrive donc toujours trop tard, puisqu'il s'écoule un certain laps de temps avant que l'organisme puisse en absorber une quantité appréciable.

En admettant que la magie soit étrangère à tout ceci, nous arrivons à la conclusion que le charmeur devait être insensible à une grande quantité de poison.

Comment avait-il acquis cette immunité?

La réponse ne peut qu'être la suivante : par accoutumance.

Je n'ai pu obtenir de renseignements à ce sujet. Ce qui au demeurant n'a rien de surprenant, puisque c'est dans cette « mithridatisation » que réside peut-être tout l'art du charmeur de serpents. A aucun prix celui-ci ne divulgue son secret. Il ne le dévoile qu'à quelques disciples de son choix. Je pense que l'on commence par frotter de petites quantités de poison sur des plaies très superficielles. Après la réaction, qui doit être très violente, lorsque le patient est rétabli, on emploie une dose plus forte et ainsi de suite. A la fin, le futur charmeur de serpents a accumulé tellement d'anticorps qu'il peut se laisser frapper sans danger par un cobra ou un mamba.

Ceci est une simple hypothèse. Mais je ne vois pas d'autre moyen d'expliquer par des raisons naturelles ces faits incontestables.

***

LA BORFIMAH

Il y a environ trente ans, la colonie et le protectorat de la Sierra-Leone furent le théâtre d'événements étonnants que relatèrent les journaux d'Europe. Les détails donnés par les journalistes étaient tellement sinistres que le public s'en émut et que nombre de fonctionnaires coloniaux furent amenés à se justifier.

C'était l'époque des procès des hommes-panthères. De plusieurs parties du protectorat parvenaient des informations sur l'activité d'une société secrète, ou plutôt de plusieurs sociétés secrètes, qui étaient accusées de pratiquer les sacrifices humains et de se livrer au cannibalisme. Il s'agissait des sociétés de la Borfimah.

Qu'est-ce que la borfimah? Le mot *borfimah* ou *bole fimah* signifie

besace à charmes. Il s'agit en l'espèce d'une besace de cuir, souvent en peau d'antilope. Le contenu de la besace est assez varié. On peut y trouver des griffes de panthère, des téguments de scorpions, des restes de sacrifices humains : ossements, de la graisse et du sang, des ongles, des cheveux, etc.

Il n'est pas possible de savoir ce que renferment la plupart des borfimah. En effet, en ouvrant la besace on lui fait perdre toute sa puissance. Encore que d'après certains auteurs les sociétés de Borfimah n'aient pas plus d'un siècle d'existence, il est des bole fimah qui sont infiniment plus anciennes. Il est remarquable qu'en des régions aussi éloignées les unes des autres que l'extrême Ouest de l'Afrique et le pays où le Nil et le Congo prennent leur source, les pratiques de magie présentent une si grande ressemblance. Les sociétés d'Anyota de l'Afrique Orientale sont en effet analogues aux associations de Borfimah de la Côte de Guinée. Les unes et les autres doivent donc plonger leurs racines dans un passé fort lointain, puisque dans les temps historiques ces deux contrées se sont parfaitement ignorées.

Certaines borfimah sont redoutées dans de vastes régions. A vrai dire, elles ne sont pas nombreuses. J'en possède une qui fut des plus maléfiques puisqu'elle avait le pouvoir de donner la mort. Elle porte le nom de *Neppoh*. Je l'ai acquise dans des circonstances très singulières sur lesquelles je ne puis malheureusement pas m'étendre. Cette besace à charmes, qui tenait sous sa terreur une grande partie du pays des Mendé, fut probablement confectionnée au XVIe siècle. On sait qu'elle eut deux « enfants », c'est-à-dire que son contenu, plus ou moins augmenté d'autres matières, a servi à faire deux nouvelles besaces. Un de ses « enfants » a disparu sans laisser de traces. Le second, que l'on craignait presque autant que la mère, doit encore exister dans la région.

La *Neppoh* a un aspect peu engageant. C'est un sac rigide en forme de poire. Elle mesure seize centimètres de hauteur et son plus grand diamètre est de sept centimètres. Cinq rangées de huit ou neuf coquillages la bordent dans le sens de la hauteur. Composant une étoile, leurs extrémités se rejoignent dans un anneau à la base du sac. Celle-ci est étayée par quatre crochets de fer, probablement de grands hameçons. Il n'est plus guère possible d'analyser le contenu de la *Neppoh*. On ne distingue qu'un magma grisâtre, essentiellement constitué de sang desséché. Au sommet on voit encore une masse de filets de coton enchevêtrées. Sans doute ont-ils été fixés à la besace postérieurement à sa confection, afin qu'en cas d'ouverture par des non-initiés l'ordonnance des matériaux soit bouleversée. L'anneau de cuivre entouré de fils d'argent est également un apport plus récent. En son milieu, le sac est encerclé d'une corde destinée manifestement à maintenir en place les hameçons dont les pointes pénètrent sa base.

Des images de *Neppoh* ont probablement circulé, car les Noirs en connaissent bien l'aspect. On dit que son enfant présente la même

apparence, mais qu'elle est un peu plus grande. Selon une croyance curieuse, cette dernière qui « vit » encore et qui est très redoutée perdrait sa puissance si elle rencontrait sa mère. Mes informateurs indigènes m'ont assuré que le jour où les deux borfimah seraient en présence l'une de l'autre il y aurait un grand malheur, l'enfant verrait sa puissance réduite à néant, tandis que la mère serait plus forte que jamais. Il s'ensuit que les intérêts des possesseurs de ces besaces sont diamétralement opposés.

J'avais rangé dans ma malle ma *Neppoh* que j'avais acquise depuis un certain temps et à laquelle je ne pensais plus. Or un jour, en faisant l'inventaire de mon bagage, je la laissai par inadvertance sur ma table de travail. Mon vieux serviteur, Mommoh, un Limbah du Nord de la Sierra-Leone était en train de mettre de l'ordre dans mes instruments. Dès qu'il aperçut l'objet magique, il poussa un hurlement, renversa ma table et tout ce qui se trouvait dessus et sortit de ma case en courant. Frissonnant d'horreur, il s'arrêta à une distance respectueuse de la hutte. Le vieux bonhomme que j'avais toujours connu apathique avait un visage tellement décomposé que j'allai vers lui pour lui demander la cause de son effroi.

— *This be very bad, very bad medicine! This be strong too much!* [1] bredouilla-t-il.

Je le raillai :

— Voyons, Mommoh, un musulman ne se laisse pas impressionner par des charmes indigènes.

Je ne pus le convaincre que la *Neppoh* était inerte. Il me déclara tout net que si je refusais d'éloigner la besace de la hutte il n'y entrerait pas, et ne préparerait pas mon repas. Puis, il alla s'asseoir à la lisière du bois. Force me fut de m'exécuter. Je retirai la borfimah de la case et la posai sur un moignon d'arbre que je ne quittai pas des yeux. Aux cris de Mommoh, les autres boys et quelques porteurs étaient accourus. Demeurant à une distance raisonnable, ils avaient assisté à la translation de l'objet redoutable. Des villageois vinrent grossir le groupe et au bout de quelques minutes il y eut, à mon grand déplaisir, un véritable attroupement. Je montrai la besace à ces gens qui n'osaient s'approcher. Les femmes s'égaillèrent en poussant des cris effrayants et les hommes firent mine de fuir. Lorsque j'eus éloigné la *Neppoh*, Mommoh se risqua dans la case. Après avoir repris le travail, il me dit entre deux soupirs :

— Quand docteur y en a partir, moi y en a retourné dans pays Limbah. Dans pays Mendé y en a trop borfimah!

A la tombée du jour, je réintégrai la *Neppoh* et, à la grande frayeur du vieux domestique, je la plaçai sous mon lit.

L'idée me vint d'utiliser la borfimah pour tenir en respect les voleurs. L'assistant de Mommoh, le second boy, un jeune gaillard au teint clair

1. C'est un charme, très très mauvais! Il est trop puissant!

de mulâtre qui avait nom Tamba, non seulement me volait, mais encore, il poussait l'effronterie jusqu'à réquisitionner en mon nom des poulets et des denrées diverses dans les villages que nous traversions. Quand les indigènes parlaient de s'adresser à moi, il les menaçait de les rançonner encore davantage. Le voyage tirait à sa fin lorsque ces faits parvinrent à ma connaissance et il était malheureusement trop tard pour intervenir. Il ne me restait plus qu'à congédier le drôle qui m'avait d'ailleurs donné du fil à retordre en importunant les femmes des villageois, me créant ainsi des difficultés sans nombre.

Cependant, avant d'avoir pris Tamba en flagrant délit de vol, je le soupçonnais de m'avoir subtilisé des vêtements. Il était en effet le seul à avoir pu commettre ces larcins.

Afin de préserver mon bagage de sa cupidité, j'en confiai la garde à ma borfimah. Un jour que Tamba était occupé dans ma case, j'ouvris la caisse où la besace était enfermée et après avoir ostensiblement entouré celle-ci d'une courroie, je la plaçai dans une malle de vêtements qui avait particulièrement attiré l'attention du nègre. Sans prononcer une parole, ce dernier recula vers la porte, les yeux fixés sur la *Neppoh*. Afin de le mettre à l'épreuve, je partis à la chasse en omettant volontairement de fermer à clé la malle. Tamba était parfaitement au courant de cette circonstance. Cependant le soir à mon retour, rien n'avait bougé et par la suite le boy ne toucha jamais à mon bagage. Lorsque plus tard j'eus acquis la preuve qu'il m'avait volé, je le chassai et j'appris par mes autres domestiques qu'il avait manifesté à plusieurs reprises l'intention de s'emparer de la besace, mais que la crainte du charme l'avait toujours retenu.

Certains auteurs ont émis l'hypothèse qu'à l'origine la borfimah a dû être pour les tribus un charme de guerre, un moyen magique de s'assurer la victoire.

Je pense plutôt qu'elle a été primitivement un fétiche de nature totémique, puisqu'elle constitue l'attribut essentiel de ces sociétés secrètes auxquelles je faisais allusion tout à l'heure, les Sociétés de la Panthère.

LES SOCIÉTÉS DE LA PANTHÈRE

Les hommes-panthère sont tous « une panthère derrière eux », ce qui signifie qu'ils peuvent se transformer en panthère. Ils descendent de ces animaux dont ils peuvent prendre la forme à volonté. Quoi qu'il en soit, il est certain que le charme répond depuis longtemps à d'autres besoins. Lorsque les Européens connurent la borfimah, elle était déjà un fétiche qui, en un certain sens, symbolisait la fertilité. Actuellement, l'objet essentiel des Sociétés de la Panthère consiste à réparer les forces de la borfimah. Cette besace, qui est conçue comme une matière animée, exerce une grande puissance. Celle-ci peut être bienfaisante ou maléfique et il va de soi que c'est le possesseur de la besace qui en retire le bénéfice au premier chef.

De même que tous les êtres vivants s'affaiblissent et meurent s'ils sont privés d'aliments, la borfimah cesse de vivre si elle n'est régulièrement nourrie. La prospérité des propriétaires de la borfimah est étroitement liée à l'état de celle-ci. Ils ne sont en bonne santé et leurs récoltes ne sont abondantes que si la besace à charmer se porte bien. La borfimah pâtit-elle? Aussitôt les hommes-panthères sont atteints dans leurs biens, et la malchance n'épargne personne de leur village et de leur tribu. Les récoltes pourrissent sur pied, les antilopes dévastent les champs et des légions d'oiseaux s'abattent sur les rizières. La famine règne dans le pays.

Il est donc hors de doute que la borfimah est en association étroite avec le principe de la fertilité.

Quand la besace manifeste des signes d'épuisement, par exemple lorsqu'une action entreprise sous l'égide de la borfimah échoue, il convient de se réunir pour conjurer le sort. Toutes les grandes décisions nécessitent le concours des membres de l'association.

Un messager parcourt alors le pays. Parfois, il annonce la réunion verbalement, mais, le plus souvent, il se contente de présenter un objet convenu, une corde nouée de certaine manière, une griffe de panthère ou un charme. Cela signifie : rendez-vous tel jour, à tel endroit, sous tel arbre. Dans les hameaux où il n'est pas connu, il montre une cicatrice qui sur sa cuisse figure une griffe de panthère. Dans les villages voisins, d'autres messagers le relaient, car personne ne doit connaître tous les membres de l'association.

Entre temps, certains préparatifs ont lieu. Il faut choisir une victime. Pour cela, on s'entendra avec la famille. On procédera par persuasion et si ce n'est pas possible par la violence et la menace. On tâte prudemment le terrain. Tel villageois à un fils infirme qui sera plus tard à sa charge, tel autre a une fille immariable ou une sœur faible d'esprit. La mère d'un troisième est tombée en enfance et il vaudrait mieux qu'il s'en débarrassât. Les envoyés font des allusions, puis leurs offres se précisent, enfin ils formulent des menaces. On finit par tomber d'accord. On s'entend toujours avec les hommes-panthères!

Naturellement, le secret le plus absolu entoure ce maquignonnage. Les parties n'ignorent pas que le Gouvernement britannique n'a aucune pitié pour les assassins et leurs complices et ils savent que si l'affaire était découverte, ils seraient pendus. Parfois cependant, le marché s'ébruite.

Le médecin anglais Burrows a rapporté un cas où deux indigènes étaient accusés d'avoir massacré une jeune fille. On était en présence d'un meurtre rituel typique, mais les preuves étaient inconsistantes, et la poursuite aurait probablement été abandonnée si au dernier moment une vieille femme n'avait pas déposé une plainte contre les deux hommes. Après qu'elle eut prêté serment, elle fit la déposition suivante :

« Ils ont tué ma petite-fille. Elle était malade, mais je l'aimais. Ils sont venus me demander s'ils pouvaient l'offrir en sacrifice. J'ai refusé. Mais

ils sont revenus et m'ont proposé cinq shillings. J'ai refusé de nouveau. Alors, ils ont dit qu'ils ajouteraient une caisse de genièvre. J'ai été tentée et je leur ai abandonné ma petite fille. Mais ils n'ont pas tenu parole. Ils m'ont bien donné la caisse de genièvre, mais pas les cinq shillings. Maintenant, pendez-les, mais qu'ils me paient d'abord mes cinq shillings. J'ai dit! »

Quand les membres d'une Société de Panthères doivent se réunir, ils se mettent en chemin la veille du jour fixé. Ils ont tous un excellent alibi. Ce ne sont que paisibles marchands, braves gens qui vont visiter leur famille ou secourir un malade ou régler une palabre ou acheter des chèvres ou encore assister à un mariage. Au jour convenu, lorsque l'obscurité emplit la fôrêt, ils se rencontrent au rendez-vous, parfois au fond de la jungle, parfois non loin d'un village. Voici leurs attributs, tirés d'on ne sait quelle cache : le principal est un mantelet en peau de panthère avec une cagoule pointue. Dans la clairière, on aperçoit le reflet des armes. Elles sont effrayantes à voir : ce sont des gantelets sans doigts, terminés par de longs couteaux crochus figurant les griffes de panthère. Effectivement, tous les hommes convoqués « ont une panthère derrière eux ». Leur main droite tient une canne dont le bout à également la forme d'une griffe de panthère. Ainsi, le fauve aura réellement foulé le sol de la forêt.

Sous un prétexte ou un autre, la victime est attirée dans le bois. Un sifflement particulier annonce que les panthères hantent le pays. Les villageois ont compris. Les cases se ferment et personne ne se risque au delà du cercle rougeoyant des feux de camp. En poussant des hurlements sauvages, les panthères humaines se jettent sur leur victime. Celle-ci est renversée et, d'un coup de couteau crochu, on la décapite. Immédiatement, le visage est tailladé de manière à ce que l'identification soit impossible. Ceux qui, dans le village, ont trempé dans l'affaire se tairont et les meurtriers sont convaincus que la borfimah les mettra à l'abri des poursuites.

Puis on ouvre le corps, on en retire les entrailles, le foie et les reins qui sont inspectés par les haruspices de la Société. Le sang est répandu sur la borfimah qui réclame des soins. La partie la plus précieuse de la victime est le gras des reins. Il est utilisé pour fortifier la vieille borfimah et pour la confection de nouveaux charmes. Les hommes-panthères sont anthropophages. Mais ce n'est pas, comme on pourrait le croire, le goût de la chair humaine qui pousse les membres de ces associations, car chacun n'en consomme que fort peu. Le cannibalisme pour ces gens a une valeur symbolique et il présente le grand avantage de garantir aux participants qu'ils ne seront pas dénoncés par leurs compagnons.

En général, on ne mange qu'un bras ou une jambe de la victime. Les autres membres sont portés par des messagers aux hommes-panthères qui n'ont pu assister à la réunion.

Burrows, dont les rapports contiennent des renseignements très intéressants sur l'organisation de ces Sociétés, nous apprend que ces « colis »

peuvent avoir déjà parcouru soixante-quinze kilomètres avant le point du jour et que personne, pas même les « bénéficiaires », ne sait d'où ils viennent, qui les a envoyés et quel chemin ils ont emprunté. Pendant la nuit, un service d'estafettes extrêmement bien organisé a fonctionné dans la forêt. A certains relais, des hommes étaient dissimulés dans les feuillages. Le cri du perroquet ou de la chouette les a fait surgir et, sans prononcer une parole, ils ont saisi le paquet qu'on leur tendait. Ailleurs, c'étaient des pirogues, enfouies sous les roseaux, qui, aussitôt l'envoi embarqué, ont filé sur le fleuve ténébreux. Très loin, en aval, des coureurs relaient les bateliers.

Ainsi on perd toute trace de l'« objet ». Chaque messager n'est qu'un maillon de la longue chaîne et il ignore où celle-ci commence et où elle finit. On peut, à l'aube, découvrir le lieu du sacrifice ; les paquets mystérieux se trouvent déjà à plusieurs journées de distance. On a signalé des cas où de semblables envois expédiés de la région des Manoh [1] avaient, dans la nuit du lendemain, atteint à la fois les environs de Monrovia [2] et des villages profondément enfoncés dans la Guinée française. Il est probable que l'on procède de même pour les attributs de la Société. Ils sont cachés dans des endroits secrets, jamais les mêmes. Aussitôt après le sacrifice propitiatoire, ils sont emportés vers les quatre points cardinaux. Jusqu'à ce jour, ils sont demeurés insaisissables.

Il y a une trentaine d'années, l'activité criminelle des Sociétés de Panthères prit de telles proportions dans certaines parties de la Sierra Leone que le Gouvernement se vit obligé d'intervenir avec énergie. De nombreux hommes-panthères qui, grâce à l'action tutélaire de leur borfimah, se croyaient à l'abri des poursuites furent arrêtés. Parmi eux se trouvaient des chefs de village et des notables. Un certain nombre d'entre eux furent condamnés à mort. Quelques-uns se suicidèrent, d'autres furent exécutés ou expièrent de longues années en prison. On eut l'impression que la Société avait reçu le coup de grâce et que, désormais, les hommes-panthères appartenaient à l'histoire. Il n'en était rien.

Si après la vigoureuse répression des crimes rituels, ceux-ci étaient devenus sporadiques, les Sociétés de Borfimah étaient cependant demeurées vivaces. Néanmoins, dans la lutte sans merci contre les hommes-panthères, le Gouvernement put compter désormais sur le concours des indigènes qui redoutaient moins la vengeance de la Société. Les informations que ces derniers fournissaient aux administrateurs incitèrent les membres de l'association à entourer plus que jamais de mystère leur activité. Comme il était devenu difficile de se procurer des victimes par des menaces ou de l'argent, ils eurent recours à l'enlèvement.

En août 1934, je faillis être témoin d'une tentative de rapt dans les environs de Bo. Ce gros village est le siège d'un district-commissioner,

1. Dans la Sierra-Leone.
2. Capitale du Libéria.

ainsi que d'une mission catholique. Il possède une école secondaire indigène pour les fils de chefs, ainsi que plusieurs factoreries. C'est donc une agglomération assez importante, aux rues commerçantes et animées. Pendant mon séjour à Bo, j'habitais une confortable hutte indigène, à la sortie du bourg. Un jour, alors que j'avais à faire dans les environs, une fillette de douze ans fut attaquée en plein jour par un homme-panthère. Ceci eut lieu à trois cents mètres à peine de ma case. L'homme surgit des buissons et tenta d'entraîner dans le bois l'enfant qui se débattait et qui le mordit au bras. L'agresseur portait une cagoule en peau de panthère. Les témoins ne purent préciser si des couteaux crochus étaient fixés à ses mains. Comme les cris de la fillette avaient fait accourir des indigènes, l'homme-panthère dut lâcher sa proie et fuir dans la brousse.

***

LES HOMMES CROCODILES

A la saison des pluies, les crocodiles ne se montrent guère, mais ils n'en sont que plus dangereux. Souvent, un nègre qui revient de son champ et qui se rafraîchit dans la rivière est happé par l'animal aux aguets. Nageant entre deux eaux, c'est à peine si son ombre trouble la surface. Le nègre, insouciant, ne voit rien ; le crocodile le renverse d'un coup de sa patte griffue ou de sa queue aux lourdes écailles et l'entraîne rapidement dans les profondeurs.

Plus souvent encore, la proie est une femme qui se baigne ou qui lave son linge ou bien un enfant qui remplit des gargoulettes.

Un cri, une claque d'eau, quelques bulles d'eau crevant à la surface, des mottes de boue tourbillonnant dans le courant et tout est passé. Nul regard humain n'a vu la lutte désespérée de la victime menacée à la fois de se noyer et d'être broyée par les terribles mâchoires.

Lorsqu'on s'aperçoit au village de la disparition d'un habitant, on finit par penser au crocodile. On parcourt les bords de la rivière, on interroge pêcheurs et chasseurs et l'on fait une enquête dans les hameaux voisins. Mais toutes les recherches restent vaines.

Puis, hésitante comme la première brise de l'automne, une rumeur se fait jour. D'abord incertain, le chuchotement s'affirme ; ce n'est pas un crocodile ordinaire qui a enlevé la victime... En effet, la plupart des tribus de l'Afrique Occidentale et Centrale croient que le crocodile est inoffensif. Ceux qui attaquent les villageois, les *men-caters*, ne sont autres que des hommes métamorphosés en crocodiles. Aux rumeurs succèdent les accusations. Des membres de la communauté sont soupçonnés d'appartenir à l'association secrète des crocodiles humains. On les rend responsables de l'enlèvement.

On connaît depuis longtemps l'existence de ces sociétés dans la Sierra-Leone et dans d'autres parties de l'Afrique Occidentale. Les Anglais appellent leurs adhérents *human alligators*. Ce terme est erroné, car les alligators ne vivent qu'en Amérique et dans le Sud de l'Asie.

Il est constant que ces « alligators humains » se livrent au cannibalisme, tout comme les « panthères humaines ». En général, ce n'est point pour consommer leur chair, mais pour accomplir des rites magiques.

Encore que ces associations soient signalées depuis longtemps, leur activité criminelle n'a pu être surprise qu'il y a quelques dizaines d'années. L'administrateur anglais W. B. Stanley a rédigé un rapport circonstancié sur une affaire dont il eut à connaître en Sierra-Leone, en 1911. Cette année-là, un jeune garçon de Tonko-Limba, chef-lieu du district de Karène, disparut mystérieusement. La rumeur publique accusa quelques indigènes que l'on soupçonnait d'être des crocodiles humains.

L'un d'entre eux avoua et l'on réussit à découvrir une partie du squelette de l'enfant assassiné. On trouva même dans la brousse la cendre des feux sur lesquels la victime avait été rôtie. Quatre indigènes furent traduits en justice. Au cours du jugement, les villageois invoquèrent le témoignage d'une fillette de huit ans qui passait pour avoir le don de la seconde vue. Cette enfant fit une déposition étrange. Elle déclara calmement au magistrat anglais qu'un soir où elle lui portait son repas dans sa hutte, un des accusés s'était, à sa grande frayeur transformé en crocodile. Les accusés, ayant avoué, furent condamnés à mort. Il va de soi que la relation de la jeune voyante n'influa point sur la décision du juge.

Le même fonctionnaire cite encore d'autres cas. Tous illustrent la croyance bien enracinée chez les indigènes que certains êtres « ont un crocodile derrière eux ».

Encore que l'on entende parfois des nègres se vanter de pouvoir se transformer en animaux, le désir d'acquérir une réputation d'homme redoutable et mystérieux ne saurait être considéré comme influençant d'une façon déterminante les membres de ces associations. Qu'est-ce qui pousse donc ces desperados ? Quel but poursuivent-ils ? Pensent-ils vraiment qu'ils possèdent ou qu'ils possèderont un jour le pouvoir de se transformer en animal ?

En réalité, l'objet de ces Sociétés de Crocodiles humains est de confectionner des charmes qui, d'une façon ou d'une autre doivent permettre à leur possesseur de réaliser ses désirs. Grâce à eux, il pourra devenir riche, acquérir de nombreuses femmes, tirer vengeance de ses ennemis, etc. Plus la préparation des charmes aura exigé de sacrifices sanglants et plus leur efficacité sera grande. Aussi les charmes confectionnés avec des entrailles humaines sont-ils les plus appréciés par leurs propriétaires et les plus redoutés par la population.

Dans le Sud de la Sierra-Leone, dans les districts de Pujehun et de Bonthé, il existe des associations qui, pour s'assurer la possession de

pouvoirs magiques, ont imaginé un bateau d'une conception extraordinaire, le kunkubé.

Le kunkubé se présente comme une espèce de pirogue composée de deux troncs évidés de mêmes longueur et largeur, qui reposent l'un sur l'autre à la manière de deux parties d'une coquille de noix. Il est construit ainsi pour pouvoir naviguer presque entièrement immergé. Ses œuvres mortes peu élevées sont sculptées de façon à figurer la gueule d'un crocodile. Deux ou trois ouvertures vitrées permettent aux occupants d'inspecter les alentours. A bâbord et à tribord, des trous sont pratiqués pour livrer passage aux pagaies. Celles-ci ont un mètre de long et rappellent par leur forme les pattes des oiseaux aquatiques. Il semble que certains kunkubé soient propulsés par une roue à aubes fixée à la poupe. Lorsque les charpentiers ont terminé leur tâche, le bâtiment est rendu étanche au moyen de cuir, de cire et de résine. L'équipage comprend de quatre à six hommes. Comment pénètrent-ils dans le kunkubé? Aucun ethnographe n'a pu le déterminer.

Bien des histoires circulent parmi les indigènes au sujet de la construction des kunkubé. Depuis l'instant où sont abattus les deux grands arbres qui constitueront la coque de la pirogue, jusqu'au moment où celle-ci est lancée, un magicien veille à ce que personne ne surprenne les secrets de la secte. Mes informateurs me déclarèrent que le chantier est toujours établi sur une île boisée, dont il est facile de surveiller les abords. Au dire des indigènes, même lorsque le kunkubé est construit près d'un village, le bruit des marteaux n'en trahit pas la présence, car un artifice du magicien les a rendus insonores. Selon d'autres, les charpentiers ne travailleraient qu'au cœur de la nuit. Lorsqu'enfin le kunkubé est terminé, on consomme un sacrifice avant de le mettre à l'eau. Puis, on le dirige vers un lieu secret au plus profond de la forêt où il demeurera en attendant d'être utilisé.

Un des membres de l'équipage est généralement un individu d'une grande force physique. On l'appelle le « saisisseur ». C'est l'homme de main, celui qui s'empare des victimes.

Le kunkubé exerce son activité principalement dans les endroits animés. Les eaux du Sud de la Sierra-Leone, constamment sillonnées de bacs et de radeaux, constituent pour lui un terrain de choix.

Vers le crépuscule, le kunkubé quitte son repaire. Sans bruit, les pagaies plongent dans le marigot limoneux. Arrivée à la rivière, la pirogue fantôme descend au fil de l'eau. Au point choisi pour l'opération, le « saisisseur » abandonne le bord et, dans l'obscurité, nage vers le bac chargé d'indigènes. Aucun de ceux-ci n'a remarqué son approche. Soudain, une ombre surgit sur le pont, saisit un homme, une femme ou un enfant et disparaît avec sa proie dans l'épaisseur des eaux.

Le rapt a eu lieu en quelques secondes et avant même que les voyageurs aient compris ce qui s'était passé, le « saisisseur » et sa victime ont été avalés par le kunkubé qui, sans hâte, se dirige vers l'endroit de la réunion.

Quelques jours plus tard, la même histoire se renouvelle. A peu d'intervalle, deux enfants sont enlevés. Une terreur panique s'empare de la population. Des paroles lourdes de menace courent de bouche en bouche. « Le kunkubé est dans la rivière ! » Même de jour, les hommes sur les bacs sont armés. Les mères empêchent leurs enfants de sortir. La peur règne dans les villages.

Pour autant que je sache, jamais un kunkubé n'a été saisi. Dans plusieurs districts de la Sierra Leone des indigènes en ont bien vu des morceaux, mais ils se gardent bien d'en parler aux Européens, car ils redoutent la vengeance de l'association. Ainsi, l'Administration ne dispose jamais de renseignements de première main.

Quel est le sort de ceux dont se saisit le kunkubé ? Parfois, ils sont vendus comme esclaves ; mais, le plus souvent, ils sont massacrés. Les nègres de la Société mangent leurs membres et confectionnent avec leurs entrailles des charmes très recherchés, qui leur rapportent beaucoup d'argent.

PAUL JULIEN

(TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR GÉRARD DE CRUX)

WILLIAM MAXWELL

J'AURAIS mauvaise grâce à nier, ayant quelque responsabilité moi-même dans sa naissance, qu'il existe aujourd'hui, en France, un poncif de la littérature américaine. On pense avoir tout dit quand on a prétendu que cette littérature est une littérature de pays jeune, où l'on croit encore qu'il est oiseux de couper les cheveux en quatre quand tant de buts sont là qu'il faut atteindre. On affirme que l'Américain est ennemi de la méditation, qu'il se méfie du rêve, non par incapacité de rêver ou de méditer, mais parce qu'il craint le tête à tête avec soi-même qui le rendrait conscient de la solitude à laquelle il est condamné. Les causes de cette solitude sont, pour les uns, d'ordre économique et social, pour les autres d'ordre psychologique : d'un côté, les « tares » d'un régime politique qui favorise les inégalités, tolère les injustices (entre autres, les préjugés de race) ; de l'autre, les grand'mères puritaines montant la garde, lèvres pincées, tandis qu'au loin, sur les roches que la mer découvre, les sirènes chantent sans se laisser intimider. Il faut choisir entre l'abandon ou la lutte. Dans les deux cas, la victime sera torturée. Aussi, le roman américain est-il un roman tourmenté, écrit, par définition, dans une langue rapide et brutale, ignorante des nuances et des subtilités. Un auteur fait-il exception, plutôt que de modifier son jugement, on s'attachera aux traits qui, dans son œuvre, viennent confirmer les idées préalablement reçues. Tout le monde y trouve son compte : les critiques qui se bornent à répéter ce qu'ils ont déjà dit cent fois, et le public qui, commodément installé dans ses petites habitudes, entend bien qu'on ne le trouble pas.

Les choses, néanmoins, ne sont pas aussi simples. Le poncif de la littérature américaine, comme tous les poncifs du reste, est à base de vérité, mais c'est une vérité partielle qui n'explique qu'un groupe d'ouvrages dont le bruit empêche de percevoir des musiques de caractère trop intime pour être sensibles à des oreilles assourdies ou simplement inexpérimentées. La littérature d'un pays a ceci de commun avec un

orchestre qu'elle possède ses cuivres, ses batteries, mais aussi ses violons et ses flûtes. Ce qui frappe d'abord, ce sont les instruments à grand fracas. Ceux-là n'échappent à personne, serait-on sourd comme un pot. Les autres réclament plus d'attention, des sens plus avertis, une faculté de réception plus délicate. Est-ce dire qu'ils sont inférieurs aux premiers? Répondre par l'affirmative serait établir du même coup que les cordes, dans une symphonie, ont moins d'importance que les trompettes, les cors et les cymbales, ce qui serait une absurdité.

Dans le cas de la littérature américaine, l'erreur est d'autant plus flagrante que la prépondérance des cuivres dans son orchestration est de date relativement récente. C'est une manifestation d'après-guerre dont les débuts se placent aux alentours de 1920. (Les premiers naturalistes, en effet, étaient encore timides dans leurs audaces.) Or, les Américains n'avaient pas attendu les représentants de ce que Gertrude Stein appelait « la génération perdue », pour s'occuper des ouvrages de l'esprit. On oublie trop aisément qu'Emerson et Melville étaient Américains comme l'étaient également Thoreau, promeneur solitaire, Hawthorne si habile dans l'art de voiler les noirceurs, Henry James aux subtiles complexités. Autour de ces figures de premier plan gravitaient nombre d'écrivains délicats, négligés aujourd'hui par le grand public, mais dont le culte est pieusement entretenu par des petits groupes de lettrés immunisés contre les engouements, les enthousiasmes passagers. Je n'ai point dit indifférents à la mode du jour parce que justement, c'est vers ces auteurs trop longtemps délaissés que la mode semble aujourd'hui vouloir s'orienter. Henry James est remis en honneur, et l'on ne craint plus de trouver des qualités de premier ordre à des récits tout simples, des contes bâtis avec rien, comme les charmantes vignettes de Sarah Orne Jewett que sa traductrice, Marie-Thérèse de Solms Blanc, sous le pseudonyme de Th. Bentzon, présentait en 1885 au public français.

La littérature de cette époque n'était pas une littérature de pays jeune, sans doute parce qu'elle était née sur une terre en plein travail où les hommes mûrissaient vite et trouvaient assez de loisirs (ne pouvant tourner la radio) pour écouter leurs voix intérieures, et (ne pouvant aller au cinéma) pour s'émouvoir aux tragédies journalières que la vie leur offrait sans addition de revolver, de gin ou de whisky. Le poncif actuel de la littérature américaine s'explique donc en partie par un manque de perspective et par l'ignorance de ce fait que la jeunesse des pays est un phénomène cyclique, les périodes d'infantilisme étant toujours précédées — et heureusement suivies — de périodes de maturité. Il appartient à quelques auteurs de faire le pont et, en pleine effervescence juvénile, de conserver le sens de la mesure, la sereine impartialité indispensable à qui veut faire de la vie une peinture exacte et des hommes une analyse sans passion.

William Maxwell me semble être aujourd'hui le type même de ces auteurs « traits d'union » grâce auxquels la tradition se perpétue, enrichie

d'apports nouveaux. Des grands écrivains du XIXe siècle, il possède la gravité d'esprit, le tact, la réserve et le respect de son art. Par ailleurs, il se rapproche de ses contemporains par son ignorance de pudibonderies désuètes. Il sait être violent et cru quand il le faut, mais il ne s'en fait ni un devoir ni une mystique. Il n'ignore rien des découvertes les plus récentes de la psychiatrie et, s'il débride des plaies, c'est d'un scalpel bien assuré. Indifférent aux sujets et aux techniques de Hollywood, il n'a pas succombé au romantisme du gangster, et sa sensibilité, où le plus léger effleurement éveille de douloureuses résonances, le délivre de la triste nécessité de courir les bars, les taudis et les champs de bataille pour trouver des épaves, des victimes et des héros. Il lui suffit d'écarter le coin d'un rideau dans une petite maison américaine toute banale, de se pencher sur le cœur d'un enfant ou d'un adolescent, de regarder une mère et son fils, une femme et son mari ou son amant. C'est là qu'il trouve ses tragédies, latentes, silencieuses, et par cela infiniment plus émouvantes que les crimes à grand spectacle des maîtres du roman « tough ». Je pensais à Maxwell, il y a quelques jours, en lisant ces quelques lignes de Valery Larbaud qui méditait sur un ouvrage d'un Céline quelconque : « Une grande dépense de souffle et beaucoup de tapage, voilà le souvenir que m'a laissé cette lecture. Pourtant, l'auteur a du talent, du savoir et de l'habileté, et il a certainement fait de son mieux pour m'émouvoir et, sinon me convaincre, du moins m'irriter. A chaque page, des mots réputés grossiers ou obscènes et qu'on n'a pas l'habitude de voir imprimés ; de temps en temps, des injures ordurières à l'adresse de gens connus, de groupes sociaux, d'institutions et de corps constitués tels que la police, l'armée, le gouvernement, le clergé... Quitté ce lieu bruyant, j'ai pris un autre livre où, dès les premières phrases, j'ai reconnu l'intonation et la substance humaines, comme j'aurais dû reconnaître d'abord, dans le premier livre, le manque de substance et la froideur d'une autre sorte d'académisme. Sans recherche d'effets, sans autre artifice qu'un tissu serré de petits détails vrais et de mots justes..., l'auteur de ce livre m'a constamment intéressé, ému, maintenu dans un état de veille très active. Et quand je me suis détaché enfin, à regret, de cette lecture, je me suis aperçu que, de ces deux livres, celui qui est vraiment révolutionnaire, subversif, c'est celui-ci, l'œuvre simple et sans prétention, mais géniale, d'une femme dont je ne sais rien sinon qu'elle se nomme Gianna Manzini et qu'elle habite Florence. Mais je sais bien que Charles-Louis Philippe eût aimé ce qu'elle écrit [1]. » Remplacez Gianna Manzini par William Maxwell et Florence par Yorktown Heights, et la citation s'applique à l'auteur de *The folded Leaf* sans qu'il soit besoin d'y changer un seul mot.

Il naquit dans l'Illinois, en 1908, à Lincoln, petite ville de douze mille habitants. Il y vécut jusqu'à l'âge de quinze ans, puis alla habiter Chi-

1. *Sous l'Invocation de Saint Jérôme*, p. 169.

cago. Son éducation fut celle de tout jeune Américain soucieux d'acquérir un fonds solide de culture : « *high school* » et quatre ans d'université. Ces quatre ans, il les passe à l'Université d'Illinois, après quoi il se rend à Harvard pour y commencer des études de doctorat qu'il poursuit de 1931 à 1933 à l'Université d'Illinois où il est retourné enseigner l'art d'écrire aux étudiants de première année. C'est pour lui une période de lecture intensive. Il découvre la littérature française du moyen âge qui l'enchante et il prend contact avec les auteurs qui lui fourniront ses livres de chevet : Dostoïevski, Flaubert, Alain Fournier, E. M. Forster, Virginia Woolf. Un séjour à New-York fut suivi par deux ans de voyages. Maxwell habite aujourd'hui à Yorktown Heights, dans la grande banlieue de New-York où, pendant dix ans, il travailla à la rédaction du magazine *The New Yorker*.

Ses ancêtres, dont il peut retracer la ligne jusqu'au XVIIIe siècle, lui ont légué du sang anglais, écossais, gallois, français, allemand et hollandais. L'un d'eux, Jonathan Harrington, fut la première victime de la guerre d'Indépendance. Plus près de lui, il ne trouve guère que des hommes de loi : ses deux grands-pères et, plus tard, ses deux frères ; mais divers membres de sa famille sont également musiciens. Un de ses grands-pères donnait des leçons de chant et son père connaissait assez bien l'harmonie pour composer une scottish pour orchestre. Lui-même, passionné de musique (et surtout d'opéra), vécut, lors d'un séjour dans une ferme du Wisconsin, en rapports journaliers avec un des pianistes américains les plus connus, Josef Lhevinne.

A la musique sa mère préférait la peinture, les travaux de broderie. Cette femme, d'un raffinement extrême et d'une exquise sensibilité, mourut lorsque son fils William avait dix ans. Et cette mort fut pour l'enfant beaucoup plus que la perte d'un être tendrement chéri. Ce fut l'écroulement de tout un monde auquel chaque fibre de sa nature intime le retenait. A ce monde, Maxwell ne cesse de penser. Il aime l'analyser, s'en rappeler le charme et la douceur : « Mon amour de la culture européenne, m'expliqua-t-il un jour, n'est que la répétition de ce qu'éprouvaient déjà mes grands-parents, contemporains de Henry James. Moins privilégiés que lui, ils étaient cependant subconsciemment troublés par une nostalgie que connaissaient alors toutes les âmes sensibles. Leurs pères et mères, en tant que pionniers, avaient assez à faire pour assurer leur existence. Après la guerre de Sécession, l'ordre et la sécurité s'étaient vite établis, mais la nouvelle civilisation, essentiellement matérialiste et commerciale, n'offrait plus rien aux êtres d'imagination. On en souffrait, on rappelait de vieux souvenirs, on ressentait l'attraction, le besoin des choses artistiques ; et l'art, pour presque tout le monde (et sans doute avait-on raison) se trouvait en Europe. Je n'ai connu aucun de mes grands-parents, mais une de mes tantes avait fait son voyage de noces sur l'ancien continent. Elle en avait rapporté, pour orner sa maison, des reproductions de tableaux, des photographies : le Colisée, le Pont des Soupirs. Elle en

avait également rapporté un nom pour son cheval qu'elle appela Dreyfus. Je me souviens aussi que des amis d'origine écossaise reçurent un jour la visite d'une dame qui arrivait tout droit d'Écosse. Ce fut dans notre ville un événement considérable. Or, nos familles étaient américaines depuis une bonne centaine d'années, mais, comme on ne pouvait pas encore franchir la mer en quelques jours ainsi qu'on le fera deux générations plus tard environ, tout ce qui nous venait des ancêtres, le moindre fait, la moindre tradition, était précieusement gardé. C'était là où nous trouvions la couleur qui embellissait le milieu assez peu romantique où nous étions forcés de vivre. On acceptait, naturellement, avec plaisir les innovations propres à assurer le confort, mais dans une petite ville comme Lincoln la bourgeoisie avait à cœur de ne pas rompre avec le passé, et on veillait à ce que les maisons ne perdissent pas la personnalité que leur avaient donnée les arrières-grands-parents qui les avaient construites. »

Toute la poésie de temps héroïques et lointains, William Maxwell la trouvait incarnée en sa mère. Quand elle fut morte, et la maison vendue, la famille se dispersa. Il ne resta plus que des ruines et, seul au milieu d'elles, un jeune romantique, l'âme étreinte de nostalgie. C'est cette nostalgie (semblable par sa nature à celle qui perce si souvent dans les romans de William Faulkner et autres écrivains du Sud) qui explique non seulement les sujets que traite en général William Maxwell, mais l'émotion qui se dégage de leur apparente simplicité. Ses romans, ses contes, sont un effort patient et délicat de reconstitution d'êtres et de temps disparus. Il se sert pour cela de scènes familiales dans des maisons où la vie s'écoule, normale et bien remplie. C'est la maison de *They came like Swallows* (1937)[1], reproduction de celle qui, à Lincoln, abrita l'enfance de l'auteur. Dans ces demeures, les traditions sont respectées. On y fête tous les anniversaires, on y célèbre « Thanksgiving », Noël, Pâques, sans rien changer aux rites établis depuis de longues générations. Autour du père et de la mère, les enfants s'agitent et se querellent ; oncles, tantes, cousins, cousines accourent au moindre événement. Je me hâte de dire qu'il ne s'agit pas là d'histoires édifiantes à la manière de la comtesse de Ségur. Maxwell ne se spécialise pas dans l'étude des monstres et des drames crapuleux, mais il sait néanmoins que la vertu n'est pas monnaie courante. Il s'applique à montrer la tristesse de la vie plutôt qu'à en exploiter les horreurs. Si ses enfants (qu'il analyse avec une rare perfection) ne sont jamais odieux, c'est parce qu'il sait nous faire sentir dans quels abîmes de souffrance peut descendre parfois cet « âge sans pitié ».

Chassé du paradis de Lincoln (Illinois), Maxwell trouva refuge à l'Université. C'est là que désormais sa pensée, aux heures sombres, ira

1. Ce livre fut choisi par le *Book of the Month Club* en 1937 et reçut, la même année, le prix des *Friends of American Writers*.

se reporter. Cet autre paradis — mais combien différent de l'asile familial — il ne pouvait manquer d'en dégager un jour les éléments intimes. Il le fit en 1945 dans *The folded Leaf*[1]. Sa parfaite connaissance des milieux universitaires, quelques détails autobiographiques, l'acuité de sa psychologie lui ont permis d'écrire le seul roman qui, à ma connaissance, donne une peinture exacte de la vie de collège aux États-Unis. Beaucoup s'y étaient essayés avant lui. Certains avaient remporté des succès éphémères, Scott Fitzgerald entre autres avec *This Side of Paradise*. Mais leurs ouvrages, écrits trop tôt, n'effleuraient que la surface d'un terrain particulièrement difficile à explorer et, comme toute œuvre de circonstance, ils ne tardaient pas à accuser leur âge. Maxwell porta *The folded Leaf* en lui pendant dix ans et il en fit quatre versions. Aussi, telle qu'il nous l'a donnée, son étude me semble-t-elle définitive. A travers un cas particulier, il a atteint au général. Le drame qui se joue entre Lymie, Spud et Sally n'est pas spécial à l'Université d'Illinois. C'est un drame de tous les lieux et de tous les temps, le drame des êtres jeunes malhabiles à percer les secrets de leurs cœurs. L'emprise que le passé a gardé sur Maxwell lui a permis, au cours de cette longue gestation, de conserver toute la fraîcheur et l'émotivité de son adolescence, tandis que le recul, la maturité d'esprit qu'il avait acquise avec l'âge, lui donnaient le calme et l'objectivité nécessaires pour mener à bien une analyse des plus délicates. On se trouve par suite en face d'un roman qu'on dirait à la fois écrit par un jeune homme encore tout vibrant du drame dont il fut le témoin et par un psychologue appelé bien plus tard en consultation pour veiller à ce que tout soit scrupuleusement mis au point, jugé et évalué sans les ingérences déformantes d'une sensibilité trop facilement vulnérable.

Le culte du passé [2], d'où naît la mélancolie retenue qui enveloppe chaque ouvrage de Maxwell, est également la source de la satire qu'avec une ironie très fine il pose, comme un masque de comédie, sur le visage tragique de la vie quotidienne. Il faut lire son premier roman, *Bright Center of Heaven* (1934), pour prendre contact avec cette forme d'humour que pratiquait, aux abords de 1930, tout un groupe de jeunes auteurs anglais à la remorque de Norman Douglas et de Ronald Firbank. Maxwell juge aujourd'hui avec quelque sévérité cet ouvrage qui marque ses débuts. Les influences qu'on y peut relever le gênent. C'est là, je crois, un excès de scrupule. *Bright Center of Heaven*, thème lyrique traité sur le mode comique, est un roman extrêmement drôle, plein d'esprit, et qui mérite qu'on l'étudie de près, ne serait-ce que pour mieux comprendre *They came like Swallows*. La mise en parallèle dégagera le contraste entre deux familles, entre deux modes de vie dont l'un, par son absurdité, excite la verve satirique, tandis que l'autre évoque pieusement

1. A paraître prochainement aux éditions de la Librairie Gallimard sous le titre *la Feuille repliée*.

2. Les mois qu'il vécut dans une ferme du Wisconsin lui inspirèrent, alors qu'il était seul à la Martinique, un conte charmant, *The Heavenly Tenants* (1946).

des souvenirs sur lesquels le temps n'a pas de prise. D'où la différence de ton. Dans *Bright Center of Heaven*, c'est exceptionnellement que l'ironie permet à l'émotion des éclairs furtifs. Dans *They came like Swallows*, les traits d'humour ne viennent qu'incidemment égayer la tendresse voilée.

On voit combien les livres de William Maxwell diffèrent par le fond des romans brutaux considérés à tort comme l'essence même de la littérature américaine. Ils en diffèrent tout autant par la forme. Nulle recherche d'effets dans le style pas plus que dans les scènes. Musicien comme son père et son grand-père, Maxwell sait le parti qu'on peut tirer de la sourdine. Peintre et brodeur comme sa mère, il exécute des tapisseries au petit point où les couleurs les plus vives parviennent à se fondre en dégradés savants. Si grande est sa peur du clinquant que parfois, ne trouvant pas de teintes assez discrètes pour traduire sa pensée, il use de réticences et, au lieu d'indiquer, suggère. On pourrait dire de lui ce que Julien Green, au troisième livre de son *Journal*, dit de Nathaniel Hawthorne : « Me le rend cher surtout cette valeur qu'il donne au silence et à tout l'invisible. C'est une âme solitaire et mystérieuse que la sienne, plus près de la nuit que du jour. » Dans l'expression de l'invisible, il a atteint à la virtuosité au point d'en faire le thème d'une histoire, *The Intruders* (inédite jusqu'à ce jour). Le dépouillement en est tel qu'on erre dans les mêmes ténèbres où se débattent les personnages isolés dans des mondes ceints de cloisons étanches et dont l'entrée leur est mutuellement interdite.

Les romans de William Maxwell ne sont pas écrits pour la foule et, sans doute, quand ils seront connus en France, surprendront-ils ceux qui, de l'Amérique, se sont fait un peu hâtivement une image à deux dimensions, blanche et noire, ponctuée d'exclamations brutales, de coups de feu, du fracas des bouteilles cassées, du cri des femmes violées et des nègres lynchés. Cette Amérique existe, mais on pourrait naître et mourir sur le sol des États-Unis sans jamais en avoir de preuves. Par suite, la littérature qui la peint est aussi fragmentaire que le peut être un document sociologique. Si l'on excepte l'œuvre d'un Dos Passos ou d'un William Faulkner, elle est, en quelque sorte, détachée du sol qui la fit naître, n'y touchant guère que par un point. Les ouvrages qui la représentent ont la couleur du temps. C'est ainsi qu'il faut les comprendre et n'en point exagérer la portée. Du visage de l'Amérique, un Hemingway, un Caldwell, un Steinbeck n'ont exprimé que quelques tics douloureux. Il fallait qu'on nous les fît connaître puisqu'ils contractent les muscles et font crier les nerfs, mais le vrai visage du pays, son visage habituel, celui où s'en révèle la nature ancestrale et profonde, la personnalité secrète, c'est dans l'œuvre d'un William Maxwell que je crois préférable de le chercher.

MAURICE EDGAR COINDREAU

DEUX CONTES

VENDREDI SAINT

Les Whitehead habitaient à un kilomètre environ de la ville, sur le flanc abrité d'une colline du New Hampshire. Leur maison était en retrait de la route. Une allée y conduisait, bordée de sapins aux branches si basses que Miss Avery qui, un paquet sous le bras, venait voir Mrs Whitehead, se trouva presque devant la maison sans en avoir même aperçu les volets verts et l'arête aiguë du toit, caractéristique de l'architecture de Nouvelle-Angleterre. L'allée passait devant le garage, montait jusqu'à la porte d'entrée pour redescendre ensuite vers la route. Les deux portes du garage étaient ouvertes et le soleil d'après-midi faisait étinceler la Buick de Mrs Whitehead et, à côté, une auto bleue décapotable toute neuve. Miss Avery l'admirait quand un setter irlandais bondit de derrière les buissons. Le chien aboyait, gémissait, marchait sur les pieds de Miss Avery et, quelque direction qu'elle prît, se fourrait dans ses jambes, si bien qu'en désespoir de cause elle le repoussa d'une claque.

Ce geste n'était pas achevé qu'une fenêtre s'ouvrit violemment au premier, et la tête de Francis Whitehead apparut : « Allez-vous-en! » cria-t-il. On devinait qu'il était nu. L'eau ruisselait sur ses cheveux, sur son visage et ses épaules et, pendant un instant, Miss Avery se demanda si c'était à elle ou au chien qu'il parlait. « Allez coucher! » dit-il. Il siffla, donna des ordres, fit des menaces, et finalement le chien disparut derrière la maison. Alors, pour la première fois, Francis regarda Miss Avery.

— Tiens, c'est vous! Entrez, voyons, qu'est-ce que vous attendez?

— Mais oui, dit-elle, c'est ce que j'allais faire.

— Je prends une douche, expliqua Francis, mais maman est quelque part par là. Elle sera enchantée de vous voir.

Il rentra la tête et ferma la fenêtre.

C'étaient de vieux amis. Miss Avery avait assisté aux premiers pas de Francis. Elle était là quand il avait appris à parler, à faire des découpages et à monter à bicyclette. Mais, depuis deux ou trois ans, ils s'étaient vus fort peu. Francis passait la plus grande partie de son temps à l'Université. Il était à Cornell. Et Miss Avery pensa, tout en soulevant le marteau de la porte, qu'elle ferait mieux sans doute de ne point lui rappeler qu'autrefois elle avait recousu les boutons de ses culottes de bébé. Le marteau résonna, mais personne ne vint. Miss Avery changea son paquet de bras, ouvrit la porte et entra.

***

La maison semblait sombre après le soleil de printemps. Miss Avery n'y voyait pas beaucoup mieux qu'une taupe. La première chose qu'elle aperçut fut elle-même — son manteau au col de fourrure usé et son visage banal de femme entre deux âges — en pied dans un miroir qui montait du plancher au plafond. Elle détourna les yeux et entra dans la bibliothèque. Les murs en étaient presque entièrement couverts de rayons. Un feu de bois brûlait dans la cheminée et la pendule, sur le manteau, faisait un tic-tac bruyant. Au fond, près des portes-fenêtres, se trouvait une table à jeu. Des petites corbeilles y étaient entassées et un grand nombre de lapins en chocolat, de poussins en coton, à côté d'un monceau de papier frisé, vert et jaune.

Miss Avery posa son paquet qui contenait des raccommodages que Mrs Whitehead l'avait chargée de faire. Elle contemplait le désordre de la table à jeu quand une voix s'écria : « Joyeuses Pâques ! » Elle se retourna et vit Mrs Whitehead qui lui souriait. Mrs Whitehead portait d'une main une assiette en porcelaine, et de l'autre une poche en papier. Elle s'approcha de Miss Avery, l'encadra de ses deux bras tendus et l'embrassa.

— Pâques n'est que dans deux jours, remarqua Miss Avery. Aujourd'hui c'est le Vendredi Saint.

— Il faudra donc toujours que vous me repreniez ? dit Mrs Whitehead.

Sans attendre la réponse elle porta l'assiette sur la table et y versa tous les œufs de Pâques que contenait le sac.

— Je pensais justement à vous, et vous voilà.

Elle fit asseoir Miss Avery auprès d'elle sur le canapé et lui prit les deux mains.

— Et comment va votre maman ? Je voulais aller la voir tous ces jours, mais nous avons eu constamment du monde — Mrs Howard, de Portsmouth et la cousine Ada Sheffield, aussitôt après. Bref, je n'ai pas eu une minute. Et vous, comment allez-vous ? C'est cela surtout que je veux savoir.

— Bien, merci, dit Miss Avery sans enthousiasme, mais déjà Mrs Whi-

tehead s'était levée et cherchait de tous côtés des petites assiettes, des petits pots dont elle soulevait le couvercle avec un regard d'espoir.

— J'avais pourtant du gingembre, mais apparemment nous l'avons tout mangé, dit-elle. Je ne puis vous offrir que des œufs de Pâques.

Miss Avery essaya d'expliquer que cela ne faisait rien ; elle aimait les œufs de Pâques tout autant que le gingembre ; mais Mrs Whitehead ne lui prêtait aucune attention.

— Je me disposais à garnir quelques petits paniers. Mon fils est ici pour les vacances et j'ai invité ses amis les plus intimes à dîner demain soir. Ils seront huit. Et il faut bien que chacun ait sa corbeille de Pâques.

Elle renonça à chercher parmi les assiettes et les pots et se rassit, mais cette fois devant la table à jeu.

— Francis m'a ramené un chien, dit-elle, tout en prenant un panier qu'elle se mit à doubler de papier vert. Un setter gigantesque. Vous savez ce qu'ils peuvent être grands. Et d'une beauté, et d'une bêtise!

Miss Avery fit un signe de tête poli. Pour elle, tous les chiens étaient pareils.

— Il appartenait à un jeune homme qui a trouvé une situation quelque part, dit Mrs Whitehead en choisissant dans la pile qui était devant elle, d'abord un poussin jaune, puis un lapin, puis un poussin blanc assez petit pour qu'elle pût le percher sur le bord de la corbeille. A Boston, je crois.

— A Providence, dit Francis sur le seuil de la porte.

Il entra, s'assit tranquillement et allongea ses grandes jambes. Il avait encore les cheveux mouillés, mais il les avait soigneusement peignés de façon à se dégager les oreilles. Il portait un pantalon de flanelle, une chemise blanche et un vieux veston en cheviote. Il était chaussé de grosses bottes en cuir qui lui montaient à mi-jambe mais qu'il n'avait lacées que jusqu'aux chevilles. Miss Avery promena ses regards des bottes jusqu'au veston, jusqu'à la poche droite du veston qu'il avait déchirée par inadvertance l'automne précédent, quand il était venu pour *Thanksgiving* [1]. L'étoffe avait aussi un peu cédé, mais il n'y paraissait plus, constata Miss Avery. Elle avait tout remis à neuf.

— Mettons Providence, dit Mrs Whitehead. Toujours est-il qu'ils avaient gardé ce chien pendant toute une année dans leur dortoir, et comme ce garçon ne pouvait l'emmener avec lui, Francis s'en est chargé sans demander l'avis de personne. Il s'appelle Red. Et vous pouvez m'en croire, il est de la taille d'un poney. Depuis ce matin il ne cesse de tout renverser, de laisser des traces de boue à droite et à gauche, de voler la viande dans la cuisine ; ce sont là des mœurs d'étudiant, j'imagine.

Elle regarda Francis du coin de l'œil.

— Et chaque fois qu'il fait une bêtise, il vient implorer son pardon

1. Fête américaine d' « action de grâce » qui se célèbre le dernier jeudi de novembre (N.T.).

avec ses grands yeux bruns. J'en suis à me demander si je pourrai supporter cela beaucoup plus longtemps.

Francis se redressa un peu dans son fauteuil.

— Ce que tu peux exagérer, c'est effrayant! dit-il.

Mrs Whitehead regarda Miss Avery :

— Pas du tout, dit-elle humblement, n'est-ce pas Miss Avery? Francis dit toujours que j'exagère.

Elle se tourna vers Francis.

— La mère de Miss Avery exagère aussi, Francis, tout arthritique qu'elle est.

Puis, s'adressant de nouveau à Miss Avery :

— Non pas que je l'aie jamais constaté moi-même, vous m'entendez bien. J'ose dire que toutes les mères exagèrent.

Elle les regarda à tour de rôle et éclata de rire :

— Miss Avery me prend tellement au sérieux, dit-elle. Elle a toujours été comme ça. Elle n'a pas changé le moins du monde. C'est nous qui avons changé, Francis. Il n'y a pas un morceau de gingembre dans la maison.

Elle leva le petit panier de Pâques, le tint à quelque distance et l'examina sous toutes ses faces. Puis elle le posa à côté d'elle et en commença un autre qu'elle remplit de papier frisé jaune. Elle n'avait pas fini cette seconde corbeille que la femme de chambre apparut avec un grand plateau d'argent. Le chien la suivait en flairant.

— Alice, comme vous êtes gentille de nous apporter du thé, dit Mrs Whitehead.

Au moment où Alice cherchait à poser le plateau, le chien s'avança et se mit dans ses jambes. Mrs Whitehead sombra dans le désespoir.

— Tu vois, Francis? dit-elle.

Francis se leva et saisit le chien par son collier.

— Red, dit-il affectueusement, on ne t'a jamais dit que tu étais insupportable? Et il fit sortir le chien de la pièce.

— Ne le mets pas dans l'office, cria Mrs Whitehead.

Puis, se tournant vers Miss Avery :

— Il peut ouvrir la porte avec sa patte. Et puis il trouverait le moyen de faire tomber Alice.

***

De l'endroit où elle était assise, Miss Avery pouvait voir dans le vestibule. Francis avait pris le chien par les pattes de devant et le faisait tourner comme une toupie : « Tourne, grand fou, tourne, tourne », et il tournoyait en riant aux éclats.

— Francis va quitter le collège, dit Mrs Whitehead. L'été dernier il s'était mis en tête d'apprendre à danser sur la corde. Maintenant il veut quitter le collège.

Distraite, elle mettait les tasses à thé sur les soucoupes.

— Il va retourner se présenter aux examens en juin. Et ce sera fini. J'ai essayé de lui faire la leçon au point d'en avoir mal à la gorge, mais ça n'a servi à rien, absolument à rien... Qu'est-ce que c'est que ces sandwiches, Alice?

— Fromage blanc, dit Alice, et confiture de goyave, et des *cross buns* chauds [1].

— Des *cross buns* chauds! dit Francis qui rentrait dans la pièce. Tu entends ça, maman?

Il s'assit et Mrs Whitehead le regarda d'un air de reproche :

— Vraiment, Francis, tu ferais tourner cette pauvre Alice en bourrique. Je ne sais pas ce que je vais faire quand tu sera revenu habiter ici.

Francis se pencha, rentra ses bas de pantalon dans ses bottes et commença à les lacer :

— Je ne reviendrai pas habiter ici, dit-il, le menton entre les genoux.

Pendant un moment, un silence absolu régna. Mrs Whitehead avait pâli. Sans regarder Francis, elle posa le passe-thé sur le plateau à la place des tranches de citron, puis, ayant réfléchi, remit les choses comme elles étaient avant.

— Du sucre? dit-elle à Miss Avery.

— S'il vous plaît, dit Miss Avery.

Alice lui apporta son thé, avec l'assiette de sandwiches et l'assiette de brioches. Quand Francis fut servi, Alice attendit pour voir si Mrs Whitehead avait besoin d'autre chose, puis elle se retira. Francis continuait à lacer ses bottes. Quand il eut fini, il arrangea son pantalon afin de le faire retomber comme des culottes de ski. Puis, par hasard, il découvrit sa tasse de thé. Personne ne parlait. Au bout d'un moment, le chien revint faisant avec ses pattes un bruit doux et feutré sur le parquet. Miss Avery pensa que Mrs Whitehead allait protester et que Francis serait de nouveau obligé de faire sortir Red, mais il en fut tout autrement. Le chien vint poser sa tête sur les genoux de Mrs Whitehead qui caressa doucement les longues oreilles rousses.

— Si tu ne reviens pas habiter ici, Francis, dit-elle brusquement, où as-tu l'intention d'aller?

— New-York.

— Pourquoi New-York? demanda Mrs Whitehead. Comme endroit agréable! Avec tout ce bruit, cette saleté! Il n'y a rien de plus déprimant.

— Je veux travailler, dit Francis.

Il rompit une brioche et la mangea.

Mrs Whitehead le regarda comme si elle ne l'avait jamais vu manger. Quand il eut fini elle dit :

1. Sorte de brioche ornée d'une croix en sucre candi que l'on fait pendant la semaine de Pâques. (N.T.)

— Tu pourrais travailler ici. Ce n'est pas le travail qui manque. Ton oncle Frank te trouverait probablement quelque chose à faire.

— Je ne veux pas travailler à l'usine, dit Francis.

Exaspérée, Mrs Whitehead se détourna et se servit une seconde tasse de thé.

— En vérité, Francis, je ne sais pas ce qui te prend.

Miss Avery n'attendait qu'un coup d'œil de Mrs Whitehead pour se lever et rentrer chez elle. Mais, quand Mrs Whitehead regarda dans sa direction, Miss Avery vit qu'elle était plus qu'exaspérée. Elle avait peur. Son regard disait que, pendant quelques minutes tout au moins, Miss Avery devait rester ; qu'elle devait se détendre, se renfoncer dans son fauteuil.

— Toi, maman, tu fais ce que tu veux, dit Francis d'une voix posée. Tu aimes déjeuner au lit, le matin, et Alice te monte ton petit déjeuner. Tu fais ton marché toi-même, tu vas dans le monde, tu vas dîner au restaurant. C'est parfait, seulement moi aussi je veux faire ce qui me plaît. J'ai étudié suffisamment. Je veux commencer à vivre comme les autres.

Mrs Whitehead repoussa la tête du chien.

— La vie des grandes personnes, Francis, ça n'est pas aussi intéressant que tu le crois. Ton père et moi, nous avions toujours espéré que tu ferais ta médecine. Il en parlait tout le temps pendant sa dernière maladie. Mais ces choses-là, ça n'a pas l'air de t'intéresser et, évidemment, je ne vois pas pourquoi je te forcerais à continuer tes études si tu ne le veux pas. Cependant, il y a un certain nombre de choses auxquelles il faut penser. Je ne peux pas louer cette maison en vingt-quatre heures. Les gens, comme tu le sais, n'aiment pas beaucoup louer des maisons aussi grandes. Il me faudra peut-être tout l'été. Et puis New-York ne te plaira peut-être pas une fois que tu y seras. Tu regretteras la campagne, la maison, tes amis. Je doute même que tu puisses garder ta voiture. As-tu réfléchi à tout cela, Francis ?

Elle attendait qu'il parlât, mais il continuait à balancer le talon d'une de ses bottes sur la pointe de l'autre.

— Il faudra que nous prenions un petit appartement quelque part, dit-elle, et nous y serons à l'étroit, mal à l'aise...

— Je regrette maman. — Il se leva soudain et sa voix avait quelque chose de tendu, d'incertain. — Quand j'irai à New-York, j'irai seul, dit-il. Je veux être maître de mes actions.

Il fit demi-tour et sortit, suivi par le galop du chien.

***

Quand Mrs Whitehead se remit à parler, il ne fut plus question de Francis, mais de quelque chose d'entièrement différent — un livre qu'elle avait lu il y avait bien longtemps. Il y était question de la Nouvelle-Orléans après la guerre de Sécession. Elle en avait oublié le titre et elle

ne supposait pas que Miss Avery s'en souviendrait davantage, mais on y parlait d'une petite fille appelée Dea qui promenait des statuettes en cire sur un plateau et les vendait au marché aux gens du Nord.

Alice entra et emporta le plateau à la cuisine. Quand elles furent seules, Mrs Whitehead sembla avoir oublié le livre à moins qu'elle n'eût dit tout ce qu'elle avait à en dire. C'était le moment pour Miss Avery de livrer son ouvrage. Elle alla chercher son paquet enveloppé dans un papier brun et, s'étant rassise, elle le posa sur ses genoux. Ses doigts tremblaient un peu en défaisant le nœud et, quand le paquet fut ouvert, elle s'attendait à des exclamations flatteuses. Il n'en fut rien. Mrs Whitehead ne sembla même pas remarquer les raccommodages. Elle se tenait toute droite sur sa chaise, et ses yeux, qui ne pouvaient plus voir, étaient baignés de larmes.

— Francis est si jeune, dit-elle. Juste vingt ans. C'est un enfant. Et je ne vois vraiment pas pourquoi il est si pressé. La plupart des gens vivent longtemps. Bien plus longtemps qu'il ne faudrait.

Miss Avery opina de la tête. Elle ne trouvait rien à dire. Elle aurait bien voulu rentrer chez elle, mais elle attendit que Mrs Whitehead eût trouvé son mouchoir, se fût essuyé les yeux et mouché légèrement, l'œil secrètement tourné vers la pendule.

LES ARABESQUES DE L'AMOUR

Réveillé par la brusque apparition de la lune derrière un nuage, par une blanche nuit de juin, le coq bantam de Kate Talbot se mit à chanter. Il y avait trois bantams — un coq et deux poules — et ils perchaient dans un arbre juste sous les fenêtres de la chambre d'amis. Cette chambre était au second et, cette semaine-là, l'ami était un jeune homme qui s'appelait Arnold et avait le sommeil léger. Il se leva, ferma la fenêtre et se recoucha. Il dormit dans la chambre close, mais se réveilla fréquemment avant qu'apparût l'aube du samedi matin.

Il y avait plusieurs années qu'Arnold venait chez les Talbot, à Wilton, pendant le printemps ou au début de l'été. Pour les enfants, ses visites étaient un des mille événements saisonniers sur lesquels on pouvait compter Ce n'était pas tout à fait aussi important que l'arrivée du premier rouge-gorge ou l'apparition des violettes dans le marais au pied de la colline des Talbot, mais presque. Parfois, Duncan, l'aîné des petits Talbot qui, pendant longtemps, fut convaincu qu'Arnold venait lui faire une visite personnelle, partageait la chambre d'amis avec lui. L'année précédente, c'est George, le frère cadet de Duncan, qui avait eu ce privilège. Cette fois-ci, Mrs Talbot, sachant à quels excès de bavardage se livraient ses enfants dès qu'ils ouvraient l'œil, le matin, avait laissé Arnold seul dans la chambre.

Quand il sortit de sa chambre, Mrs Talbot et George, son préféré, étaient encore en train de déjeuner. George avait six ans. Il était petit,

délicat, très blond. Manger ne l'intéressait jamais beaucoup, et aujourd'hui encore bien moins, à cause de l'invité. Il était en pyjama, drapé dans une robe de chambre en piqué rose. Il sourit à Arnold avec ses grands yeux très doux et dit :

— Est-ce que je t'ai manqué?

— Mais naturellement, dit Arnold. Je me suis réveillé, et puis l'autre lit était là, tout plat et vide. Je n'avais personne à qui parler en contemplant le plafond. Personne pour me regarder me raser.

George était très content qu'on eût regretté son absence.

— Quelle couleur c'est-y que t'aimes le mieux? demanda-t-il.

— Le rouge, dit Arnold, sans prendre le temps de réfléchir.

— Moi aussi, dit George.

Et, devant cette coïncidence, son visage s'épanouit, si bien que, pendant un instant, l'expression en fut presque angélique.

— Voilà toujours un point sur lequel nous serons d'accord, hein? dit Arnold, même si on ne s'entend pas sur le reste.

— Oui, dit George.

— Vous feriez mieux de manger votre porridge, tous les deux, dit Mrs Talbot.

Arnold la regarda lui verser son café et se demanda s'il n'y avait pas quelque chose derrière cette remarque: un peu de jalousie, peut-être. Mrs Talbot avait un cœur d'or, mais elle semblait avoir honte — ou peur — de le laisser voir. Elle s'abritait derrière une sorte d'humour à froid. Il était bien probable, pensa Arnold, que pendant des années encore George n'aimerait jamais personne autant qu'il aimait sa mère. Elle n'avait donc pas de raison d'être jalouse.

— Est-ce que les bantams vous ont réveillé? demanda-t-elle.

Arnold secoua la tête.

— J'ai dans l'idée que vous me mentez, dit Mrs Talbot. John ne s'est pas réveillé, mais néanmoins il se sentait responsable, en tant qu'hôte. Il criait « Oh! » dans son sommeil, chaque fois que le coq chantait. Il faudra supporter ce petit ennui à cause de Kate. Elle se ferait tuer pour ses poules.

Exclu de la conversation des grandes personnes, George finit son porridge et mangea la moitié d'un œuf à la coque. Puis il demanda la permission de se lever et, avec les matelas et les coussins qu'on enlevait, la nuit, des fauteuils du jardin, il fit un train sur le plancher, d'un bout à l'autre de la salle à manger. La cuisinière dut l'enjamber quand elle apporta une cafetière de café frais, et Mrs Talbot et Arnold durent en faire autant quand ils traversèrent la salle à manger pour aller voir les bantams. Il n'y en avait que deux — le coq et une des poules — qui se promenaient sur la terrasse sous le cerisier du Japon. Kate, penchée à une fenêtre du second, les regardait avec amour.

— As-tu fait ton lit? demanda Mrs Talbot.

La tête disparut.

— Kate s'apprête à aller dans le monde, dit Mrs Talbot en regardant les bantams. Une espèce de bal. Elle passera la nuit chez Mary Sherman, où il y aura des garçons et l'on dansera au son du gramophone.

— Grands dieux, mais quel âge a-t-elle donc? demanda Arnold.

— Treize ans, dit Mrs Talbot. Elle s'est fait couper les cheveux hier et ils sont trop courts. C'est très laid. Il va falloir que je fasse quelque chose.

— Du blanc d'œuf? demanda Arnold.

— Comment savez-vous ça? demanda Mrs Talbot, surprise.

— Je me rappelle, la dernière fois, dit Arnold. Je me rappelle, parce que ça m'avait semblé si radical.

— Ça ne réussit qu'avec les cheveux blonds, dit Mrs Talbot. Vous trouverez de quoi vous occuper tout seul pendant un moment?

— Facilement, dit Arnold. J'ai vu *Anna Karénine* dans la bibliothèque. Je vais m'en emparer et aller lire dans la petite maison.

— Je ferai bien d'aller avec vous, dit Mrs Talbot.

La petite maison, construite à mi-hauteur sur la colline, à cent pieds environ de la grande maison, se composait d'une pièce qui faisait atelier. On la chauffait avec un poêle à bois. Des fenêtres à deux battants s'ouvraient sur deux côtés. Mrs Talbot l'avait fait construire, il y avait bien des années, après avoir lu *A Room of One's Own*. Aujourd'hui, elle sentait un peu le moisi avec quelques traces de fumée de bois.

— Vous entendez la grive? demanda Arnold au moment où Mrs Talbot ouvrait les fenêtres.

Ils prêtèrent tous les deux l'oreille.

— Non, dit-elle, pour moi, tous les oiseaux ont le même chant.

— Écoutez, dit-il.

Cette fois, on ne pouvait pas s'y tromper, c'étaient bien les notes limpides, montant et descendant la même gamme.

— Oh! ça, dit-elle. Oui, j'aime beaucoup.

Et elle partit laver les cheveux de Kate.

***

De temps à autre, Arnold levait la tête de dessus son livre et entendait non seulement l'oiseau des bois, mais Duncan et George qui se disputaient dans la prairie. La voix de George était aiguë et malheureuse. On le sentait tout près des larmes. Les deux enfants finirent pas apparaître à la fenêtre et demandèrent la permission d'entrer. La petite maison était hors des limites qui leur étaient permises. Arnold leur fit signe d'entrer. Duncan, qui avait neuf ans, s'introduisit par la fenêtre sans difficulté, mais il fallut hisser George. Aussitôt entrés, ils commencèrent à se quereller à propos d'un fusil de bois qui avait été cassé et raccommodé et qui appartenait, semblait-il, à George, bien que ce fût Duncan qui l'eût

et refusât de le donner. Il refusait de le donner, mais, brusquement, changeant d'avis, il pressa George de le prendre, le *força* littéralement, parce qu'à ce moment-là George était beaucoup plus occupé du chien des Talbot qui voulait entrer, lui aussi.

C'était un danois très doux, mais énorme. Il répondait au nom de Satan. Une fois que Satan fut dans la petite maison, il ne restait plus grand'place pour se remuer et il s'y faisait beaucoup de bruit. Mais John Talbot apparut, fit sortir le chien et pria les enfants de laisser Arnold en paix. Ils s'en allèrent comme ils étaient venus, par la fenêtre. Arnold les suivit des yeux et fut ému de voir Duncan se retourner et aider George qui était trop petit pour sauter. Et aussi par la façon dont George acceptait cette aide. On aurait dit que leur hostilité avait deux faces, et que l'une d'elles était le visage de l'amour. Caïn et Abel, pensa Arnold, et la grive. Toutes choses immortelles.

John Talbot flâna autour de la petite maison. Une bête avait creusé une galerie dans le massif de muguets, dit-il, et avait également déraciné plusieurs pieds de marjolaine. Arnold avança que ce pouvait être une taupe.

— Plus probablement un rat, dit John, et ses yeux se tournèrent vers un petit poirier en espalier. Nous avons planté ce poirier il y a un an, dit-il.

Mrs Talbot était venue les retrouver. Elle avait non seulement fait un shampooing à Kate, mais elle s'en était fait un également.

— Il n'est pas mort, dit John en examinant le poirier, mais les feuilles ne poussent pas.

— J'imagine que, pour un poirier, ce doit être un gros choc d'être mis comme ça, en espalier, dit Mrs Talbot. Kate est prête à partir.

Ils s'empilèrent tous dans la camionnette et conduisirent Kate chez ses amis. Ses cheveux trop courts avaient très bonne allure après leur shampooing au blanc d'œuf, et Mrs Talbot lui avait fait un petit bouquet de géraniums roses mêlés à de petites fleurs bleues et blanches. Katy l'avait épinglé sur sa jaquette. Elle descendit de l'auto avec sa valise et leur fit au revoir de la main sur le perron de la maison.

— Pourvu qu'elle s'amuse bien, dit John Talbot d'un air gêné tout en passant ses vitesses. C'est la première fois qu'elle va danser avec des garçons. Ce serait affreux si elle ne trouvait pas de cavalier.

Ses yeux contenaient une vague menace contre tous les garçons qui, dans leur jeune insensibilité, n'apprécieraient pas le charme de sa fille.

— Kate s'amuse toujours, dit Mrs Talbot. A propos, as-tu vu les deux poules bantams aujourd'hui ?

— Non, dit John Talbot.

— Il y en a une qui manque, dit Mrs Talbot.

***

Une chose qui frappait toujours Arnold quand il venait chez les Talbot, c'était la quantité et la variété d'animaux qui les entouraient. Leur propriété n'était pas une ferme. C'était simplement une grande maison de campagne en briques blanches. Néanmoins, il y avait toujours un chien, une chatte, des petits chats, des lapins, des poulets, intimement mêlés à la vie de famille. Cet été-ci, les Talbot ne pouvaient pas se servir de la porte d'entrée parce qu'un oiseau avait fait son nid dans la lanterne de la véranda. Ils entraient par la salle à manger et prenaient grand soin de ne pas allumer la lanterne plus d'une minute, de crainte de faire cuire les œufs. Arnold trouva de la nourriture pour tortue dans sa chambre et comme il s'étonnait, Mrs Talbot l'informa qu'il y avait des tortues dans la chambre d'amis. Il ne vit jamais les tortues.

Les bantams étaient la nouveauté de l'année, de même que deux tout petits canards qu'on mettait la nuit dans la lingerie, dans une boîte en carton, avec une ampoule électrique pour les tenir au chaud. Pendant la journée, ils pataugeaient dans une soucoupe de lait sur la terrasse. L'un d'eux s'appelait Mr Rochester parce qu'il avait l'air très distingué. L'autre n'avait pas de nom.

Tout en causant avec Arnold, après le déjeuner, Mrs Talbot surveillait le chien qui, expliqua-t-elle, était jaloux des canetons. A un moment, il baissa sa grosse tête et fit semblant de leur donner un coup de dents. Un seul coup aurait suffi. Mrs Talbot lui parla sévèrement et il détourna la tête tout honteux.

— Ils sentent probablement comme George quand il est sorti de la maternité.

— Qu'est-ce qu'il sentait, George? demanda Arnold.

— Une espèce d'odeur douceâtre: une horreur.

— Est-ce que Satan était jaloux de George quand il était bébé?

— Terriblement, dit Mrs Talbot. Appelle donc Satan! cria-t-elle à son mari qui était à côté de la petite maison.

John avait trouvé un trou de rat près des marjolaines abîmées et il tendait un piège. Il appela le chien et le chien partit au galop, débordant d'amour à chaque bond. Tandis que Mrs Talbot racontait à Arnold qu'une nuit elle avait trouvé Satan près du berceau du bébé. Duncan, qui jouait avec George tout près d'eux, fit brusquement pleurer son petit frère sans raison apparente. Mrs Talbot se leva et les sépara.

— Ça ne m'étonnerait pas, George, si c'était l'heure de ta sieste, dit-elle.

Mais George ne tenait guère à perdre ne fût-ce que quelques minutes de la journée. Il essuya ses larmes avec son poing et se sauva. Elle le poursuivit en riant et l'attrapa au pied de la terrasse.

Duncan se perdit dans un monde solitaire de son invention et Arnold, après avoir bâillé deux fois, se leva et rentra dans la maison. Étendu sur

son lit, derrière les jalousies baissées, il se mit à comparer la vie des Talbot avec la sienne, sa vie bien ordonnée de citadin, mais sans enfants, sans animaux. Où qu'ils aillent, pensa-t-il, ils laissent derrière eux des empreintes, comme les gens qui marchent dans la neige. Pistes qui s'entrecroisent, lignes qui se rencontrent sans cesse : l'amour de la mère à la poursuite de son petit dernier, l'amour du père pour sa fille, l'amour du chien pour l'homme, l'intérêt des deux frères l'un pour l'autre. Cercles et diagrammes, pensa Arnold. Les arabesques de l'amour.

***

Cette nuit-là, Arnold fut beaucoup moins dérangé par le chant du coq qui lui parvint indistinctement à travers ses rêves. Quand il s'éveilla finalement et reprit pleine conscience des choses, il nota le silence et le soleil qui lui entrait dans les yeux. Sa montre s'était arrêtée et il était plus tard qu'il ne croyait. Les Talbot avaient fini de déjeuner et le *Times* du dimanche était posé sur la table, près de son couvert. Pendant qu'il mangeait, John Talbot entra et s'assit une minute en face de lui. Il s'était levé de bonne heure, dit-il, et il avait trouvé un tamias dans le piège à rat, ainsi qu'un nid contenant trois œufs de bantams. Les œufs étaient froids.

D'ordinaire, c'était un homme très calme, très réservé. C'était la première fois qu'Arnold le voyait troublé par quelque chose.

— Je ne sais pas comment dire cela à Kate, dit-il, elle va être dans tous ses états.

Kate revint par l'autobus plus tôt qu'ils ne pensaient. Elle s'engagea dans l'allée, sa valise à la main.

— Tu t'es bien amusée? lui cria Mrs Talbot, de la terrasse.

— Oui, dit-elle, c'était merveilleux.

Arnold regarda les deux petits garçons, persuadé qu'ils allaient révéler brusquement toute la tragédie à Kate dès qu'elle aurait posé sa valise par terre. Il n'en fut rien. Ce fut son père qui le lui dit, d'une façon si alambiquée qu'elle parut ne rien comprendre à son discours. Mrs Talbot l'interrompit et lui dit carrément les faits : la poule bantam n'était plus sur ses œufs ; par suite, il était plus que probable qu'elle avait été tuée, sans doute par le rat.

Kate rentra dans la maison. Les autres restèrent sur la terrasse. Le chien, bien que pensant toujours aux canetons, ne fit point mine de vouloir les croquer, et les deux frères ne se querellèrent pas. Malgré les arabesques que chacun semblait dessiner si jalousement, Arnold comprit que ce qui arrivait à l'un arrivait à tous les autres. La perte dont souffrait Kate les touchait tous, inévitablement.

A midi, d'autres amis arrivèrent ; deux familles avec des enfants. On fit un pique-nique sous la tonnelle, avec des saucisses, de la salade, des

gâteaux, du vin. Quand les invités furent partis, à la fin de l'après-midi, toute la famille se réunit sur la terrasse. Kate était couchée par terre, sur le ventre, la tête posée sur les bras et autant dire dans la soucoupe des canards. Mrs Talbot, qui était étendue sur la chaise-longue, s'aperçut tout à coup que Mr Rochester avait disparu. Elle se redressa affolée et s'écria :

— Où est-il?

— Dans mon cou, dit Kate.

Le canard sortit entre ses bras croisés, en fit le tour et se hissa jusque sur la nuque de la jeune fille. Kate sourit. Tous éclatèrent de rire en voyant la petite tête duvetée du canard enfouie dans les boucles pâles blond cendré. Le nuage qui avait un instant obscurci toute la maisonnée venait de s'évanouir dans la vive clarté d'un rayon de soleil. Arnold en profita pour regarder discrètement sa montre.

Tout le monde l'accompagna à la gare, y compris le chien. Au dernier moment, Mrs Talbot, comprenant soudain combien il était seul dans la vie, voulut lui donner des radis à emporter, mais il refusa. Quand il descendit de l'auto, les deux garçons se chamaillaient, et on eut beaucoup de peine à leur faire dire au revoir. Il regarda la camionnette s'en aller, puis il tendit l'oreille dans l'espoir d'entendre encore la grive. Mais, naturellement, au beau milieu de South Norwalk, on n'entend pas ce genre de bruit.

WILLIAM MAXWELL

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MAURICE EDGAR COINDREAU)

LE PLAN MARSHALL
ET LES ÉTATS-UNIS

TOUT le monde sait qu'un programme d'aide à l'Europe est actuellement pendant devant le Congrès des États-Unis, appelé par le Président Truman à voter les lois et crédits nécessaires. Tout le monde connaît les antécédents immédiats : l'invite du Secrétaire Marshall aux gouvernements européens ; la réunion de la Conférence de Paris et l'accord de seize gouvernements pour dresser une liste commune de leurs besoins ; la prise en considération de cette liste par les États-Unis et sa confrontation aux ressources américaines par trois commissions présidentielles d'une part (rapports Harriman, Krug et Nourse), par une commission parlementaire d'autre part (rapports Herter) ; en attendant la mise sur pied du programme à long terme, la convocation d'une session extraordinaire du Congrès afin de porter une aide immédiate, dite « intérimaire » à la France, à l'Italie et à l'Autriche ; le vote de cette aide intérimaire avant Noël, la présentation au Congrès dans le dernier jour de cette session du programme à long terme ; enfin la mise en discussion de ce programme à l'ouverture de la session ordinaire, c'est-à-dire le 7 janvier.

Mais notre opinion paraît mal instruite du caractère de ce programme. Elle ignore que « l'idée Marshall » n'est que l'édition réduite d'une idée rooseveltienne ; que l'aide projetée n'est que la continuation, sous forme plus systématique, d'une aide déjà donnée à l'Europe depuis la fin de la guerre ; que ces crédits, par eux-mêmes, représentent moins pour nous une possibilité d'abondance que l'alternative à de nouvelles privations et à la consommation de notre ruine. Elle sous-estime le besoin que nous avons de cette aide et surestime l'intérêt commercial que les Américains auraient à nous la fournir. Elle méconnaît les tensions intérieures de l'économie américaine sur lesquelles le « Plan Marshall » doit logiquement exercer une influence aggravante. Elle se trompe sur les rapports de ce plan avec ce qu'on appelle « la doctrine Truman » et avec les préoccupations stratégiques des États-Unis. Aussi est-elle mal préparée à com-

prendre les critiques soulevées par le plan aux États-Unis, qui rendront l'approbation parlementaire plus difficile qu'on n'y compte en Europe.

Ayant suivi au Congrès la discussion de l'aide intérimaire, escarmouche qui a mis au jour les arguments du débat majeur, nous tâcherons ici de les faire connaître et d'éclairer quelques aspects de la question.

LE DÉJA-VOULU ET LE DÉJA-FAIT

Il s'agit d'une dépense à faire par une grande puissance en faveur d'un groupe particulier de nations : d'où une teinte politique, évitée s'il s'était agi d'une entraide générale, collectivement administrée : telle était l'intention américaine vers la fin de la guerre et c'est à l'Organisation des Nations Unies qu'on avait voulu confier la direction d'un programme que devaient exécuter des organes internationaux *ad hoc*, comme l'U.N.R.A. pour les secours aux populations, la Banque Internationale pour les prêts aux gouvernements, le Fonds Monétaire pour la stabilisation des monnaies. Ce programme s'est d'abord heurté à l'opposition politique de la Russie qui refusait sa coopération et déclinait toute intervention collective dans ce qu'elle estimait devoir être sa zone d'influence. Il serait impossible maintenant, étant manifeste qu'il se heurte à la nature des choses, puisque les États-Unis sont pratiquement seuls à pouvoir et vouloir donner. S'ils devaient le faire exclusivement par l'entremise d'organes dans l'œuvre desquels chaque nation a sa quote-part assignée, il faudrait que ces autres pays élevassent leurs contributions à proportion de l'énorme contribution américaine, ce qu'ils ne pourraient faire que si les États-Unis leur donnaient ces sommes, ce qui serait un détour absurde : déjà, dans l'aide intérimaire, les États-Unis ont été appelés à fournir la France de quoi assurer ses payements échus envers la Banque Internationale et le Fonds Monétaire.

Donc ce sont les États-Unis qui vont donner : ils ne feront d'ailleurs que continuer. Dans les deux années qui ont suivi la fin de la guerre en Europe, ils ont distribué à travers le monde environ 16,3 milliards de dollars, soit dons définitifs soit prêts dont le recouvrement peut sembler problématique. Là-dessus près de 12,2 milliards ont été à l'Europe dont un peu plus de 10 aux pays dits de plan Marshall, les seize gouvernements et l'Allemagne de l'Ouest. A la date du 1er novembre, les débours à l'égard des pays du Plan Marshall étaient montés à 11 milliards. Sur ce total, l'Angleterre avait reçu 43,3 p. 100, la France 21,1 p. 100, l'Italie 9,1 p. 100. Il est juste d'observer que pour près des trois quarts, les fonds distribués dans « l'aire Marshall » ont eu le caractère de prêts, cette région étant considérée comme riche, alors qu'en Europe Orientale et en Asie les États-Unis ont procédé surtout par dons.

Aujourd'hui il est patent d'une part que le soutien financier à l'Europe Occidentale ne saurait être interrompu, d'autre part qu'il est vain de lui

imprimer tout autre caractère que celui du don, le remboursement n'apparaissant pas comme une possibilité.

Il suffit de rapprocher la dépense américaine déjà faite en Europe des chiffres à présent envisagés pour le plan Marshall, et aussitôt se dissipe l'illusion qu'il s'agit pour nous d'une abondance nouvelle : on parle de 22,1 milliards pour quatre ans et un trimestre ; or les mêmes pays ont reçu 10 milliards en deux ans. Pour cinquante et un mois, il s'agirait de recevoir, dans le cas de l'Angleterre 5,3 milliards, alors qu'en vingt-huit mois elle a utilisé 4,3 milliards de crédits américains ; pour la même période de cinquante et un mois la France recevrait 3,7 milliards, alors que, presque sans en avoir conscience, en vingt-huit mois elle a utilisé 2,2 milliards de crédits ou dons américains. Ce n'est pas, comme on voit de quoi faire des folies. C'est bien plutôt le strict nécessaire pour entretenir l'existence de nos peuples.

LES BESOINS DE L'EUROPE

D'aucuns disent fièrement que l'Europe Occidentale pourrait bien se passer de l'assistance américaine : c'est négliger d'observer ce qui est arrivé au cours des trimestres durant lesquels le flux des crédits s'est ralenti ; on a dû alors recourir à la liquidation de biens capitaux européens à l'étranger, liquidation très avancée déjà et après laquelle il n'y a plus rien que la liquidation de biens capitaux dans nos territoires coloniaux puis métropolitains.

La nécessité où nous sommes de faire largement appel aux exportations du continent américain en général et des États-Unis en particulier résulte de données économiques dont les unes sont permanentes et les autres de circonstance. Premièrement l'Europe Occidentale est la grande région importatrice du monde, absorbant à elle seule en 1938 la moitié exactement des importations du monde entier. Elle doit cette position à son urbanisation et à son industrialisation qui la rendent consommatrice de subsistances et de matières premières. Deuxièmement ses besoins ordinaires se trouvent actuellement aggravés par des manques à produire qui tiennent pour partie à la guerre et pour partie à la politique, comme l'impuissance de l'Angleterre à expédier du charbon comme elle faisait auparavant, comme l'insuffisance sans précédent de la récolte française, comme l'incapacité où l'on a mis l'Allemagne d'exporter des engrais. L'affaiblissement économique des pays de l'Europe Occidentale se reflète clairement dans leur incapacité à couvrir les besoins de leurs possessions d'outre-mer, qui prenaient pour quelque 150 millions de dollars de marchandises aux États-Unis avant la guerre, et devaient en prendre au rythme d'un milliard de dollars durant le premier semestre de 1947, encore que leurs besoins restassent en partie insatisfaits.

Plus importatrice que jamais l'Europe Occidentale doit se tourner

vers le continent américain et surtout vers les États-Unis dans une mesure bien plus large qu'autrefois parce que c'est là que la capacité de production dans tous les ordres est intacte et même accrue. Elle ne peut compenser de si grands achats par des ventes équivalentes pour trois raisons : parce que sa propre capacité n'est pas suffisamment rétablie, parce que les Etats-Unis qui produisent eux-mêmes de tout n'ont jamais été pour l'Europe un marché particulièrement favorable, et parce qu'enfin les valeurs arbitrairement maintenues de nos devises nationales annulent nos possibilités de vente.

Tout ceci explique l'énormité des importations de l'Europe Occidentale en provenance des États-Unis et l'énormité de notre déficit commun dans nos échanges commerciaux avec ce pays. Qu'on prenne l'Europe Occidentale seule ou avec ses dépendances coloniales, le groupe en tout cas a, par rapport à l'avant-guerre, beaucoup plus que quadruplé ses importations des États-Unis, si l'on s'arrête à leur valeur en dollars, et les a beaucoup plus que doublées si l'on consulte leur volume. Et le fait grave, c'est que le déficit de l'Europe Occidentale (avec dépendances) dans ses échanges avec les États-Unis est passé de moins de 400 millions de dollars avant la guerre à plus de 4.400 millions de dollars pour 1947 (estimation) soit un déficit multiplié par onze ! Ou, en d'autres termes, plus frappants encore, les exportations du groupe vers les États-Unis ne couvraient en 1946 que 27,5 p. 100 de ses achats aux États-Unis, au cours du premier semestre de 1947 ils n'en couvraient que 22,7 p. 100 et au cours du troisième trimestre de l'année ils n'en couvraient que 21,7 p. 100 ; et ce n'est pas un des moindres sujets d'inquiétude que cet amenuisement progressif. Si nous prenons l'Europe Occidentale sans ses dépendances, la situation nous apparaît bien pire : cette région ne couvrait par ses ventes aux États-Unis que 19,1 p. 100 de ce qu'elle recevait en 1946, 12,6 p. 100 de ce qu'elle recevait durant le premier semestre de 1947 et 13,8 p. 100 pour le troisième trimestre de 1947.

Ce sont surtout les dépendances anglaises qui relèvent le bilan du groupe : ainsi l'Angleterre seule, durant le troisième trimestre de 1947, ne couvrait que 18,2 p. 100 du montant des arrivages américains, mais considérée avec ses dépendances, ce groupe couvrait 35,9 p. 100 des arrivages américains.

Le cas de la France est particulièrement effrayant, et il l'est également qu'on la prenne seule ou avec ses dépendances. La France seule couvrait par ses ventes aux États-Unis, en 1946, 8,8 p. 100 de ce qu'elle recevait ; durant le premier semestre de 1947, 5,7 p. 100 et durant le troisième trimestre, 5,1 p. 100 Si on la prend avec ses dépendances, le groupe français couvrait en 1946, 9,7 p. 100 ; durant le premier semestre de 1947, 6,3 p. 100 et durant le troisième trimestre 4,5 p. 100.

De cette situation les Américains sont bien mieux avertis que nous-mêmes. Ils savent que nous ne pourrions vivre sans leur appui financier. Et c'est pourquoi ils l'accorderont.

L'INTÉRÊT ÉCONOMIQUE AMÉRICAIN

Cette proposition fera sourire le lecteur européen, persuadé que les Américains dans cette affaire sont inspirés par leur intérêt économique : ils veulent, c'est clair, conquérir des marchés et développer leurs exportations.

Les exportations américaines dans le monde sont à l'heure actuelle en valeur cinq fois et en volume deux fois et demie ce qu'elles étaient avant la guerre. Si surprenant qu'il nous paraisse, l'opinion américaine s'inquiète de leur étendue : comment est-ce possible ?

Il est de l'avantage immédiat d'une nation de développer ses exportations pour deux raisons. Premièrement pour payer ce qu'elle importe : ce n'est pas le cas des États-Unis actuellement, puisqu'ils exportent exactement le double de ce qu'ils importent. Deuxièmement pour caser en dehors des produits qui ne trouvent pas preneur dans le pays : ce n'est pas le cas des États-Unis actuellement, l'immense pouvoir d'achat intérieur absorbant toutes les marchandises qui se présentent.

Le peuple entier se plaint de la hausse des prix. Par rapport à l'avant-guerre, le coût de la vie dans son ensemble a augmenté de deux tiers et celui de l'alimentation en particulier a doublé. Puisque cette situation obsède l'électorat, elle constitue naturellement le principal souci des deux grands partis politiques dans une année d'élection présidentielle. Or, d'où provient ce renchérissement ? De l'inflation des revenus personnels qui est une conséquence de la guerre ; quoique considérable l'expansion de la production n'a pourtant pas suivi à proportion de sorte qu'on peut dire grossièrement qu'un volume de dollars multiplié par 250 fait la chasse à un volume de biens multiplié par 150 ou 160 ; donc le problème intérieur américain consiste à mettre plus de marchandises en présence de moins de dollars, ou, car une sorte d'équilibre paraît s'établir aux niveaux actuels, à ne pas accroître le montant de dollars sans accroître celui des biens disponibles : or, ce qui ne doit pas être fait est précisément ce que va faire le plan Marshall. Car quelle influence ces exportations-dons exercent-elles sur l'économie américaine ? Elles distribuent aux producteurs nationaux des dollars pour prix de la production exportée, et font sortir du pays les marchandises qui sont la contrepartie de ces dollars : en un mot elles aggravent la pression inflationniste.

Mais examinons cette situation de plus près : elle en vaut la peine.

LA CRÉATION DES « RARETÉS » AUX ÉTATS-UNIS

L'économie américaine s'est « reconvertie » de ses tâches de guerre à ses tâches de paix avec une rapidité et une aisance que presque personne n'avait osé prévoir. Les économistes de l'Administration avaient rapporté au Président qu'il fallait s'attendre à voir huit millions de chômeurs et se préparer à de vastes dépenses nouvelles afin d'assurer « le plein emploi ».

M. Wallace avait fait un livre intitulé *Soixante millions d'Emplois*, où il développait tout un programme de mesures audacieuses destinées à réaliser un idéal... qui s'est réalisé de soi-même puisque l'économie, sans intervention étatique, occupait selon les dernières estimations du ministère du Travail... cinquante-neuf millions neuf cent quatorze mille personnes!

Sous la pression de l'immense pouvoir d'achat intérieur la production de paix s'est développée dans toutes les directions, la demande extérieure jouant aussi son rôle, mais mineur puisqu'elle n'absorbe au maximum que 7 p. 100 de la production nationale. Mais ce développement à toute allure a créé ce que les économistes ont pris l'habitude d'appeler des « goulots »; c'est-à-dire que certaines productions, et des plus fondamentales, n'ont pas manifesté toute l'élasticité qu'il aurait fallu et que certains produits, quoique plus abondants que jamais, sont aujourd'hui « rares » eu égard à la demande.

Il semble paradoxal que le pétrole soit « rare » au pays qui en est le plus grand producteur. Pourtant on l'a vu au cours de ces dernières semaines manquer à certaines pompes et faire défaut pour le chauffage de certains immeubles. C'est que l'accroissement de la consommation (d'environ 45 p. 100 par rapport à l'avant-guerre) sollicite au maximum les capacités de raffinage et de transport qui n'ont pas été accrues à proportion, qui ne pourraient l'être qu'au prix d'une considérable dépense d'acier, ce qui fait qu'on se heurte à une autre « rareté » : car l'acier aussi est rare.

Pourtant la production d'acier, à 62 millions de tonnes, est de 45 p. 100 supérieure au record d'avant-guerre (l'année de boom 1929) et n'est inférieure que de 2 p. 100 au record de guerre (l'année 1944). Quatre cent trente kilogs d'acier produits par habitant, il semble que ce devrait être assez : mais non! Depuis les clous qui manquent au « bâtiment » jusqu'aux wagons de marchandises qui manquent au commerce, une foule d'objets à base d'acier ne sont pas produits en quantités suffisantes, faute d'acier. Assiégées de commandes, les aciéries rationnent leurs clients. Les industries utilisatrices alors se livrent à une chasse étonnante : elles ont créé de véritables services de renseignements qui repèrent l'acier à mesure qu'il devient disponible, des escadrilles d'avions de transport s'abattent sur ces trésors. L'approvisionnement des usines est une aventure : et si le fameux entrepreneur Kaiser a pu envahir le marché de l'automobile, c'est qu'il avait prévu cette rareté, s'était assuré une aciérie qui le ravitaille et lui a conféré une année d'avance sur ses concurrents.

Acier et pétrole, wagons-citernes et wagons de marchandises, ces choses « rares » aux États-Unis sont précisément sur la liste d'achats de l'Europe. Nous tendons à resserrer les « goulots » de l'économie américaine. Tandis que l'opinion européenne croit le plan Marshall destiné à assurer l'écoulement d'un surplus de marchandises américaines, l'opinion américaine craint au contraire qu'il ne cause la sortie de marchan-

dises « rares », accroissant la rareté et la cherté aux États-Unis. On a de cette crainte une preuve bien tangible. Pour la première fois dans l'histoire du Congrès américain, au lieu de se préoccuper que les crédits alloués soient employés à l'achat de produits américains, il a exprimé le désir que les crédits soient autant que possible utilisés en produits pris hors des États-Unis. Déférant à ce désir qui s'est manifesté dans la discussion de l'aide intérimaire, l'Administration, en dressant le programme à long terme a prévu que les produits agricoles à fournir seraient pour les deux tiers pris hors des États-Unis. Il n'en saurait être de même pour les produits industriels. Aussi pour parer au supplément de tension créé par les achats européens, parle-t-on de ramener les produits rares sous le contrôle étatique : ce qui ne tend pas à rendre le programme Marshall populaire dans les milieux d'affaires.

L'ALIMENTATION DE L'EUROPE ET LE SOL AMÉRICAIN

Il est un point sur lequel l'opinion commune paraît justifiée et les intérêts économiques semblent coïncider avec les sentiments humanitaires. Aucune partie de l'aide à l'Europe ne rencontre un assentiment plus général que celle qui tend à nourrir notre continent, mais aussi n'est-il pas vrai que les exportations agricoles, sinon les autres exportations, sont nécessaires à l'économie américaine ? Car n'est-il pas vrai que la production agricole américaine s'est accrue de 36 p. 100 par rapport à l'avant-guerre ? Et n'est-il pas vrai que le désendettement et l'enrichissement des fermiers américains est le grand fait consolidateur de la présente prospérité ?

Malgré tout, les exportations agricoles elles-mêmes, quoique approuvées pour des raisons humanitaires ne sont pas sans donner lieu à des inquiétudes. D'abord circonscrivons la question. Il ne s'agit point d'aliments en général qui ne sont pas disponibles en quantités malgré la hausse de leur production, en raison de la hausse concomitante dans la consommation américaine. Par exemple la consommation de viande par tête s'est accrue de 23 p. 100. Il s'agit de ce que les États-Unis peuvent exporter et que l'Europe leur demande, de grains et spécialement de blé. Des immenses envois auxquels les États-Unis ont procédé de juillet 1946 à juin 1947, montant à 19,2 millions de tonnes d'aliments, les grains formaient les 79,3 p. 100 et le blé les 55,3 p. 100.

Grâce à l'énormité des expéditions américaines, le commerce mondial des grains porte à peu près sur le même volume aujourd'hui qu'avant la guerre, soit 28,5 millions de tonnes. Seulement, avant la guerre les fermiers américains concouraient pour moins de 5 p. 100 au total et aujourd'hui c'est pour plus de 50 p. 100 ! L'intervention massive des fermiers américains pour remédier aux déficits apparus d'autre part a été rendue possible par des conditions climatiques « phénoménalement bonnes » qui ont soutenu de 1942 à 1946 un rendement de 16,3 boisseaux à l'hec-

tare et l'ont élevé en 1947 à 18,3 (contre 12,5 dans la période quadriennale précédente); et aussi par des accroissements dans les superficies emblavées, accroissements naturellement stimulés par la hausse des prix qui a porté le boisseau de blé au prix sans précédent de 3 dollars.

Sur ce sujet on entend formuler trois réserves : les experts comme M. Andresen, député du Minnesota, déclarent qu'il serait d'une grande imprudence de fonder le programme des envois à l'Europe sur l'hypothèse que les conditions naturelles favorables se maintiendront, que des promesses établies sur cette hypothèse risqueraient de ne pouvoir être tenues, et que des expéditions vers l'Europe à un rythme basé sur des conjectures optimistes risqueraient de démunir la nation ; la deuxième idée, que l'on exprime de tous côtés, c'est que le prix du blé est excessif, et porté à cet excès par les achats gouvernementaux qu'il vaudrait mieux, dans l'intérêt du consommateur américain, modérer quelque peu ; enfin la troisième réserve et la plus intéressante, c'est que l'expansion des emblavements s'est faite aux dépens de la sécurité du sol américain. Dans les années trente, on a vu la terre des grandes plaines soufflée par des tornades qui en ont fait une poussière et l'ont précipitée au loin, souvent dans les eaux jaunies du Mississipi. C'est un des principaux titres de Roosevelt qu'il a paré à un danger national, la transformation des grandes plaines à blé en désert, en faisant retirer à la culture des espaces immenses mis en herbe, et en faisant adopter des méthodes de culture curvilignes suivant les lignes de niveau, destinées à prévenir l'érosion du sol. Sous la stimulation des hauts prix, les terres ont été rendues à la culture et ces cultures nouvelles dans beaucoup de cas ont été entreprises par des spéculateurs, lançant sur les terres achetées à bas prix des tracteurs traînant des charrues de douze et dix-huit mètres d'envergure ; les pluies jusqu'à présent ont été complaisantes ; qu'elles viennent à manquer et toutes ces terres asséchées voleront en poussière : ce sera un désastre national ; un désastre international aussi dans la mesure où le monde comptera trop exclusivement sur le blé américain.

OBJECTIFS POLITIQUES

De toutes ces préoccupations américaines, l'impression que l'on retire est que pour la première fois dans son histoire cette grande nation « voit le bout » de ses ressources. Dans ce pays classique du gaspillage — où l'on jetait tout jusqu'aux voitures, assuré de toujours retrouver du neuf — on apprend maintenant aux enfants à épargner le pain : c'est la vieille discipline européenne des pays limités. Il faut ménager les ressources : c'est d'abord et surtout parce qu'on a le sentiment d'une responsabilité envers un monde où il n'y a pas assez pour tous : sentiment bien impérieux dans un peuple qui, en dehors des dons publics, a expédié l'an dernier, en Europe, cinquante-huit millions d'envois privés, soit à peu de chose près un paquet par Américain qui travaille. Mais c'est aussi

parce que la perspective de « manquer » est pour la première fois apparue. Caractéristique est le souci de stocker les minerais que les États-Unis ne produisent pas ou produisent en quantités inadéquates. Caractéristique aussi l'intérêt témoigné, non par les milieux capitalistes mais par la nation entière, aux pétroles du golfe Persique : n'est-on pas averti par les géologues, qu'ils aient tort ou raison, que les ressources pétrolières américaines vont s'épuisant rapidement ? Ce n'est que dans ce souci d'assurer l'approvisionnement à venir qu'on peut trouver si l'on veut les germes d'un impérialisme américain.

Mais quant à l'Europe, les États-Unis n'en attendent rien en retour de l'assistance qu'ils apporteront. Rien, sinon une compagnie. Le peuple américain se sent seul comme Adam et disposé à sacrifier une côte pour n'être plus seul. Quelle solitude craint-il ? Non pas la solitude militaire : il n'attend de l'Europe Occidentale aucun appui dans un conflit éventuel, et sait qu'en l'y jetant il la vouerait à l'invasion et à la ruine de tout ce qui aurait entre temps été reconstruit. La guerre aérienne de l'avenir conduite à partir de bases sur le continent américain même n'exigerait d'ailleurs pas de tête de pont. La solitude que les États-Unis redoutent et veulent éviter, c'est la solitude de civilisation : c'est de ne plus voir dans le monde d'autres sociétés que la leur attachées au principe individualiste et libertaire. Et s'ils ont un but politique dans leur programme d'assistance c'est d'empêcher que les conseils du désespoir ne transmuent ce qui reste d'Europe en un supplément d'Asie.

BERTRAND DE JOUVENEL

*Les représentations d'*Amphitryon *et de* Don Juan. — *Splendeurs et difficultés du théâtre. — Auteurs d'hier et d'aujourd'hui — M. Louis Jouvet dans* Don Juan. — *M. Christian Bérard, peintre et décorateur.* — Passage du Malin *au théâtre de la Madeleine. — La critique et M. François Mauriac. — Autres nouveautés.*

Les représentations d'*Amphitryon* et de *Don Juan*, par les troupes de M. Jean-Louis Barrault et de M. Louis Jouvet, le brillant que la Comédie-Française donne à présent à chacune de ses représentations, tant d'autres signes enfin sur de grandes et de petites scènes marquent un éclat exceptionnel du théâtre à Paris. Il faut l'écrire : il ne se fait rien d'aussi grand ailleurs ni dans des conditions aussi difficiles. MM. Barrault et Jouvet ont monté leur spectacle au plus fort du trouble parisien, quand les grèves, les restrictions les privaient de ce qui leur eût facilité la tâche, de ce qui même était nécessaire à leur entreprise. Le spectateur ne soupçonne pas lorsqu'il s'assoit dans son fauteuil, ayant acheté pour deux ou trois cents francs une promesse de plaisir et ses droits à l'intransigeance, ce que représente d'ingéniosité, d'efforts physiques et de transes (pour ne pas parler du talent) le spectacle qu'il applaudit parfois du bout des doigts. Le témoin de la vie du comédien à la tête d'une troupe, tels mademoiselle Marguerite Jamois, M. Jouvet et M. Barrault, sait quelles en sont les exigences et les redoutables responsabilités. Il faut tenir constamment sa hauteur, comme dans un avion de grand vol. S'alourdir, baisser, c'est risquer de s'écraser et de disparaître. Or, plus que jamais, le théâtre est suspendu à des contingences : la politique, l'humeur du public, le temps qu'il fait, les charges de l'État, les exigences syndicales. Un insuccès, et les bénéfices d'une année sont engloutis, l'effort d'une carrière est brisé. Pour avoir monté un noble spectacle, une tragédie sur laquelle il avait peut-être placé trop d'espoir, M. Pierre Blanchar — alors qu'il lui était évidemment aisé de ne pas prendre ce risque — vient de perdre deux millions dans cette tentative. Nous précisons ces détails pour montrer les difficultés du théâtre et faire valoir d'autant son resplendissement actuel.

Cette grande période de réalisations dramatiques ne coïncide malheureusement pas avec une renaissance de l'art dramatique, ni même avec une maîtrise des auteurs. Certes, le génie dramatique est rare et si l'on dresse le bilan du siècle, le plus proche du nôtre, on y inscrira une dizaine de pièces, où Musset, Hugo, Henry Becque s'imposeront, où *la Dame* de Dumas fils et *Cyrano de Bergerac* figureront honorablement. Mais la scène n'exige pas

seulement des poètes du premier rang et des peintres de caractères. Elle vit « d'hommes de théâtre », de bons « ensembliers », comme les décorateurs disent aujourd'hui, qui savent conduire un dialogue, exploiter une situation, rehausser le spectacle d'indications ingénieuses et de mots bien frappés. Émile Augier, Dumas fils, Edouard Pailleron n'ont été ni des poètes, ni, quoique les deux premiers aient pu croire d'eux-mêmes, de grands psychologues. Mais ils ont su remuer à pleines mains la pâte théâtrale ; ils ont bâti des rôles pour des artistes qualifiés ; ils ont animé le théâtre de leur temps. Rostand n'est pas un poète au sens exigeant que nous gardons à ce mot ; mais il a été avec beaucoup de grâce un remarquable dramaturge et *Cyrano*, en un sens, est un chef-d'œuvre. Victorien Sardou, lui aussi, sut répondre à certains goûts et nécessités de la scène à la fin de l'autre siècle. Enfin, la comédie bourgeoise avait trouvé, avec Porto-Riche, Maurice Donnay, Henry Bataille et combien d'autres qui ne sont plus, les auteurs capables d'en traduire, sinon d'en renouveler, quelques aspects sentimentaux.

Ces hommes de métier manquent à notre temps. On compte certes encore d'excellents animateurs de la scène dramatique ; et des écrivains de théâtre fort bien doués (M. Anouilh en est le type, qui sait mettre au point le mécanisme d'*Antigone* et celui de *l'Invitation au Château*) ; mais il est beaucoup moins d'auteurs sûrs, réguliers, qui puissent assurer à des scènes, telles que furent autrefois le Gymnase, le Vaudeville, la Renaissance, des comédies dramatiques bien composées (M. Jean Cocteau qui est capable de tout réussir s'y est pris un peu tard avec *les Parents terribles*. Mais quelle carrière eût été la sienne au Boulevard s'il n'avait choisi, dans sa jeunesse, des voies plus rares ! Trente ans plus tôt, il aurait fourni vingt succès à Réjane !) M. Armand Salacrou, dont l'imagination et les dons sont certains, s'essaye avec réussite dans des genres divers. Ces auteurs ne sont heureusement point les seuls, vers qui les directeurs puissent se tourner. Mais il est apparent que la variété de leur théâtre tient moins à la variété de leur talent qu'à un certain désarroi du théâtre contemporain. La comédie bourgeoise et le réalisme cher au théâtre libre ont perdu de leur crédit. La comédie bourgeoise s'efface avec les mœurs qui l'entretenaient : il faudra beaucoup de talent pour écrire de nouveau *Amoureuse* ou *Amants* et les faire triompher. Que reproche-t-on à ce genre de théâtre ? L'importance qu'il accorda aux complications sentimentales, son oisiveté naïve. Sans prendre à notre compte les exclusives lancées par les formations nouvelles contre l'« art bourgeois » (la *Pravda* n'écrivait-elle pas naguère, à propos d'une réédition de *Madame Bovary*, qu'Emma était une « femme en lutte contre la mutilation capitaliste » !) il est naturel cependant que les drames vécus par les hommes leur fassent paraître fades parfois les plaintes du cœur et ces amoureux ramages dont La Duse, Réjane, Marthe Brandès, Berthe Cerny, Marie-Thérèse Piérat surent faire jadis des sanglots... Il est non moins sûr que l'apparition de Jean Giraudoux, les représentations du théâtre de Paul Claudel, le succès de *la Reine morte* de M. de Montherlant ont initié au théâtre poétique un public qui ne se satisfait plus de pièces « bourgeoises », c'est-à-dire réalistes et sentimentales,

sauf pour le cas où elles institueraient, et supérieurement, des caractères. Les auteurs dramatiques cherchent leur terrain et les directeurs, des pièces. Les reprises deviennent en ce cas une tentation et un recours. Ces considérations expliquent la part magnifique faite à Molière durant la saison.

MM. Jean-Louis Barrault et Louis Jouvet sont allés au plus difficile c'est-à-dire qu'ils ont choisi dans Molière les deux pièces les moins jouées de ce théâtre : les moins jouées, non par un injuste délaissement, mais parce que chaque reprise renouvelait leur insuccès. Les critiques ont, dans le passé, expliqué ces insuccès par le doux ennui que dégageait *Amphitryon* et par le ton de *Don Juan* qui en dit trop pour ne pas mécontenter les âmes pieuses et point assez pour nous emporter dans l'élan de son impiété. *Amphitryon*, pièce licencieuse, l'était avec trop de précaution et *Don Juan*, pièce provocante, ne l'était pas assez franchement.

Ces remarques, justes en apparence, ne tiennent pas devant les réalisations que le théâtre Marigny et le théâtre de l'Athénée présentent aux Parisiens. Le spectacle d'*Amphitryon* est ravissant. Quand, le rideau levé, on a vu, dans une profondeur mauve semée d'étoiles, la Nuit sur ses chevaux — c'était mademoiselle Éléonore Hirt, dont la grâce altière sert un sûr talent — et M. Jean-Louis Barrault perché sur une « gloire » pour la persuader de prolonger sa course, on a ressenti ce ravissement, ce transport que peut seul produire le théâtre, lorsqu'il donne un tel éclat à son illusion. Et l'on s'est aperçu bientôt que la langue de la pièce était d'une souplesse charmante, que ces vers irréguliers (La Fontaine n'était pas loin), étaient écrits avec une facilité délicieuse et qu'ils disaient fort bien ce qu'ils voulaient. Et tout de suite ! On entend donc Mercure proposer à la Nuit de réduire le pas de ses chevaux pour prolonger le plaisir de Jupiter. La Nuit s'offusque de ce service :

Voilà sans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apreste
Et l'on donne un nom fort honneste
Au service qu'il veut de moy.

A quoi Mercure répond aussitôt que la Nuit n'a pas à s'inquiéter de son rôle, qu'elle est aussi une déesse et qu'en conséquence, comme à Jupiter-Roi, tout lui est permis.

Lorsque dans un haut rang on a l'heur de paraître
Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon
Et suivant ce qu'on peut être
Les choses changent de nom.

Moralité d'un cynisme sans apprêt — et proposée avec quelle grâce ! Cette grâce ne quitte pas la comédie. Elle s'immobilise quelquefois en explications un peu longues. Mais la longueur au théâtre vient souvent du comportement d'un acteur, qui ne sait pas dire ou surtout — et plus encore — qui ne sait pas écouter. Ah ! comme mademoiselle Madeleine Renaud joue bien ses si-

lences dans Alcmène et de quelle oreille fine, de quels regards attentifs, de quel physique alerte elle écoute tour à tour Jupiter et Amphitryon et peut-être plus encore Jupiter qu'Amphitryon ! Quelle sûreté et quel jeu dégagé ! Madeleine Brohan, autre Madeleine qui fut Alcmène sous le Second Empire, ne devait pas montrer plus d'esprit. Dieu sait pourtant qu'elle en avait ! Mademoiselle Madeleine Renaud, après vingt ans de Comédie-Française, voit une seconde carrière s'ouvrir devant elle : elle y entre souverainement.

Le talent des artistes bénéficie du travail accompli en commun, de l'esprit d'équipe. Ainsi chacun apparaît à son mieux : M. Jean Desailly en Jupiter qui n'a vraiment pas de mal à triompher des vertus ; M. Dacqmine qui sait être avec dignité, mais déplaisir, un héros trompé ; M. André Brunot qui retrouve son meilleur temps et, dans Sosie, doit réjouir l'ombre de Molière. Mademoiselle Simone Valère est délicieuse — peut-être trop — pour cette petite paysanne de Cleanthis. Quant à M. Jean-Louis Barrault, il a des ailes au pied. On le sent ravi de se promener dans le ciel de son théâtre, de régner sur les palais dressés par M. Christian Bérard, de présider à ce divin divertissement qui honore son talent et son goût.

Molière interprétait le rôle de Sosie comme il interprétait dans *Don Juan* le rôle de Sganarelle. Il tenait à faire rire en personne ; il se réservait la farce pour détourner l'attention des audaces dont il chargeait La Grange, héros de la « comédie ». Vain subterfuge en ce qui touchait *Don Juan*. La scène du pauvre fut supprimée dès la seconde représentation et ne parut que dans le recueil de La Grange en 1682. Du vivant de Molière la pièce ne fut jouée que quinze fois. Les reprises ne furent pas heureuses. Bressant n'y recueillit qu'un succès modéré, quoiqu'il ait auparavant triomphé dans le Lovelace de *Clarisse Harlowe*. Nous y avons entendu Raphaël Duflos, qui reprit le rôle en 1922 pour le tricentenaire de Molière. Raphaël Duflos, mieux fait pour figurer l'ami des femmes que les séducteurs espagnols, supporta mal le poids de cette pièce difficile. Nous n'y avons pas vu M. Maurice Escande qui en a du moins le physique et le timbre.

Il y avait vingt ans que M. Louis Jouvet rêvait de cette pièce et de ce rôle, qu'il les pensait. De temps à autre il en parlait, en se démaquillant, dans sa loge, comme d'un projet séduisant et fatal. On le sentait tenté d'aller, lui aussi, serrer la main de pierre du Commandeur — et inquiet de le faire. Il a fort eu raison de tenter l'aventure dont il a si longtemps porté le désir et la crainte : il a donné à Paris un noble et beau spectacle.

Nous n'allons pas entreprendre une longue étude de *Don Juan*. Les critiques s'y sont exercés, à chaque reprise, s'accordant généralement à trouver la pièce mal construite et sans attrait — sauf celui de la scène défendue, sauf la flamme qui court au ras de ce texte impie. Qu'on ne s'y trompe pas, l'œuvre est forte et fort bien construite si on la prend pour ce qu'elle est : un dénouement. Molière n'y a pas voulu montrer le séducteur (et Don Juan en effet ne séduit personne pendant ces cinq actes) mais l'homme qui court à son châtiment et à la mort. Quand le rideau se lève sur le premier acte, le festin de

pierre est déjà servi et il s'agit d'y conduire promptement le pécheur. Ainsi, ce n'est pas tant un personnage brillant qu'on doit voir paraître qu'un homme marqué par le destin. Le drame et le spectacle sont dans le cynisme qu'il va montrer, le courage qu'il gardera face à l'expiation. Tout est là — comme tout est, dans *Manfred*, en ce vers final de défi : « — *Old man, it's not so difficult to die!* » « Vieil homme, ce n'est pas si difficile de mourir ! » Ainsi tout dans *Don Juan* conduit et doit conduire à cet instant où la statue tendant sa main de pierre : « Donnez-moi la main... », Don Juan lui répond : « La voici ! »

Cette conception du drame, M. Louis Jouvet l'a bien saisie, l'a bien rendue, notamment dans la seconde partie du spectacle où il devient ce personnage traqué, qui se fait silencieux mais dont les silences recouvrent encore un endurcissement. On sait ce qu'est sa mort : *Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur Don Juan. La terre s'ouvre et s'abîme et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.* Voilà ce qu'a précisé l'auteur. M. Louis Jouvet n'a pas choisi cette pyrotechnie que nous attendions avec un goût enfantin des féeries. C'est notre seule déception. Mais que de plaisir pris au spectacle, aux créations de M. Christian Bérard (magicien, une fois de plus, de la saison), aux ingéniosités de la mise en scène, à l'excellence d'une troupe que M. Louis Jouvet a dû faire travailler mot à mot. Louons parmi ses collaborateurs (où l'on a retrouvé avec émoi M. Pierre Renoir) une réussite particulière : celle de mademoiselle Yvette Etievant, qui a été Charlotte, la jeune paysanne séduite — d'un naturel agreste qui sentait vraiment bon la jeunesse et les champs. Mademoiselle Molière jouait le rôle à la création. Put-elle être meilleure ?

Dans *Le Salon de* 1846, à propos de la critique, Baudelaire écrit : « Quant à la critique proprement dite, j'espère que les philosophes comprendront ce que je vais dire : pour être juste, c'est-à-dire pour avoir sa raison d'être, la critique doit être partiale, passionnée, politique, c'est-à-dire forte à un point de vue exclusif, mais du point de vue qui ouvre le plus d'horizons... » Cette phrase nous est revenue à l'esprit en lisant les critiques exprimées sur la pièce de M. François Mauriac : *Passage du Malin*. Combien passionnées et même politiques ! — mais point au sens où l'entendait Baudelaire, et n'ouvrant vraiment aucun horizon. On en peut écrire autant des jugements portés sur la valeureuse tentative de M. Pierre Blanchar, exécutée, ça et là en quelques mots. M. François Mauriac eût donné au public une pièce indigne de ses convictions et de son talent qu'il n'eût pas été traité plus bassement.

Or il se trouve que *Passage du Malin* se relie à l'œuvre de M. Mauriac par des liens harmonieux et forts, qu'il n'y a rien trahi de sa vocation, ni de ses dons, et que la seule erreur qu'il ait commise est de l'avoir laissé jouer dans un cadre de comédie légère et par une troupe où, sauf mademoiselle Marie Bell, qui est y émouvante, et madame Jeanne Lion (et deux jeunes protagonistes, mademoiselle Engel et M. Michel François), les artistes ne se trouvaient pas désignés pour les rôles qu'ils interprétaient. Une œuvre supporte mal un tel dépaysement. Pourtant, combien de scènes de *Passage du Malin* et jusqu'à la scène de l'Adieu, au dernier acte, ont créé ces atteintes où nous

nous sentons vraiment touchés, où nous entendons se lever cette voix des âmes qu'il est si rare d'entendre au théâtre.

Peut-être aussi, M. François Mauriac, dans son scrupule à ne pas écrire « la scène à faire », s'est-il privé d'un élément de succès. Son héroïne, janséniste qui succombera, enseigne la rigueur à ses élèves et protège l'une d'elles, presque de force, contre les retours du malin. Mais c'est en la trahissant et en lui prenant son amant. Et nous n'assistons pas à la demande d'explications de cette fille trahie, nous n'entendons son cri que de loin, nous ne voyons pas l'héroïne, confondue, menacée, humiliée!.. Quelle scène pour mademoiselle Marie Bell ! Le public l'attendait. L'art dramatique a des exigences auxquelles il faut parfois céder.

Ceci exprimé, *Passage du Malin*, joué à la Comédie-Française comme le furent *les Mal-Aimés*, aurait rencontré le même accueil que son aînée. Le sort d'une pièce ne devrait pas dépendre aussi étroitement de ces contingences ; mais pour autant qu'il en dépend, la critique a le devoir de les expliquer et non pas d'en profiter pour assommer une œuvre, comme au coin d'une rue. Au reste, le public n'a pas suivi ces jugements sommaires ; et l'on verra à la lecture que Emilie Tavernas est une sœur authentique de ces créatures d'ombre dont M. François Mauriac a doté notre littérature : une Desqueyroux, un Couture.

La reprise au Français — particulièrement réussie — d'*Un Mois à la Campagne* de Tourgueniev, les débuts de M. Roger Peyrefitte au théâtre avec *le Prince des Neiges*, et ceux de M. Hanotau à la Comédie Wagram avec *le Voyage à Madère*, le légitime succès de *la petite Hutte* de M. André Roussin, autant d'événements théâtraux que nous ne pouvons que noter dans cette chronique d'un mois. Peut-être aurons-nous le loisir d'y revenir.

GÉRARD BAUER

AUTOUR DES PRIX

JACQUES PERRET. — On a souvent mis en doute la réalité des constantes de l'esprit français. Dans un article récent, Thierry Maulnier faisait remarquer qu'il n'y a pas de commune mesure entre un Parisien du XVIIe siècle, chrétien fervent, et un de nos compatriotes d'aujourd'hui de foi stalinienne. Cela paraît probable, en effet. Et pourtant, parmi d'autres peut-être, il est un trait de caractère qui se manifeste chez nous en tout temps : c'est une certaine aptitude à surmonter le malheur par la gaîté gouailleuse. Il y a là une disposition qu'on ne voit s'affirmer aussi franchement dans aucun autre pays — et l'on n'imagine pas qu'un livre comme *le Caporal Epinglé* [1] ait pu être écrit ailleurs qu'en France.

Ce n'est pas un tour banal qu'a réussi Jacques Perret : ayant consacré quatre cent soixante-dix pages au récit de ses souvenirs de captivité en Allemagne, il est parvenu à faire sourire ses lecteurs presque continûment — voire à les faire rire. Et cela sans rien concéder au comique bas et sans compromettre un seul instant cette dignité qui est la plus fragile et la plus nécessaire de toutes : la dignité du vaincu.

Prisonnier de guerre, Jacques Perret n'a assisté à aucune de ces scènes effroyables qui se sont déroulées dans les camps de déportation. Pourtant, son sort a été pénible ; avant 1914, on l'aurait même jugé affreux ; il a souffert du froid, de la faim; il a goûté de la cage et de la cellule ; il a été maltraité, et même quelque peu torturé ; on l'a condamné à des travaux épuisants — bref, il a vécu, sur un clavier étendu, les conséquences de la grande humiliation nationale. Mais le tableau qu'il nous offre de ces années misérables fait naître une impression de gaîté — et, ce qui est plus paradoxal encore, de liberté.

Évidemment, nous savons depuis longtemps qu'il est possible de raconter sous une forme comique des événements désastreux. Quand on a regagné le port, on peut rire de ses propres infortunes. Il y a certainement des épisodes de la vie de Perret captif qui bénéficient de cette faculté de transmutation. A la suite de sa première tentative d'évasion, il passa une nuit dans un corps de garde allemand, couché sur le sol, si habilement ligoté qu'il ne pouvait faire le moindre geste sans souffrir, la tête dans les ordures et la crosse du fusil de la sentinelle victorieusement posée sur son dos. On a peine à croire que l'aventure ait fait naître en lui, sur le moment, des réflexions aussi spirituellement piquantes que celles dont il nous fait part à ce propos. Et pourtant, si elle ne s'affirmait pas alors d'une manière aussi brillante, il y avait certainement en lui déjà cette volonté de surmonter l'événement, cette dispo-

1. Gallimard.

sition indomptable qui, dans des circonstances moins impérativement pénibles, lui ont permis de supporter ses infortunes avec une stupéfiante bonne humeur.

L'aptitude à considérer sous leur aspect divertissant les événements dont il était lui-même une des victimes s'affirme à toutes les pages de son *Caporal Epinglé*. Dans un des nombreux commandos où il travailla, Perret faisait partie d'une équipe de bûcherons, tous des Français prisonniers comme lui. Ces hommes étaient faibles, étant mal nourris. Leur lassitude et leur servage fournissaient assez d'éléments noirs pour permettre à un écrivain de tirer de l'aventure un tableau dantesque. Il n'y avait qu'un bien léger coup de pouce à donner. Perret l'a donné, en effet, mais dans un autre sens. Résolu à ne se montrer sensible qu'à l'adresse avec laquelle ses compagnons, qui n'étaient capables de fournir qu'un mince travail, réussissaient à n'en fournir aucun, il ne voulait voir dans ce chantier de captifs qu'un centre de résistance silencieusement narquois. Son voisin avait — dit-il drôlement — *mis au point une cadence de travail qui était à l'extrême limite du mouvement perceptible*. Autour d'eux, *les haches soulevées à faible hauteur retombaient, sans autre impulsion que la pesanteur et les serpes semblaient manœuvrées par des scaphandriers de grand fond*. Ces ombres que le destin paraissait accabler avaient, en réalité, conservé assez de force pour approfondir les ressources de l'ironie et si le passage du surveillant allemand ne parvenait *à susciter dans leur implacable léthargie que des gestes mous*, c'est que leur patriotique mauvaise volonté multipliait les effets de leur fatigue. Sensible à l'humour ironique de ses camarades, résolu lui-même à se défendre par ce jeu libérateur des métaphores qu'un humaniste même mal en point est toujours en droit de pratiquer, Perret, en évoquant ces travaux fantomatiques, a écrit une page d'un comique irrésistible. Et, cette fois, sa gaîté n'est pas un assaisonnement rétrospectif, on sent qu'il l'avait plantée dans son douloureux présent, qu'elle était sa méthode de défense et lui permettait de remporter d'humbles victoires au milieu de notre grande défaite.

Repris au cours d'une seconde tentative d'évasion, Perret fut expédié dans un camp de discipline. Un mois de prison. Mais, dans sa cellule, il écrivait des vers et ne s'ennuyait pas. Un mois de pelote. C'est un exercice harassant. Mais Perret était bien *décidé à prendre l'expérience comme un sport, une séance de culture physique que les Allemands se faisaient un devoir de lui imposer deux fois par jour et pour son bien*. Il ne pensait, en effet, qu'à s'évader de nouveau, préparait des combinaisons ingénieuses, se tenait au courant des derniers progrès de la technique évasionniste et rêvait avec admiration à l'ingéniosité d'un camarade qui, s'étant procuré une monumentale couronne mortuaire, avait réussi, en empruntant les trains allemands, à gagner la frontière. *Toute sa personne*, au cours de ce voyage, *exprimait une telle réserve dans l'affliction que les plus bavards se décourageaient ; on respectait sa douleur et tous les policiers savent bien que les grandes douleurs n'ont que faire de papiers*.

Une nouvelle tentative d'évasion ayant échoué, Perret ne se découragea pas. Fidèle à sa méthode, il accepta de nouveau la pelote avec gaîté et considéra même l'exercice d'un regard courageusement humoristique.

Ce stoïcisme souriant devait avoir sa récompense. Une quatrième évasion, entreprise avec un sang-froid et un courage impressionnants, eut enfin une

heureuse issue. Un matin, l'intrépide romancier, couvert de poussière charbonneuse (il avait voyagé sous un wagon), débarqua rue Mouffetard. Il ne devait d'ailleurs pas s'y endormir dans de longues délices. Quelques semaines plus tard, il rejoignait les combattants du maquis [1].

Les écrivains décidés à ne voir dans l'existence que glaires, nausées et motifs de suicide sont assez nombreux aujourd'hui pour qu'on se sente éperdu de gratitude à l'égard d'un auteur, qui, comme Jacques Perret, nous donne, en l'insérant dans un récit qui avait toutes raisons d'être noir, une leçon de courage et d'énergie. Mais les moralistes ne seront pas les seuls à apprécier son ouvrage. Tous ses tableaux de la vie dans les camps de prisonniers et dans les commandos sont remplis de notations aiguës et d'observations psychologiques qui vont loin ; la rivalité des ouvriers et des paysans lui a fourni notamment la matière de quelques grands tournois oratoires collectifs, dont tout homme se piquant de pratiquer la politique pourrait faire son profit. Quant aux Allemands, Perret n'en parle pas avec une sévérité sans nuances. On voit paraître dans *le Caporal Épinglé* quelques solides brutes teutonnes, mais on y rencontre un nombre plus grand encore de sentinelles, gardiens, ouvriers, patrons et bourgeois presque sympathiques. *Les braves gens pullulent en Allemagne*, écrit Perret, *à condition de ne pas les prendre dans leur pullulement. Même en Brandebourg, on en trouverait pas mal depuis le bon zig jusqu'à l'humaniste débonnaire, mais il faut pouvoir les surprendre isolément. Leur commerce est tout à fait charmant, comme il pouvait l'être en* 1700. *Malheureusement, ils ont repris le goût de la foule, où ils deviennent stupides et dangereux.* Cette volonté d'impartialité ajoute un attrait de plus au livre de Jacques Perret. Il est bon qu'un homme qui, par ses épreuves, a acquis le droit de parler, nous rappelle que le comportement collectif d'un peuple ne traduit pas infailliblement les dispositions individuelles de tous ceux qui le composent.

La valeur littéraire, la qualité du style, la franchise du ton, le courage : tout désignait *le Caporal Epinglé* pour le prix Goncourt de 1947. Le livre a obtenu, en effet, plusieurs voix. S'il n'a pas été couronné, c'est qu'on a objecté l'âge de l'auteur : quarante-huit ans. Puisqu'on se croyait obligé de faire des comptes, n'eût-il pas été équitable de prendre en considération ces années de captivité, ces évasions, cette participation non pas platonique, mais active à la résistance? On a protesté contre le pseudo-prix Goncourt décerné par Sacha Guitry et René Benjamin. Il reste un prix Goncourt contre lequel on ne tentera pas de déclencher l'action des tribunaux. C'est le prix Goncourt des lecteurs. Celui-là a été donné à Jacques Perret.

***

J.-L. Curtis. — Alexandre Duval, un auteur dramatique qui vivait sous le Premier Empire, a exprimé un jour le regret de n'avoir pu peindre son temps. Après avoir énuméré les sottises, cruautés et palinodies de ses contemporains, qui, à son avis, auraient fourni d'excellents sujets de pièce, il ajoute pour conclure : *Hélas ! il est arrivé ce moment où la satire est une calomnie, où la comédie devient un crime punissable, dès qu'elle poursuit les ridicules et les vices modernes.*

1. Il a évoqué ses souvenirs du maquis dans une nouvelle publiée par la *Revue de Paris*, le 1er octobre 1945 : *Pour Ramos*.

L'histoire se répète. Il est des sujets — plus tragiques que ceux auxquels songeait Alexandre Duval — que dans la France d'aujourd'hui, on n'ose pas aborder — ou tout au moins qu'hier encore, on n'osait pas aborder. Il était entendu que tout homme se parant du titre de résistant était intouchable. Par principe, le désintéressement était son seul partage et il eût été dangereux de contester sa vertu. Alors que tous les Français avaient pu constater que pendant la guerre le nombre de résistants « prenant des risques » était relativement réduit et qu'au lendemain de la libération les excès commis avaient été nombreux, il était devenu nécessaire, si l'on tenait à sa tranquillité, d'affirmer que sous l'occupation allemande les trois quarts des Français faisaient sauter des trains et qu'au cours de l'été 1944 les hommes du maquis ou se disant tels avaient tous été doux et équitables.

La confusion a duré longtemps. Aujourd'hui, on ne se hasarde pas encore à produire au grand jour la relation des hauts faits accomplis dans certains départements du Midi (et quelques autres) par des bandes impitoyables qui prétendaient agir par patriotisme ; mais quelques romanciers commencent à frôler la vérité — et à avancer un pied dans ce domaine de la satire où le digne Alexandre Duval se désolait de n'avoir pu pénétrer. C'est ainsi que Jean-Louis Curtis, dans *Les Forêts de la Nuit*, a osé peindre un chef de réseau du Sud-Ouest plus préoccupé de faire ses affaires que celles de son pays, un assassin à la solde de la Gestapo passant tout à coup au service de la Résistance pour gagner de nouveaux galons et, enfin, au lendemain de la libération, une petite ville où la foule terrorisée applaudit par lâcheté aux ignominieuses fantaisies de chefs de bande. Il s'est trouvé aussitôt des critiques, admirateurs de la Résistance — ce qui se conçoit — mais aussi de tous les prétendus résistants — ce qui se conçoit moins — pour protester. M. Jean-Louis Curtis, à les entendre, avait bafoué le glorieux mouvement qui... etc. Il méritait le dédain, la condamnation de toutes les âmes pures, peut-être la corde ou le billot. Il faudrait pourtant en finir avec cette confusion. On peut rendre hommage aux véritables héros de la Résistance et ne pas se sentir le goût de célébrer *ad æternum*, les malfaiteurs qui ont cyniquement tenté de s'assimiler aux authentiques combattants de l'intérieur.

Dans la limite où il contribue à dissiper ce malentendu, le livre de Curtis paraît donc un livre salubre et, en lui décernant le prix, les membres du jury Goncourt ont marqué — qu'ils l'aient voulu ou non — une étape dans l'histoire de la liberté d'expression reconquise et officiellement témoigné que la distinction entre les « vertueux » et les faux vertueux pouvait être faite.

Cela dit, dès qu'on cesse de louer en J.-L. Curtis l'esprit d'équité et le goût pour les mises au point nécessaires, on est contraint de faire sur son livre bien des réserves. Certes, cet écrivain a le sens du mouvement et il noue adroitement ses intrigues. Les aventures qu'il nous conte sont vraisemblables, on peut s'y intéresser ; mais comme on s'intéresse aux aventures standard, aux aventures passe-partout des romans feuilletons. Une des singularités de ce genre, c'est que l'action paraît se dérouler pour son compte et qu'elle n'est liée aux personnages que par le caprice du romancier. Les héros de Curtis sont aussi vrais que ses scènes, c'est-à-dire d'une vérité extérieure. Ils ont une valeur de témoignage, comme peut en avoir un honnête reportage, mais sont dénués de toute vie profonde et on les oublie dès qu'on a fermé le livre.

***

JEAN CAYROL. — Les livres de Jean Cayrol appartiennent à la littérature de brouillard. Dans *On vous parle* et *Les premiers Jours (Cahiers du Rhône)*, qui ont obtenu le prix Théophraste Renaudot, le sujet est presque insaisissable. Un clochard erre au travers d'une ville ou de chambres pauvres et cotonneuses. Il est las et doux. Plongé dans une misère atroce, il songe à sa mort comme à une convalescence. *Je sais que la mort me viendra par un oiseau.* Comment le sait-il? Comme les enfants savent que le père Noël va venir, sans doute. Il se désagrège voluptueusement dans cette pensée de sa mort. *Comme c'est caressant en moi, cette présence de ma mort. Il y aura des lézards qui viendront. J'aime bien les lézards, ça doit penser tout le temps aux hommes...* Oui, si l'on veut. On peut tout dire. Et, le samedi, par exemple : *La vie a le visage de celui qui va se reposer le dimanche.* C'est assez joli, du reste. Et j'aime bien aussi : *Son sommeil est prêt quand il arrive.* Mais tous ces mots vaporeux, qui nous rappellent souvent les premières œuvres de Philippe Soupault, s'enchaînent trop aisément et l'on finit quelquefois par ne plus percevoir qu'un ronron évasif et moelleux. L'effet peut, d'ailleurs, paraître étonnant si l'on songe que *On vous parle* vous plonge, mais comme par allusions de songe, dans une société famélique où l'on mange la pommade sous les vieux pansements et les épluchures de pommes dans les poubelles.

Les premiers Jours sont aussi un livre d'errance. Le clochard a gagné Bordeaux. Il travaille quelquefois, reprend goût à la vie, flâne dans les chantiers abandonnés et les *Prixunic*. Quelques figures traversent cette brume; un apprenti, sa maîtresse. Que ces personnages soient extrêmement imprécis, on ne saurait s'en étonner quand on a lu une interview de M. Cayrol où il déclare : *Notre univers est dépersonnalisé. Les hommes n'ont plus de visage.* Ces hommes sans visage lancent d'ailleurs de temps à autre des mots brutaux qui tombent dans le roman comme des débris d'accessoires réalistes dans un univers liquide de pauvreté sans désespoir, un univers de Fra Angelico des tas d'ordures où les prostituées parlent comme des poètes 1920. *Ne me regarde pas comme un cadavre à l'aube sous tes pas*, soupire une ouvrière au clochard qui la presse. Et le clochard répond : *On ne peut pas se faire homme en un jour ; on ne peut pas avoir un visage comme tout le monde en un jour, un vrai visage dont on n'a pas envie tout le temps de se débarrasser, un vrai visage pour l'amour.*

M. Jean Cayrol a des dons d'écrivain évidents, un style musical, une gaîté mélancolique qui ne manque pas de séduction. Virtuose du verbe, il peut composer des tirades impressionnantes sur les cigarettes, sur les couteaux, sur les trous des vestons. A n'en pas douter, il est poète et il sait inventer des images ravissantes. Mais ses deux romans manquent vraiment un peu trop de corps; il eût été raisonnable de les intituler : *Lectures pour une Ombre.* Mais le titre était déjà pris.

***

MICHEL BATAILLE. — Michel Bataille a vingt ans. On a décerné le prix Stendhal à son roman *Patrick (Robert Laffont)*. Je pense que la présence de Dieu a dû impressionner le jury. Dieu en personne se manifeste, en effet, dans

ce livre. Du moins ai-je compris qu'il s'agissait de Dieu, mais il y a peut-être doute. On l'appelle « patron », il a un beau bureau et des inspecteurs à son service. Il s'exprime ainsi : *Nous sommes en face d'êtres libres. Pour neutraliser cette fugitive grandeur, il nous faut peser de tous nos moyens sur cette liberté. J'insiste : ce doit être l'idée centrale de nos actes.* Dieu se préoccupe de la prochaine naissance de Patrick. Il le confie d'avance à l'un de ses inspecteurs : *Vous émietterez sa volonté.* Est-ce Dieu vraiment qui parle ? Ne serait-ce pas le diable ? En tout cas, ce n'est pas un puriste : *Ne le prenant en main que quelques heures par mois, vous pouvez diriger un sujet par des moments malpropres*, dit-il. C'est une idée, c'est même une idée de gouvernement. *La Direction des Moments malpropres*, on imagine assez bien cela : une sorte de ministère des loisirs sataniques.

Le « patron » veut donc émietter Patrick. Mais ce bébé, devenu jeune homme, est un être pur. Entendez qu'il aime la vie et son père et une jeune fille. C'est un garçon bien. Très bien. Alors, le chef irrité prend les grands moyens : *La Guerre.* Rien de moins. La guerre universelle pour avoir raison du seul Patrick. C'est beaucoup.

Au fait, est-ce bien le patron qui a déclenché la guerre ? Ne seraient-ce pas les « vieux hommes » ? La suite du « roman » incite à se poser la question. Michel Bataille les prend à parti, en effet. Assez gentiment, du reste : *Vieux hommes, je vous aime bien.* Mais il ne leur cache pas sa pensée : *Vous avez créé le divorce tragique où le monde se débat... Regardez cet incendie... Comprenez-vous ce que vous avez fait ?* Oui, décidément, il se pourrait que *Patrick* fût un cri de révolte bien élevé contre les vieux hommes. La pensée de Michel Bataille n'est pas toujours claire. Il écrit *Cécile est très sensuelle. C'est un peu malsain, parce qu'on l'en sent irresponsable.* Et ailleurs — ce qui me paraît plus singulier encore : *Vivre avec une femme laide n'est pas triste. Ce qui est triste, c'est de la croire belle.* Vraiment ? Pourquoi ?

Patrick n'est pas seulement un roman, c'est une sorte de journal — et, d'un certain point de vue, la confession d'un jeune homme de dix-neuf ans. C'est, je pense ce qui a séduit les membres du jury Stendhal. Il faut donc accueillir *Patrick* comme un témoignage. « Le » jeune homme de 1944. Entrons dans le jeu. Patrick aime la vie, le ski, la vitesse. Il estime que l'« absurde règne », mais cela ne le trouble pas. Il attend le grand amour. Il a des inquiétudes philosophiques et voudrait supprimer la dualité du corps et de l'âme. Le remède qu'il propose est mystérieux : il veut réconcilier l'âme et le corps *par le rêve.* Il estime qu'il ne sera jamais vieux et est décidé à se *casser la gueule en beauté.* (En somme, le « patron » aurait pu faire l'économie de la guerre mondiale n° 2 ; Patrick se serait tué en auto.).

Ce portrait du jeune homme d'aujourd'hui, présenté à la fois comme intrépide, dégoûté, sportif et sentimental, est-il valable ? Qui pourrait le dire ? Ce qui paraît certain, c'est que l'ouvrage aurait beaucoup surpris Stendhal et l'on entrevoit ici la possibilité d'une intéressante série d'interviews imaginaires. Un journaliste irait questionner aux Champs-Élysées les Goncourt, Théophraste Renaudot et Stendhal. Le titre serait « *Les Prix qui les ont étonnés* ».

***

Gabrielle Roy. — Gabrielle Roy, de qui nous avons publié le mois dernier une nouvelle émouvante, encore que nuancée d'une ironie légère, *Feuilles*

mortes, avait déjà été présentée dans cette revue par Francis Ambrière. On sait que le prix Femina a couronné son roman, *Bonheurs d'Occasion (Flammarion)*. Ce livre évoque un Canada peu connu ici, le Canada des faubourgs, des grandes villes, le Canada ouvrier. Ambrière note à ce propos que la vie d'usine tend à uniformiser le monde, à tuer l'exotisme.

Il est bien vrai, en effet, que les travailleurs en chômage de Gabrielle Roy ont des soucis que n'ignorent pas certaines familles de Saint-Denis ou de Bobigny ; mais nous avions remarqué aussi naguère, en lisant Pearl Buck, que les paysans chinois réagissent parfois comme les beaucerons. Il est probable que des conditions de vie à peu près semblables ont toujours eu les mêmes effets. Pourtant, en ce qui concerne les ouvriers canadiens de Gabrielle Roy, on est frappé par la sérénité foncière qui s'affirme en eux, en toutes circonstances. On sent qu'ils ne sont pas encore très éloignés de la terre ou tout au moins de la vie villageoise. Ils considèrent leurs soucis comme un cultivateur l'orage, avec une résignation fataliste. Ce ne sont pas encore vraiment des gens des villes et, à les entendre, il apparaît qu'ils n'ont jamais vraiment aimé la vie d'usine. Ils regrettent leur premier métier, celui qu'ils avaient longuement appris, celui où ils étaient « maîtres ». Leur idéal n'est pas un idéal de cité future, mais un idéal d'artisan. Avec cela, ils peuvent jeter un regard d'envie sur une maison riche, mais la haine sociale ne les tourmente pas.

L'auteur ne les regarde pas — et Dieu sait pourtant que la misère de ses chômeurs est grande — comme des « damnés de la terre ». L'esprit dans lequel le roman a été écrit est plutôt de tendresse calme et domestique. C'est un peu l'esprit du *Beau Voyage* de Bataille et, pour reprendre une expression de Géraldy, l'esprit « petites âmes », qui s'était formé jadis chez nous à la rencontre des courants Tolstoï et... François Coppée. On retrouve ce filet de poésie sentimentale dans toutes les pages qui évoquent la vie de la famille Lacasse. Quand Gabrielle Roy nous montre la mère, Rose-Anna, passant ses jours et ses nuits à laver, cuisiner, torcher, ravauder, repasser, elle ne commente pas ; mais on sent que pour un peu, elle bondirait près de cette mère misérable et lui prodiguerait son aide et sa chaleur de cœur. En somme, la bonté est en place. Et, encore que douloureusement labouré par les nouvelles et les remous de la Grande Guerre n° 2, le monde est en place. Et ses espoirs et ses vertus. On ne trouve pas dans ce livre l'atmosphère d'inquiétude nerveuse, qui est devenue celle de la vieille Europe. Quand Gabrielle Roy décrit une chambre, tous les courants de l'univers n'y passent pas. On devine, autour de cet intérieur, une sorte d'immobilité universelle. Comme les romans de Fromentin ou de Chardonne, ce roman est un roman du silence.

Du silence et, quoiqu'il arrive, de la « blancheur ». La jeune Florentine Lacasse, qui est l'héroïne du livre, aime un jeune ouvrier dédaigneux qui joue les grands seigneurs d'usine ; il lui fait un enfant et disparaît. Florentine se tourne alors vers un « brave garçon » qui signe — sans le savoir — le futur rejeton, épouse la jeune femme et lui assure la tranquillité de la vie bourgeoise. D'un certain point de vue, Florentine pourrait donc être accusée de machiavélisme. Le Valmont des *Liaisons dangereuses* aurait pu lui dicter sa politique. Et pourtant, il y a une simplicité si candide chez cette jeune fille que George Ohnet, dans un jour d'indulgence, aurait pu l'accepter parmi ses ouailles. Lorsqu'elle est abandonnée, elle agit « comme en songe » :

anesthésiée par son chagrin, elle nous paraît courir vers celui qu'elle va tromper sur son passé dans un mouvement de parfaite honnêteté. C'est l'esprit, décidément, qui fait le péché. Il n'y a pas de péché, dans *Bonheurs d'Occasion* ; il n'y a que des mouvements spontanés — et, derrière les actes les plus regrettables, on distingue le filigrane de la vertu. Une vertu à laquelle presque tous les personnages aspirent sincèrement, comme au suprême symbole de la paix — cette paix confortable qui, sur le plan social, est également désirée et fait lever non des rêves de révolution, mais des rêves de carafons ou de théières.

Il est un sentiment qui se manifeste à maintes reprises dans ce livre et dont l'expression nous touche profondément : c'est l'attachement à la lointaine patrie des aïeux, l'attachement à la France. Lorsque la nouvelle de notre défaite vient toucher des ouvriers canadiens réunis dans un petit cabaret, l'un d'eux murmure : *Pauvre France !...* et l'autre : *Un si beau pays, cette France-là !.. Si la France périssait, ça serait comme qui dirait aussi pire pour le monde que si le soleil tombait...* Et madame Gabrielle Roy ajoute : *On fit silence. Tous ces hommes, même les plus durs, même les plus taciturnes, aimaient la France. Il leur était resté à travers les siècles un mystérieux et tendre attachement pour leur pays d'origine, une clarté diffuse au fond de l'être, une vague nostalgie quotidienne qui trouvait rarement à s'exprimer, mais qui tenait à eux comme leur foi tenace et comme leur langue encore naïvement belle.*

Ce parler archaïque, ces « *icitte* », ces « *mon ami de garçon* », ces « on est *en* Canada », ajoutent pour nous beaucoup au charme de ce livre, où l'on trouve tant de pages d'une poésie profonde. Ils accentuent cette impression que nous éprouvons si souvent en lisant *Bonheurs d'Occasion* de retrouver une France ancienne, d'esprit tout aussi indépendant que la nôtre, mais plus simple et moins tourmentée.

***

Maria le Hardouin. — Plusieurs critiques ont célébré avec vivacité un roman de Maria le Hardouin, *l'Étoile Absinthe (Corréa)*, qui, selon eux, aurait mérité d'être retenu par les jurys littéraires et d'obtenir un prix. Il y a beaucoup de bienveillance dans ce jugement ; la lecture de l'œuvre ne m'a pas, pour mon compte, conduit à des conclusions aussi favorables. Luc, un jeune peintre qu'anime (nous dit la prière d'insérer) *le désir d'atteindre par l'art à une immortalité*, se plaît à observer sa belle-sœur Miette, qui vient souvent bavarder avec lui dans son atelier. C'est au travers des pensées de Luc que nous devons apprendre à connaître cette jeune femme — et voici ce que l'auteur nous dit à ce propos : *Miette le faisait songer à un paysage flamand, avec ses ciels bas couleur de lentille, que ponctuent et jalonnent les grands oiseaux noirs des peintures de Breughel, un paysage confidentiel, vous livrant soudain quelque détail minutieux d'arbre et de ruisseau.* Je ne sais si cette comparaison vous paraît très évocatrice et si, grâce à elle, vous reconnaîtriez Miette dans un salon . Mais admettons que cette phrase ne soit pas écrite au hasard et acceptons, quelque vagues qu'elles puissent être, ses suggestions Elles nous portent à croire que Miette doit être une solitaire, plutôt triste et

méditative — peu faite pour les communications humaines et les étreintes. Eh bien, il n'en est rien : le paysage flamand nous a trompés, Miette est une sensuelle pure que le regard du premier bellâtre rencontré réduit en esclavage. Il suffit que Montferrat lui ordonne d'aller le rejoindre dans une petite auberge de l'Esterel pour qu'elle prenne le train. Arrivée en face de la Méditerranée, elle constate aussitôt qu'elle est faite pour ces pays de lumière et que, *dans les villes pluvieuses du Nord, elle avait été en réalité en deuil d'elle-même*. Soit ! Le paysage symbolique nous avait donc trompés. Ce n'était pas un Breughel qu'il fallait suspendre au-dessus de Miette, mais un Cézanne. Ce que Maria le Hardouin nous dit de la rencontre de Miette et de Montferrat, en face des flots de la Méditerranée, change d'ailleurs rapidement l'objet de nos étonnements. Miette désire tout de suite coucher avec Montferrat, mais elle se contient. Elle veut savourer la volupté de l'attente. Cette technique en vaut une autre et ce n'est pas la sensation, mais la façon dont elle est exprimée qui nous surprend. *Miette*, écrit l'auteur, *éprouvait une soif trop nouvelle pour qu'elle ne désirât pas se laisser un peu travailler par elle*. Ce « travailler » est curieux. Maria le Hardouin opterait-elle pour les transcriptions physiologiques brutales ? Pas du tout : il lui conviendrait plutôt de transporter son lecteur dans une atmosphère poétique et, animée par ce désir, elle écrit, quelques pages plus loin : *De fragiles pensées* (c'est de fleurs qu'il s'agit) *dressées sur la pointe des pieds écarquillaient leurs physionomies naïves*. La vérité est qu'elle ne paraît pas très maîtresse de son style, et je crains que les hasards de la plume ne la conduisent pas infailliblement dans les voies qu'elle a choisies. D'ailleurs, on ne comprend pas toujours très bien sa pensée. Elle écrit que lorsque Miette et Montferrat seront nus, ils *se trouveront intégrés dans l'organisme commun*. Quel peut bien être cet organisme ?

Revenue à Paris, gorgée de volupté, Miette retrouve son mari avec plaisir et constate qu'elle n'aime pas Montferrat. Ce qui ne l'empêche pas de retomber dans ses bras dès qu'elle le rencontre. Il n'y a rien à objecter à cette chute : quelques millions de témoignages nous ont appris qu'il fallait se méfier de l'emprise sensuelle. On ne s'étonne donc pas de voir Miette quitter son mari pour vivre avec son amant et l'on veut bien aussi ne pas s'étonner davantage lorsque, complètement asservie, elle accepte avec une égale bonne volonté de se livrer aux amis de son amant ou d'admettre auprès d'eux, en tant que partenaire intéressant, une jeune femme de bonne volonté. Mais ce qui nous surprend par contre, et assez vivement, c'est la facilité avec laquelle l'auteur admet la descente vers ces sataniques combinaisons d'une héroïne présentée d'abord comme méditative et délicate.

Il semble que, parvenue aux deux tiers de son livre, Maria le Hardouin ait tout à coup décidé de condamner ses personnages. Et, afin d'en arriver plus vite à un épilogue apocalyptique, elle a si brusquement hâté leur évolution qu'ils deviennent incompréhensibles. Pourquoi ce romancier crève-t-il les yeux de son chat ? Pourquoi Luc, au lieu de tomber dans les bras de celle qu'il aime, va-t-il se déchirer le visage contre un arbre ? Pourquoi Constant se jette-t-il sous un camion ? J'avoue que je ne l'ai pas très bien compris. Cette série d'événements—et la folie finale de Luc—m'ont paru bien gratuits. Si madame le Hardouin a voulu montrer qu'un monde devenu étranger à « l'esprit » ne peut aller qu'aux catastrophes, elle a bien insuffisamment éclairé sa lanterne.

*
* *

JEAN MALAQUAIS. — On serait en droit d'aborder *Planète sans Visa*, de Jean Malaquais *(Pré aux Clercs)*, avec appréhension. Sept cents pages : il y a de quoi faire reculer les timides. Mais à peine a-t-on commencé de lire le roman qu'on ne peut plus s'en détacher — et l'on se convainc rapidement que Jean Malaquais est un des rares romanciers authentiques d'aujourd'hui. Richesse d'imagination, observation aiguë, faculté de suggérer la présence, Malaquais a tous les dons qu'exige le genre. Je ne vois guère à lui reprocher que quelques petites négligences de style et un certain flottant dans la composition.

Planète sans Visa met en scène beaucoup de personnages, entrecroise beaucoup d'intrigues. Certains chapitres pourraient en être détachés, qui formeraient des nouvelles autonomes — excellentes, d'ailleurs. Comme tous les romans-portefeuilles, celui-ci pourrait avoir deux cents pages de plus ou de moins. Voilà pourquoi l'on peut parler de « flottant ». Mais si le livre ne se ferme pas comme un roman classique, il a cependant son unité. Ayant entrepris de décrire une époque : le temps où la France était occupée, Malaquais a choisi les faits et les personnages représentatifs de cette période. Si ses chapitres ne se commandent pas toujours, du moins s'équilibrent-ils le plus souvent.

La plupart des romans qui décrivent l'occupation ou la résistance font naître aujourd'hui une certaine lassitude dans l'esprit : ils proposent, en effet, des scènes trop prévues. Si l'on n'éprouve aucun sentiment de ce genre en lisant *Planète sans Visa*, c'est que le monde qui y est dépeint est avant tout celui de l'auteur — et que l'importance des personnages prime celle des événements. Ces personnages, on sent que le romancier en les évoquant a éprouvé cette ivresse de s'identifier à eux, qu'a connue au suprême degré Balzac. Leur vérité ne résulte pas seulement de l'accumulation d'observations justes, elle reflète une vie intérieure authentique, à laquelle l'auteur a participé.

Ces personnages ont tous un trait commun : leur comportement est imprévisible. Ils n'obéissent pas à une logique d'auteur, mais à la leur propre, dont on ne découvre que graduellement les règles. Difficiles à cerner d'un trait, ils se rapprochent du personnel des romans russes. Le plus pittoresque d'entre eux est un certain « colonel », qui n'a jamais été soldat, mais médecin et professeur. Il a beaucoup voyagé et se trouve à Marseille au moment de l'occupation. Humaniste, il cite volontiers Aristophane et Dante. C'est un cynique qui donne à sa petite-fille des cours de stratégie amoureuse et roule des antiquaires en leur vendant de faux Dürer. Il est vrai que c'est pour le bon motif. Le colonel vit avec deux cent cinquante francs par semaine et verse des millions à une agence clandestine qui arrache de longues séries de victimes à la Gestapo. Au total, un dilettante artiste et altruiste — dont le portrait, d'une cohésion et d'une vérité indéniable, nous est proposé riche de ces ombres que laisse subsister en tout être la vie.

D'essence plus romanesque, et probablement plus composé, est le policier Espinasse, une sorte de Vautrin, fort complexe lui aussi, qui traque les patriotes et lutte en même temps contre la Gestapo. On sent que c'est un person-

nage avec lequel l'auteur s'est « amusé », en ce sens qu'il a laissé jouer en toute liberté autour de lui son imagination. Les ruses qu'il lui prête pour arracher aux Allemands une de leurs victimes sont d'une subtilité raffinée. Il y a d'ailleurs beaucoup d'*intelligence* dans tout le roman de Malaquais. Cet écrivain, si aisément entraîné par son démon inventif, sait aussi, quand il le faut, faire preuve d'une logique serrée. Les déductions qu'il prête à l'un des personnages, Marc Laverne, occupé de rechercher l'homme qui l'a dénoncé, me paraissent un des modèles de ce genre qui s'apparente à la fois au travail syllogistique de certains personnages de Poe et aux meilleurs romans policiers.

Au milieu de son lacis d'aventures galopantes, Malaquais a su ménager des manières d'oasis. Telle visite du « colonel » à un Dominicain, qu'il veut décider à abriter des enfants israélites dans son couvent, laisse une impression de paix, de méditation hors du siècle qui, par opposition, avec les chasses à l'homme organisées au même moment dans les rues de Marseille, est saisissante. Cet effet de contraste, qui fait surgir derrière les mouvements des hommes, un profond arrière-plan spirituel, s'apparente avec la composition en diptyque de la plupart des personnages. Malaquais, s'il donne une large place à l'action, ne méconnaît pas l'existence, en tout homme, d'une vie d'attente et de refuge. Ses prisonniers, ses artistes, ses écrivains, ses petites secrétaires, Laverne, le colonel, aucun de ceux-là n'est jamais tout entier dans ses actes. Il y a toujours une part d'eux-mêmes en réserve... Cette humanité traquée ou aventureuse est aussi une humanité rêveuse : un captif revit ses ascensions sur la Jungfrau, une jeune fille qui se meurt de misère dans un camp passe en esprit toutes ses journées dans le monde de Proust. Espinasse-Vautrin n'est jamais si engagé dans ses brutales machinations qu'il ne reste au fond de lui-même la constante préoccupation d'un fils disparu.

La psychologie de Malaquais — telle qu'elle se dessine au travers des pages de ce roman — est très complexe : il y a en lui de l'homme de la Renaissance qui aime les aventures et les combats ; mais il lui plaît aussi de s'enliser dans les tourments des âmes trop subtilement inquiètes et de goûter avec elles les plaisirs masochistes familiers aux personnages de Dostoïevski. On voit également s'insinuer dans son livre certains filets de sagesse qui paraissent issus de Montaigne. Il est possible que tout cela ne compose pas sur le plan spirituel un ensemble très stable. Mais cette mobilité, cette plasticité, servent admirablement le romancier, en lui livrant les clés de types humains très divers.

L'avidité de tout sentir, de tout éprouver, de tout connaître, se reflète dans le style de Malaquais. Il est vrai que ce style est parfois un peu incorrect. Ce serait d'ailleurs assez excusable de la part d'un Polonais d'origine qui est venu à la France et à la langue française au cours de sa jeunesse comme Conrad est allé à l'Angleterre. Mais les petites erreurs commises, un correcteur de profession les aurait fait disparaître en une seule lecture. Aussi est-il plus important de signaler la densité de la phrase qui, étrangère à toute inflation rhétoricienne, nous propose, comme celle de James Joyce, des comprimés de sensations, et reprend sans cesse de l'élan à la faveur d'une observation nouvelle.

Il y a dans *Planète sans Visa*, quelques épisodes un peu moins bien venus que ceux organisés autour du colonel et d'Espinasse : les réunions mondaines

sont assez faibles et tel entretien d'un écrivain avec des confrères de l'A.F. qui veulent le gagner au pétinisme est d'une longueur excessive. Mais la fantaisie de tels autres chapitres (la demande en mariage faite au cours d'une promenade en pédalo), l'étonnante vigueur de nombreuses scènes (l'arrestation nocturne d'une famille israélite, l'exécution du milicien), le développement inattendu de certaines destinées (je pense à deux jeunes filles très « lys brisé » qui se révèlent dans la vengeance d'une férocité de démon ou d'archange), la variété et la vérité des personnages, tout cela qui retient si fortement l'attention du lecteur, révèle une étonnante richesse d'inspiration. Aussi paraît-il surprenant que cette œuvre d'un si évident mérite n'ait pas été couronnée par un des nombreux jurys qui ont fait à la fin de 1947 une si grande dépense d'activité. Peut-être a-t-on jugé que Malaquais avait déjà été suffisamment désigné à l'attention du public, puisque ses *Javanais* avaient obtenu le prix Renaudot, en 1939. Au fait, qu'importe ? La saison des prix est passée et les livres déjà font par eux-mêmes leur destin.

MARCEL THIÉBAUT

NOTES

LE CINÉMA

MONSIEUR VERDOUX,
ou Charlot penseur

POURQUOI Chaplin, le cher Chaplin de notre jeunesse, a-t-il choisi d'échapper au chapeau melon, à la badine, à la démarche zigzaguante, et surtout aux chemin de la pure bouffonnerie qui le conduisaient si sûrement vers la poésie?

Il semble qu'il ait voulu, en prenant de l'âge, devenir un penseur. Il semble qu'il ait été jaloux, en particulier, de Bernard Shaw, et qu'il ait essayé de copier le sarcasme du vieil Irlandais. Mais il lui manque la manière, la désinvolture dans le maniement du fouet, le naturel dans le ton cinglant, une suffisante familiarité avec les idées. Ce *Monsieur Verdoux* n'est, à tout prendre, que du Shaw-froid.

Songez qu'il s'agit, à peu près, de Landru. Le héros de cette histoire est un assassin besogneux qui épouse une série de veuves mûres et qui les tue avec application pour prendre leurs économies. Cet argent lui sert, soit pour des spéculations en Bourse, soit pour goûter les joies pures de la famille. Car il y a, parmi toutes ses femmes, une épouse préférée qu'il poupougne sans arrière-pensée crématoire.

La comédie macabre nous vaut quelques bonnes scènes, surtout au début, quand notre Barbe-Bleue de banlieue respire amoureusement les roses de son jardin, tandis qu'un petit poêle exhale l'ultime fumée de la dernière épousée. Les empoisonnements manqués sont aussi assez drôles. Il y a beau temps que Tristan Bernard a trouvé que les assassins en pantoufles étaient de bons personnages comiques.

Malheureusement, cette comédie a tôt fait de dérailler. Le petit homme convoite une veuve de la « Haute » et fréquente les palaces sans gêne et sans surprise. Il sauve aussi de la misère et du spleen une Jeanne Valjeanne qui sort de prison et qui lui fait cette confidence, chef-d'œuvre de prétentieuse niaiserie : « Je lis Schopenhauer... ».

Brusquement, nous plongeons dans les plus gros effets du vaudeville avec la scène du mariage et puis, Verdoux étant enfin arrêté, il nous faut gravir les rudes marches qui montent à l'échafaud en passant par la déclamation sociale : « Vous allez me guillotiner, dit Verdoux, parce que je n'ai tué qu'une douzaine de personnes. La Société décore ceux qui en tuent des millions. »

C'est évidemment une allusion à la guerre. On a déjà beaucoup dit de choses contre la guerre, et sans grand succès, depuis que le monde existe.

Du haut du mince nuage de ses pensées, Chaplin me paraît singulièrement rapetissé ; et je ne vous ai pas dit tout ce qui nous agace dans un décor français imaginé par Hollywood.

Il est bien dommage que Charlot tricote ses scénarios lui-même. Car l'acteur, que ce soit par l'intonation ou par la mimique, reste incomparable.

JEAN FAYARD

L'ATTITUDE DE LA ROUMANIE EN 1938

A la suite de mon article de *la Revue de Paris* de novembre, M. Thierry, M. Comnène et moi-même nous avons évoqué l'attitude de la Roumanie dans des lettres publiées par le journal *Monde*. Les lettres de M. Thierry et de M. Comnène confirment les faits que j'avais rapportés dans *la Revue de Paris* et dans *De Washington au Quai d'Orsay*. Il en résulte, en effet : 1° que la Roumanie a refusé catégoriquement, en 1938, le passage des troupes soviétiques ; 2° qu'elle était disposée, non sans de grandes réserves, « à fermer les yeux » en cas de survol des avions russes, si ceux-ci volaient à trois mille mètres, hors de portée de sa médiocre D.C.A.

M. Litvinov fut mis aussitôt au courant de cette concession. Car c'est Moscou et non Paris, comme on paraît parfois l'oublier, qui disposait de l'aviation russe ! Mais c'est en vain que le Gouvernement français proposa à l'U.R.S.S. de profiter de la conces-

sion roumaine. Jamais l'U.R.S.S. ne la considéra comme l'autorisation qu'elle exigeait. M. Litvinov le dit à notre chargé d'affaires à Moscou, le 2 septembre ; il me le répéta le 11, à Genève. La résignation de Bucarest au passage des avions ne suffit pas au Gouvernement russe. Il veut un « Oui » catégorique, aussi bien pour les avions que pour les troupes terrestres, qu'il n'a jamais accepté de dissocier. Il exige un consentement général formel et public. Celui-ci entraînera la Roumanie dans la guerre, et elle se refuse toujours à le donner, pour des raisons que l'on comprend sans peine.

Ainsi, le Gouvernement français a accompli, en 1938, tout ce qui était possible pour obtenir l'appui soviétique, même limité à l'aviation. Il n'a pu parvenir à concilier les vues contradictoires soviétiques et roumaines. Il devait connaître un an plus tard, en août 1939, la même difficulté, ainsi que je le raconte, en détail, dans mon nouveau livre *Fin d'une Europe* [1]. Nos négociateurs essayèrent, mais en vain, que Moscou se contentât d'aider la Pologne avec son aviation. Moscou exigea le passage des troupes.

GEORGES BONNET.

1. Chez Bourquin. Cheval Ailé, Genève.

LES DERNIÈRES FOUILLES DE PALESTRINA

A Palestrina, l'ancienne *Praeneste*, les témoins archéologiques ne font certes pas défaut : de longs fragments de murs cyclopéens et des tombes datées du VIIe et du VIe siècle avant notre ère, d'une part, les vestiges d'une basilique et d'un cimetière chrétiens primitifs, de l'autre, attestent la présence de cette importante cité du Latium — que Strabon prétend d'origine grecque, et dont la légende dit qu'elle vit le martyre de saint Agapet — aux périodes extrêmes de l'histoire romaine. Mais ce sont les restes du temple de la Fortune qui firent et font encore le principal objet des recherches des archéologues sur l'antiquité prénestine.

Quand Sylla, en 82 avant Jésus-Christ, saccagea cette ville, pour avoir offert un dernier refuge à Marius le Jeune, le culte de la *Fortuna Primigenia* y était célébré depuis plusieurs siècles, on le sait [1] ; et il faut croire qu'à cette époque il y demeurait en vogue, puisque l'*heureux* dictateur lui éleva sur les ruines mêmes de Préneste un nouveau sanctuaire, dont les constructions superposées et étagées en terrasses à flanc de montagne, faisaient l'admiration de tous ceux qui venaient consulter le célèbre oracle rendu par les *sorts* obéissant à la divinité du lieu. Il est peu de bâtiments ou de rues de l'actuelle Palestrina qui n'en aient conservé quelque trace.

1. Cicéron, dans son traité de la *Divination* (II, 41), nous a fourni les principaux renseignements sur les origines légendaires du culte de la Fortune à Préneste ; il devait les tenir lui-même des vieux *libri sacri* des Prénestins.

L'attention des savants modernes fut plus d'une fois attirée par ce prodigieux ensemble monumental ; Blondel, Delbrueck, Marucchi, Bradshaw, pour ne citer que les principaux, lui consacrèrent des études fort précises, tant du point de vue du détail de chaque édifice ou groupe de constructions que de celui de l'architectonique générale [1], et, à leur suite, plusieurs architectes tentèrent de majestueuses reconstitutions. Néanmoins, jusqu'à ces derniers temps, le nombre des données demeurait insuffisant, du moins en ce qui concerne la répartition des terrasses supérieures.

Un malheureux événement de cette guerre est venu fortuitement combler les lacunes de notre information : le bombardement et la destruction du centre de Palestrina lors des combats qui, en juin 1944, ouvrirent la route de Rome aux Alliés. Un architecte et un archéologue, MM. Fasolo et Gullini, chargés de la direction des travaux de déblaiement, non encore achevés, ont ainsi pu faire des découvertes décisives, dont je me contente ici de préciser la portée [2]. Tout d'abord, le long du Corso Pier Luigi, la disparition d'une file de maisons permet d'éva-

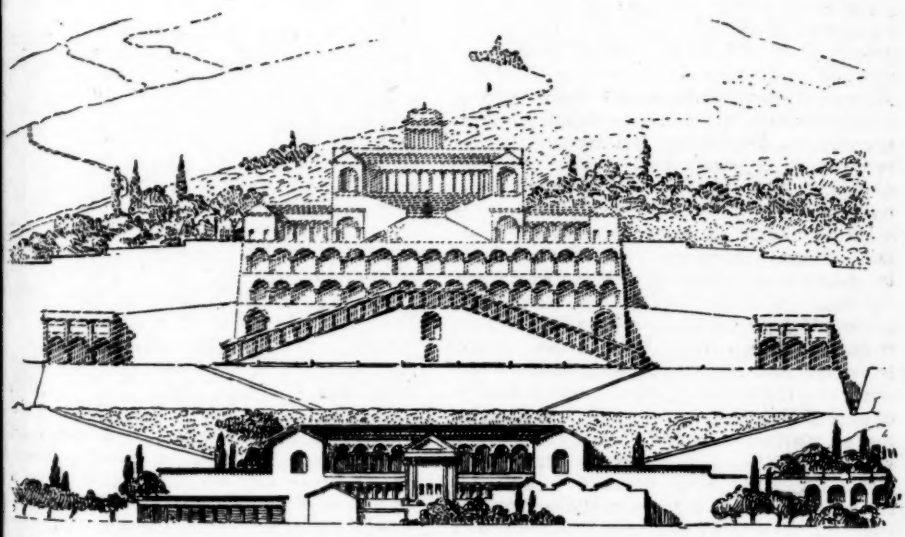
1. M. P. BLONDEL : *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École Française de Rome*, 1882, p. 168-199 ; R. DELBRUECK : *Hellenistische Bauten in Latium*, I, p. 47-90, Strasbourg, 1907 ; O. MARUCCHI : *Guida archeologica della città di Palestrina*, Rome, 1912 (3e édition, 1932) ; H.-C. BRADSHAW : *Papers of the British School at Rome*, IX (1920), p. 233-262.

2. Elles ont été récemment signalées en France par un article de M. Jacques VEYSSET paru dans l'hebdomadaire *Arts*.

luer la profondeur de la seconde terrasse (la première correspondant au niveau des jardins Barberini), celle de l'Area Sacra dont Delbrueck nous a donné une admirable reconstitution. Plus importantes sont les découvertes effectuées au niveau de la terrasse supérieure, celui de la moderne Via del Borgo : sur toute la longueur du côté nord de cette rue, est apparu un mur d'appareil polygonal, le mur de soutènement de la quatrième terrasse, à laquelle on accédait par deux rampes convergeant vers l'axe général du sanctuaire ; aux extrémités du mur polygonal étaient ouvertes deux grandes niches, vraisemblablement destinées à des jeux d'eau ; le mur de soutènement des rampes, en *opus incertum*, était décoré, lui aussi, de deux niches, mais superposées dans sa partie médiane. Lors du déblaiement de la rampe de gauche, on a retrouvé un chapiteau dorique dont le tailloir, oblique, est en rapport avec la pente de celle-ci : il est aisé d'en déduire qu'un portique bordait chaque rampe. Sur la quatrième terrasse, moins large que les trois précédentes, prenaient appui deux rangées d'arcades, superposées, qui soutenaient à leur tour la cinquième et dernière terrasse, la moderne Piazza della Cortina, où s'élevait l'édifice terminal : un portique de forme hémisphérique, auquel conduisait un bel escalier en éventail. Le Palais Barberini, qui lui a succédé, a rigoureusement conservé cette disposition. Au total, le sanctuaire de la Fortuna Primigenia s'étageait sur près de deux cents mètres de hauteur.

Nous nous trouvons en présence d'une des réalisations architecturales les plus audacieuses et les plus vastes de l'Italie ancienne. L'influence hellénistique est évidente : cette cascade de terrasses, de portiques, d'arcades, d'escaliers et de rampes, qu'animaient le va-et-vient des fidèles et les jeux scéniques des eaux captées dans la montagne prénestine, fait inévitablement penser à la somptueuse magnificence des cités d'Asie Mineure. Il est hors de doute que l'Orient grec inspira le programme urbanistique de Sylla, et tout porte à croire que Grec lui-même fut l'architecte du sanctuaire de Préneste, comme certainement aussi celui du temple de Cora, contemporain et presque voisin, comme en tout cas le butin avec lequel furent financées les constructions et restaurations sullaniennes. Et pourtant, la note romaine est indéniable : une unité de vision parfaite, un agencement scrupuleusement pyramidal, en un mot, un axe autour duquel tout s'ordonne et qui, prolongé au couchant dans un éblouissement de fine lumière, conduit le regard vers la mer, sur Anzio, *Antium*, autre cité de la Fortune.

PIERRE QUONIAM
Membre de l'École française de Rome.



Temple de la Fortune (Essai de reconstitution).

✻ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ✻

✻ LES RESPONSABILITÉS ✻ DES DYNASTIES BOURGEOISES

par E. Beau de Loménie

(Éditions Denoël)

Le monde d'à-présent, écrivait Clemenceau en 1898, est tout aux dynasties bourgeoises. » Après quelques autres historiens, M. Beau de Loménie met à son tour en lumière le rôle prépondérant qu'ont joué jusqu'en 1914, dans la politique française, les descendants ou successeurs des hommes dont la Révolution avait commencé la fortune. Son analyse est juste, sans parti-pris. Historiquement, elle n'est pas contestable. Il s'agit d'ailleurs de faits qui débordent largement la France et qui sont liés à l'évolution générale du capitalisme pendant le XIXe siècle. Mais là où la démonstration de l'auteur devient beaucoup moins probante qu'il ne paraît le croire, c'est quand il attribue à cette action prolongée des « grands intérêts » la responsabilité directe et presque exclusive d'une série de maux tels que l'instabilité parlementaire, l'absence de majorité gouvernementale, le développement de la mentalité petit-rentier-sans-descendance ou petit-fonctionnaire-budgétivore, le recours de l'État à l'emprunt, etc. Sans compter la guerre de 1914, qui serait finalement sortie des marchandages coloniaux entre la finance allemande et la finance française. C'est regarder l'histoire par le gros bout de la lorgnette. Ce qu'on aperçoit est réel et ne manque certes pas d'intérêt. Mais ce n'est qu'un fragment de l'ensemble.

L'Angleterre victorienne et chamberlainienne, les États-Unis, ont connu, comme la France, le règne des grandes dynasties d'affaires. Cependant, le « repliement petit-bourgeois » y a été bien moins rapide et le fonctionnement du parlementarisme y reste très différent de ce qu'il est en France. Si la relation de cause à effet affirmée par M. Beau de Loménie était rigoureuse, on aurait dû voir les maux qu'il dénonce avec raison s'atténuer après 1918, à mesure que les partis anti-capitalistes conquéraient une partie au moins des positions tenues par les dynastes bourgeois : or, c'est le contraire qui se produit sous nos yeux. Que sont les pertes infligées à quatre-vingt-cinq mille petits souscripteurs de Panama au prix des ruines accumulées par les grandes dévaluations du XXe siècle ? Que sont le « désarroi » et l' « incohérence » dont se plaignaient les critiques des Gouvernements français, de Mac Mahon à Poincaré, si on les compare aux convulsions qui suivirent ? Les dynastes dont M. de Loménie a raison d'écrire qu'ils dominèrent la IIIe République jusqu'en 1914 (et qu'ils domineraient volontiers la IVe s'ils le pouvaient) étaient de modestes dévorateurs auprès des monstres totalitaires qui apparurent dans l'ère suivante. Quand on songe aux destructions et banqueroutes massives, aux asservissements divers qui ont accablé l'Europe à partir de 1914, et qui la menacent encore, il semble — rétrospectivement — qu'au temps de Jules Ferry, du boulangisme, de l'affaire Dreyfus, de Déroulède et de Jaurès, du crack de l'Union Générale et du Fort Chabrol, la France était une aimable bergerie.

P. F.

□ □

EPICURE ET SES DIEUX

Le titre du nouvel ouvrage du R.P. Festugière : *Epicure et les dieux*, peut sembler étrange à pas mal de lecteurs. Parmi eux, nombreux sont ceux qui voyaient, dans les familiers du jardin d'Epicure, des impies, des sans-Dieu, des âmes et des cœurs uniquement adonnés à la recherche des voluptés terrestres : *Epicuri de grege porcum*. Or, le sage de Samos, ce maître si humain de la félicité, était loin d'être athée. « Le concept universel de l'Etre divin, écrivait-il, est gravé en nous. Les dieux existent, et la connaissance que nous en avons est claire vision. » Mais les dieux ne sont pas tels que le malheureux et ignorant vulgaire se l'imagine, car le vulgaire ne sait pas garder intacte et pure la notion qu'il se forme des dieux. Selon Epicure, tout le mal dont souffrent les humains provient de la fausse opinion qu'ils se font de ce qui est divin. Pour le Grec, les dieux avaient le double privilège de l'immortalité et de la béatitude. Or, si l'homme peut atteindre, par la discipline que prônait Epicure, la paix de l'âme, l'absence de trouble, la tranquillité d'une mer apaisée, comment les dieux pourraient-ils exister sans posséder eux aussi ces conditions nécessaires de la félicité ? *Assurément*, écrit le R.P. A.-J. Festugière, *si l'homme peut atteindre au bonheur, les dieux le peuvent aussi ; et ce qui constitue le bonheur des humains doit être aussi la substance de la félicité des dieux. Or, le bonheur de l'homme consiste dans l'absence de trouble, ou, du moins, cette absence de trouble en est la condi-*

tion première. C'est pour ne pas être troublé que l'homme s'astreint au régime le plus simple, renonce aux biens de la fortune, vit à l'écart du monde, de la politique et des affaires, coupant ainsi à la racine tous les germes de passion qui pourraient nuire à sa paix. Les mêmes conditions valent pour les dieux. Il est donc absurde d'imaginer que les dieux s'inquiètent jamais du gouvernement de l'Univers et des affaires humaines. Cela irait à l'encontre de cette parfaite sérénité qui fait le fond de leur béatitude. C'est donc en se rendant heureux que le sage parvient à ressembler aux dieux ; l'encens qu'il leur offre est la paix de son âme, la joie de son esprit, la constante douceur d'une liberté sans maître. Loin de supprimer le sentiment religieux, ce dogme du bonheur le purifie. *L'homme vraiment pieux ne s'adresse pas aux dieux pour les apaiser ou en obtenir quelque grâce, mais pour s'unir à eux par la contemplation, se réjouir de leur joie et goûter lui-même, dans cette vie mortelle, le bonheur sans fin.* Ecrit avec toute la science et toute la probité que possède l'auteur, ce livre, en faisant état de tout ce qui a été gardé, ou retrouvé, de la pensée d'Epicure, nous montre sous un jour tout nouveau l'attachante figure du sage de Samos. (Presses Universitaires de France, Paris, 1946.)

MARIO MEUNIER.

□ □

DU CRÉTIN AU GÉNIE

par le docteur Serge VORONOFF

ETUDIANT dans son nouvel ouvrage le mécanisme de l'esprit humain, le docteur Serge Voronoff analyse les relations qui unissent l'esprit et la matière cérébrale. A cette matière cérébrale, il attribue la fonction de penser, qu'elle exerce grâce à l'intervention d'un élément mystérieux qui n'est autre, dit l'auteur, que « la vie ». La vie anime les cellules cérébrales qui émettent des radiations — comme les autres cellules du corps — et projettent en quelque sorte des grains de matière pensante. Cette vie anime à l'évidence le génie aussi bien que le crétin, mais ce sont les matières cérébrales qui diffèrent : merveilleusement développées chez le génie, elles sont atrophiées chez le crétin et, s'il n'est pas possible de faire un génie d'un crétin, l'inverse est assurément réalisable par la seule ablation de la glande thyroïde. Les spécialistes contemporains de la torture ont dû y penser. Tout cela est, si l'on peut dire, affaire de chromosome et l'homme de génie est le fruit de la rencontre miraculeuse chez son père et sa mère de quarante-huit chromosomes « géniaux ». Anatomiquement, l'auteur délimite deux zones dans le cerveau : l'une, superficielle, est assignée au moi conscient ; l'autre, profonde, au subconscient. La première pour l'usage quotidien, la seconde pour les travaux hors série, cette seconde zone ou ce second cerveau n'étant pas le privilège exclusif des hommes de génie, mais présentant chez eux une qualité exceptionnelle. Ainsi, le génie peut coexister avec une intelligence moyenne, accident assez commun, paraît-il, chez les mathématiciens et les musiciens.

L'auteur étudie successivement la précocité du génie (on naît génie ; on ne le devient pas, contrairement à l'adage), décrit le processus de création chez les êtres de génie et les luttes qu'il doivent invariablement soutenir pour imposer des conceptions nouvelles. La pensée du docteur Voronoff est claire, originale, hardie. Même si l'on ne souscrit pas à toutes ses hypothèses, la lecture de son ouvrage est fort excitante pour l'esprit. (*Fasquelle.*)

S. DE LA BAUME.

□ □

CAP SUR L'AFRIQUE

EN publiant *Cap sur l'Afrique* (Hachette), MM. Georges Le Fèvre et Edmond Tranin ont eu l'ambition de tenir en haleine la curiosité de leur public, tout en restant strictement authentiques. Double but que ces deux écrivains-reporters (dont le premier nous avait déjà donné *la Croisière Jaune*) semblent avoir atteint en renouvelant avec succès la formule du roman d'aventures et de voyage.

Car c'est sous cette forme que les auteurs, associant leur expérience d'explorateurs à leur imagination de journalistes, nous présentent aujourd'hui l'Afrique française, dans un récit où la documentation très dense est heureusement intégrée dans le dramatique. La jeunesse actuelle aimera cette nourriture nourrissante où *l'imaginé* est traité avec tant de conscience, de connaissances et de précision qu'il prend une vie puissante.

G. M.

Erratum : Dans la livraison de Janvier 1948, page 166, 4e ligne de l'article LA LITTÉRATURE CONDENSÉE, il faut lire *Succès* au lieu de *Sélection*.

LES VIES MULTIPLES DE RUBENS

par Jef Crick,

traduit par D. Schoups, adapté par A. Bailly

(1 vol. 274 p., Ed. de la Sixaine)

La vie de Rubens fut assez fertile en événements divers, assez généralement animée pour pouvoir se prêter à un récit pittoresque, et l'on ne s'étonne pas qu'un écrivain l'ait choisie comme sujet d'un livre. On peut déplorer, toutefois, que le livre appartienne à ce genre, qu'on espérait tombé en désuétude, des « vies romancées ». Il est vrai qu'on ne nous renseigne pas sur l'époque à laquelle ce livre a paru dans l'original : on ne nous dit même pas de quelle langue il est traduit, et ce n'est que par déduction qu'on pense qu'il fut écrit en flamand. On invoque, en revanche, dans l'introduction, la souplesse évocatrice du style de l'original ; comment peut-on être assuré d'en trouver l'écho dans un ouvrage qui a été non seulement traduit, mais, d'une seconde main, adapté de surcroît ? Le résultat est, à vrai dire, un texte qui se lit avec agrément, mais qui ne convainc pas grandement : ce n'est la faute de l'auteur ni des transcripteurs, mais du « genre ». Il se peut bien que la documentation en soit impeccable, mais les dialogues inventés causent au lecteur de bonne foi une irrépressible irritation. Peut-être que dans l'original les vertus du style font passer sur ces défauts inhérents à ce genre bâtard. J'aime à le croire, mais n'y crois guère. Une Vie, objective et bien informée, de Rubens, nous eût mieux comblé.

G. J.-A.

□ □

※ ※ LE CANADA ※ ※ PUISSANCE INTERNATIONALE

par André Siegfried

de l'Académie Française

La maison Armand Colin publie une réédition du *Canada Puissance internationale*, qui avait paru en 1937.

M. André Siegfried, à la suite d'un voyage au Canada qu'il a fait après la seconde guerre mondiale, a apporté à son ouvrage les retouches nécessaires. C'est surtout du point de vue économique que la situation canadienne s'est modifiée depuis quelques années. Très exactement la capacité de production industrielle a presque doublé en 7 ans. Certaines industries nouvelles sont littéralement sorties de terre. Avant la guerre le Canada ne construisait pas de navires marchands, à la fin de 1944, 500 bateaux, dont 300 cargos de 10 000 tonnes avaient été construits ainsi que 500 bateaux de guerre. Pendant le conflit le Canada construisit également 15 000 avions et 745 000 véhicules dont 45 000 chars. Quant à la production d'aluminium elle passa de 143 millions de livres en 1938 à 985 millions en 1943. M. Siegfried insiste également sur la profonde transformation qui résulte pour le Canada tant du point de vue intérieur que du point de vue extérieur du développement des transports aériens. *(Armand Colin.)*

M. T.

□ □

FANNY MAILLOT

par Danielle Roland

Fanny Maillot, de souche paysanne, est laide, timide, chétive, paralysée par l'angoisse de vivre. Sa première jeunesse s'écoule dans une ferme du Morvan, auprès d'une mère qui la rudoie et lui préfère son autre fille, la jolie Céline, rieuse, légère, un peu folle. Céline se marie, puis meurt en couches, suivie quelques années plus tard par sa mère. Fanny reste seule — avec la charge d'un neveu que tueront les balles allemandes — désespérément pure, dévorée d'amour inassouvi, tourmentée d'absolu.

L'auteur nous laisse le soin de lui choisir une fin plausible entre plusieurs qu'il nous propose.

Destin lamentable, plus rêvé que vécu et décrit avec une sorte d'âpreté cruelle. Il est difficile de donner une idée juste de l'accent de cet ouvrage, de la vigueur avec laquelle madame Danielle Roland cerne, d'un trait net, les choses et les gens, de la fermeté colorée de son style.

Art rigoureux, dépouillé et sans doute jusqu'à l'excès, car cette volonté de tout ramener à l'essentiel, cette recherche de la concision pousse l'auteur à des simplifications un peu forcées et finit par tourner au procédé. Il n'empêche que madame Rolland a du talent. *(Grasset.)*

S. DE LA BAUME.

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8205-2-46.